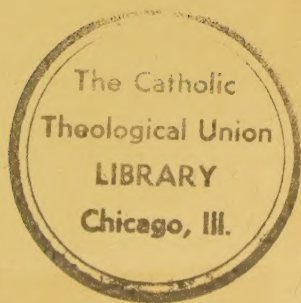




The Catholic
Theological Union
LIBRARY
Chicago, Ill.

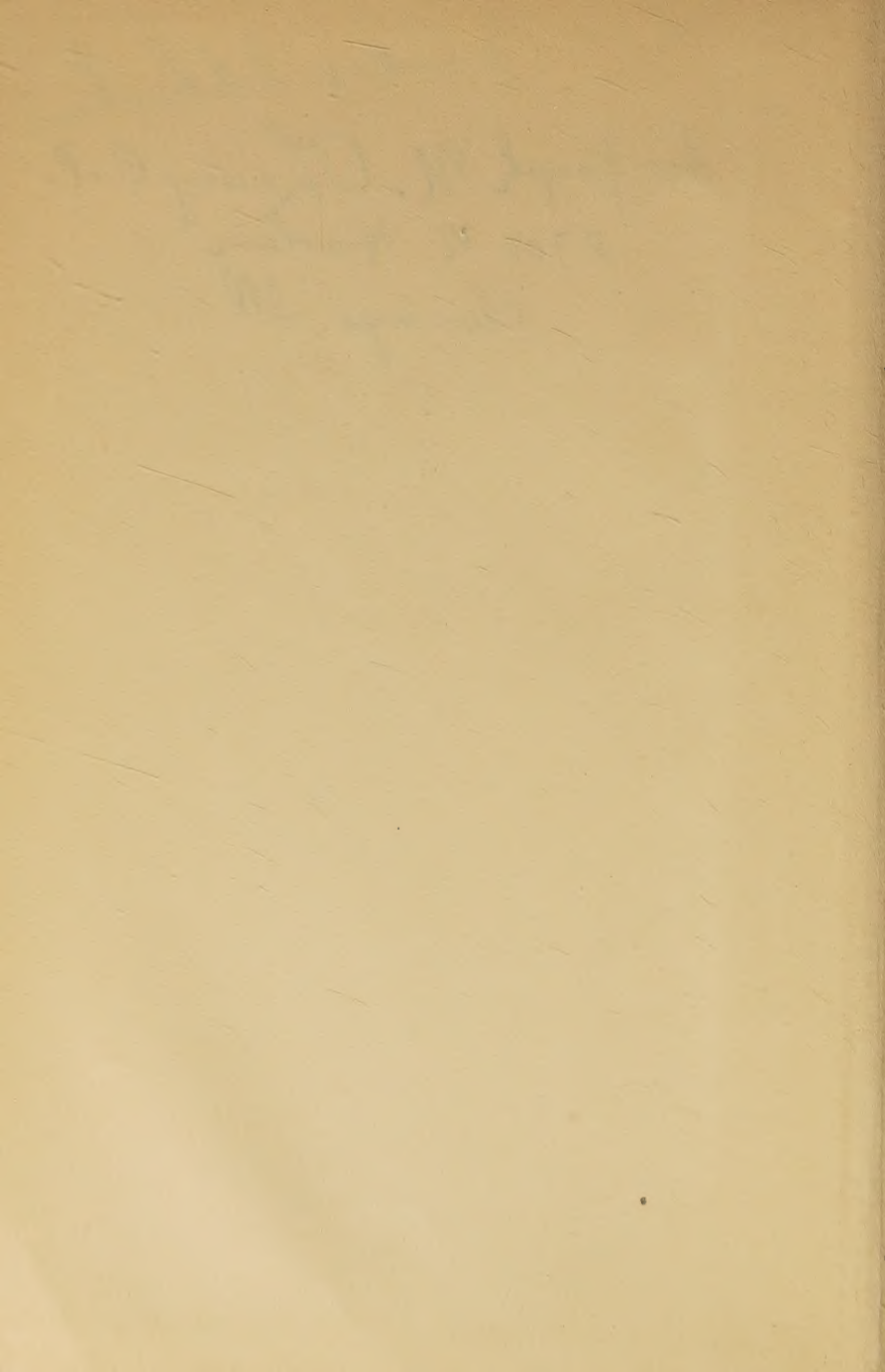


Studio Additions

Fr. Joseph M. O'Leary C.P.

5700 N. Harlem

Chicago, Ill.



**LE DOCTEUR
ANGÉLIQUE**

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LA PHILOSOPHIE BERGSONIENNE, études critiques. Seconde édition, revue et augmentée (Rivière).

ART ET SCOLASTIQUE. Nouvelle édition, revue et augmentée (Louis Rouart et fils).

ÉLÉMENTS DE PHILOSOPHIE, fascic. I : *Introduction générale à la Philosophie*, 12^e édition ; fascic. II : *L'Ordre des Concepts* (Petite Logique), 6^e édition (Téqui).

ANTIMODERNE, 10^e édition (Édit. de la Revue des Jeunes).

THÉONAS ou les *Entretiens d'un Sage et de deux Philosophes sur diverses matières inégalement actuelles*, 2^e édition (Desclée de Brouwer et C^{ie}).

RÉFLEXIONS SUR L'INTELLIGENCE ET SUR SA VIE PROPRE, 3^e édition (Desclée de Brouwer et C^{ie}).

TROIS RÉFORMATEURS, *Luther, Descartes, Rousseau*, 13^e mille, (Plon. Nouvelle édition revue et augmentée, sous presse).

UNE OPINION SUR CHARLES MAURRAS (Plon, épuisé).

RÉPONSE A JEAN COCTEAU (Stock).

QUELQUES PAGES SUR LÉON BLOY (Cahiers de la Quinzaine, 1927).

PRIMAUTÉ DU SPIRITUEL, 15^e mille (Plon).

GINO SEVERINI (N. R. F., *Les Peintres français nouveaux*).

DE LA VIE D'ORAISON, par J. et R. Maritain (Louis Rouart et fils).

En collaboration avec M. V. Bernadot, P. Doncoeur, E. La-jeunie, D. Lallement, F. X. Maquart : POURQUOI ROME A PARLÉ et CLAIRVOYANCE DE ROME (Spes).

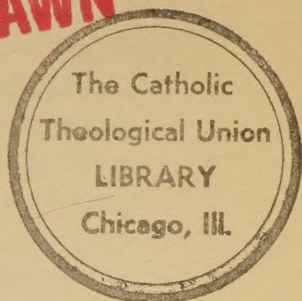
178.21
.A5
D 637
F

JACQUES MARITAIN

LE DOCTEUR
ANGÉLIQUE



WITHDRAWN



~~HOLY CROSS PROVINCE~~
~~PHILOSOPHY DEPT.~~

PARIS

DESCLÉE DE BROUWER ET Cie, ÉDITEURS

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION
RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS

PRÉFACE

Cet ouvrage n'est pas un exposé de la doctrine thomiste, il essaie plutôt de mettre en lumière certains aspects essentiels de la personnalité et de l'action du Docteur Angélique, je dis de son action présente et toujours efficace autant et plus que de son action passée : car ce n'est pas d'un thomisme *médiéval*, c'est d'un thomisme perdurable et *actuel* que nous parlons.

Nous écrivions dans la préface d'*Antimoderne* : « Il serait d'une extrême naïveté d'aborder la pensée moderne et de sympathiser avec tout ce qu'il y a de bon en elle avant d'avoir pris soin de discerner ses principes spirituels... Au contraire, une fois opérée cette discrimination, une fois assuré le travail d'établissement qui garantit, si je puis dire, la spécificité de notre vie intellectuelle, alors, mais alors seulement, nous pourrons et devons laisser jouer librement la tendance *universaliste*, si admirablement manifeste en un saint Thomas d'Aquin, qui porte, bienveillante et pacifique, la pensée catholique à chercher partout les concordances plutôt que les oppositions, les fragments de vérité plutôt

que les privations et les déviations, à sauver et à assumer plutôt qu'à renverser, à édifier plutôt qu'à disperser. Et certes, le travail ne manque pas aux catholiques, et il a de quoi tenter leur esprit d'initiative. Car ils doivent faire face à une œuvre d'intégration universelle... »

Ce travail de rassemblement et de construction, c'est à lui désormais, nous l'espérons, que la philosophie thomiste contemporaine appliquera avant tout son effort. Il fallait commencer par renouer les liens vitaux grâce auxquels la sagesse *continue* parmi les hommes, et par dénouer les grandes erreurs qui faisaient obstacle à cette continuité. A vrai dire cette critique de l'erreur ne doit jamais cesser ; mais c'est vers l'avenir que nous sommes tournés.

Qu'une telle œuvre ait à se poursuivre au milieu d'une frivolité générale, nous ne nous le dissimulons point. Du côté des catholiques, s'il est vrai qu'un trop grand nombre n'a pas voulu, depuis cinquante ans surtout, comprendre les leçons du Saint-Esprit et de Rome, qui leur demandaient de ne pas diminuer selon des mesures trop humaines une religion divine, comment s'étonner que trop souvent aussi, en face de cette tâche difficile entre toutes — mais qui est la leur — de penser le monde et le moment présent à la lumière des vérités éternelles, ils aient refusé de chercher, comme Léon XIII les y exhor-

tait, l'équipement doctrinal indispensable auprès du Docteur Commun de l'Église ? Ainsi, par un phénomène assez peu surprenant, c'est du sein d'une certaine *intelligentsia* tout à la fois pieuse et légère qu'a surgi contre saint Thomas l'opposition la plus insidieuse et la plus vive.

Quant aux régions où l'on croit s'être délivré de la Vérité première, ce qui serait extraordinaire c'est que le thomisme n'y fût pas l'objet d'une solide aversion.

Ces inimitiés ne peuvent évidemment que nous encourager à insister davantage. Elles montrent à quel point la renaissance thomiste gêne d'une part un certain confort éclectique, d'autre part tout ce qui hait la culture chrétienne. Dès maintenant elle a triomphé de bien des obstacles ; on ne peut plus l'ignorer, on ne peut plus l'étouffer, et elle trouve dans le monde entier des esprits qui s'y intéressent. Nous savons que la sagesse de saint Thomas court sur les routes de la terre devant les pas de Dieu. Plus les puissances de l'illusion grandiront, plus ceux qui aiment la vérité se sentiront attirés vers la vaste lumière de cette sagesse ; *ibi congregabuntur et aquilae*. Tout notre office est de frayer un chemin vers elle. C'est pourquoi nous avons dit, et disons encore : *Vae mihi, si non thomistizavero*.

Si ceux qui se scandalisent de cette parole nous

avaient fait l'honneur de nous lire avec quelque attention, au lieu de s'abandonner à des simplifications trop commodes, ils auraient compris peut-être que ce n'est pas « pour la tranquillité de notre âme », mais plutôt pour l'amour de leurs âmes que nous thomistisons ; ils ne prétendraient pas que nous ne songeons qu'à « déclarer illégitimes » et à « anéantir » les aspirations de notre temps, et ils ne nous objecteraient pas cela même que nous pensons, à savoir qu' « il s'agit d'ordonner l'abondance de ces désirs que le monde moderne engendre et il faut pour cela compter avec eux ». Ils sauraient enfin que notre dessein n'est pas de « proclamer l'ordre », mais bien, pour autant que nous avons de force, et de voix, d'appeler des ouvriers qui sous la conduite du Docteur Angélique se consacrent à « faire l'ordre » selon la vérité. Dans le domaine philosophique ce travail a été depuis longtemps commencé : il est à peine commencé cependant, tant l'œuvre est grande et difficile à conduire. Pour notre part, nous estimons n'avoir rien fait encore.

C'est ne rien dire que de présenter, avec certains autres critiques, le « néo-thomisme » comme une « panacée » proposée pour dispenser de l'effort intellectuel et favoriser l'immobilité, ou destinée, au dire de tel autre, à assurer un sentiment de sécurité sociale ; de prétendre que pour les thomistes la *Somme théologique* est une « révélation massive

et même exclusive » de toute vérité, etc. Nous avouons quelque satisfaction à voir ces adversaires d'une philosophie que nous aimons, réduits à d'aussi patentes contre-vérités.

Profitons cependant de l'occasion qu'ils nous fournissent pour déclarer une fois de plus :

Il y a une philosophie thomiste, il n'y a pas une philosophie néo-thomiste. Nous ne prétendons pas inclure du passé dans le présent, mais maintenir dans le présent l'actualité de l'éternel.

Le thomisme ne veut pas retourner au moyen âge. Comme nous l'écrivions dans la préface d'*Antimoderne*, « si nous sommes antimodernes, ce n'est pas par goût personnel, certes, c'est parce que le moderne issu de la Révolution antichrétienne nous y oblige par son esprit, parce qu'il fait lui-même de l'opposition au patrimoine humain sa spécification propre, hait et méprise le passé, et s'adore, et parce que nous haïssons et méprisons cette haine et ce mépris, et cette impureté spirituelle ; mais s'il s'agit de sauver et d'assimiler toutes les richesses d'être accumulées dans les temps modernes, et d'aimer l'effort de ceux qui cherchent, et de désirer les renouvellements, alors nous ne souhaitons rien tant que d'être ultramodernes. Et en vérité les chrétiens ne supplient-ils pas l'Esprit-Saint de renouveler la face de la terre ? N'attendent-ils pas la vie du siècle à venir ? C'est là qu'il y aura du

nouveau, et pour tout le monde. Nous aimons l'art des cathédrales, Giotto et l'Angelico. Mais nous détestons le néo-gothique et le préraphaélisme. Nous savons que le cours du temps est irréversible ; si fort que nous admirions le siècle de saint Louis, nous ne voulons pas pour cela retourner au moyen âge, selon le vœu absurde que certains pénétrants critiques nous prêtent généreusement ; nous espérons voir restituer dans un monde nouveau, et pour informer une matière nouvelle, les principes spirituels et les normes éternelles dont la civilisation médiévale ne nous présente, à ses meilleures époques, qu'une réalisation historique particulière, supérieure en qualité, malgré ses énormes déficiences, mais définitivement passée. »

Le thomisme prétend user de la raison pour distinguer le vrai du faux, il ne veut pas détruire mais purifier la pensée moderne, et intégrer tout le vrai découvert depuis le temps de saint Thomas. C'est une philosophie essentiellement synthétique et assimilatrice, la seule à vrai dire qui tente à travers les siècles et les mondes une œuvre de continuité et d'universalité. C'est aussi la seule qui tout en s'élevant à la science du suprasensible, demande d'abord à l'expérience une adhésion plénière au réel sensible. C'est à elle qu'il appartient de dégager de l'immense apport des sciences expérimentales, accumulé depuis quatre siècles, une authentique

philosophie de la nature, — comme, en un tout autre domaine, d'intégrer le trésor artistique des temps modernes à une philosophie de l'art et de la beauté vraiment universelle, et en même temps compréhensive des efforts du moment présent ¹.

Le thomisme n'est ni de droite ni de gauche ; il n'est pas situé dans l'espace, mais dans l'esprit.

Le thomisme est une sagesse. Entre lui et les formes particulières de la culture, doivent régner des échanges vitaux incessants, mais il est dans son essence rigoureusement indépendant de ces formes particulières. Ainsi la philosophie thomiste possède les principes les plus universels de l'esthétique, et cependant l'on ne saurait, cela est trop clair, parler d'une école littéraire, d'une peinture, d'un roman, d'une poésie spécifiquement « thomistes ». De même la théologie thomiste intègre les grands principes de la politique chrétienne — et pourtant l'on ne saurait parler d'un parti politique « thomiste ». La sagesse de saint Thomas est au-dessus de toute particularisation. Et en cela elle participe quelque chose du catholicisme lui-même. *Nolite tangere.* Le catholicisme est une religion, et universelle et universaliste, la vraie religion. Le thomisme est une

1. Nous avons essayé, dans *Art et Scolastique*, de montrer comment le dialogue pouvait s'engager entre la philosophie perdurable et l'art de notre temps.

philosophie et une théologie. « Catholique » appliqué à autre chose que cette religion, « thomiste » à autre chose que cette philosophie et cette théologie, ne sont plus que des désignations matérielles, se rapportant non à ce qui dérive essentiellement du catholicisme ou du thomisme, mais à l'activité exercée de fait, en tel domaine particulier, par tel « sujet » catholique ou thomiste. Et à vrai dire il n'est rien que nous devons redouter davantage que de faire juger la vérité, divine ou humaine, d'après nos limitations et nos erreurs.

Juger du thomisme comme d'un vêtement qui se portait au XIII^e siècle et ne se porte plus, et comme si la valeur d'une métaphysique était une fonction du temps, est un mode de penser proprement barbare. L'intelligence nous demande de tenir pour seul valable, — s'il est vrai, — un système philosophique parmi tous les autres ; ce qui n'empêche pas de savoir que la recherche philosophique est indéfiniment progressive. (Ce progrès se produit d'une autre manière pour les sciences expérimentales, constamment contrôlées et rectifiées par les vérifications sensibles, et pour la philosophie. La rançon de la supériorité de celle-ci est qu'elle peut se développer dans l'erreur. Il faut donc distinguer pour elle deux registres de progrès, selon qu'elle progresse *par soi* en vertu des accroissements de vérité dus à la continuité d'un effort constamment main-

tenu dans la ligne du vrai, ou selon qu'elle progresse *par accident* en vertu des accroissements de vérité procurés en fait par la multiplicité sans fin des tentatives aberrantes, qui ne peuvent avancer dans l'erreur qu'en drainant du vrai.)

Il n'est pas moins puéril de juger de la valeur d'une métaphysique en fonction d'un état social à conserver ou à détruire. La sagesse a d'autres mesures. Les explications historiques inspirées de Marx ou de Sorel, par là même qu'elles considèrent la causalité matérielle effectivement en jeu dans les choses humaines, peuvent à la rigueur rendre compte du succès ou de l'insuccès d'une philosophie dans un certain milieu social : elles ne peuvent rien dire du *formel* de cette philosophie. Et quand il s'agit d'une doctrine plus ou moins ébauchée ou préparée dans les plus anciennes traditions philosophiques de l'humanité, formée dans la société hellénique au temps d'Aristote, reprise et systématisée dans la société féodale au temps de Thomas d'Aquin, et dont la spiritualité passe intacte à travers les âges les plus divers, c'est une absurdité particulièrement éclatante d'y voir une « réaction de défense » de la société bourgeoise de notre temps, laquelle au surplus relève de principes suprêmes très opposés aux principes de saint Thomas.

La philosophie de saint Thomas est indépendante en elle-même des données de la foi, et ne relève

dans ses principes et dans sa structure que de l'expérience et de la raison.

Cette philosophie cependant, tout en restant parfaitement distincte d'elles, est en communication vitale avec la sagesse supérieure de la théologie et avec celle de la contemplation. Et c'est par son contact avec ces sagesse supérieures, comme avec la vie intellectuelle de l'Église, qu'elle reçoit la force de maintenir parmi les hommes la pureté et l'universalité qui lui sont propres.

Les vérités que nous venons de rappeler sont, avouons-le, des plus élémentaires. Nous avons eu beau recourir aux caractères italiques, à défaut de caractères d'affiche, ou d'enseignes lumineuses, nous ne pensons pas qu'elles retiennent néanmoins l'attention de certains esprits décidés à ne pas comprendre. Pour nous, lorsque nous expliquons à nos contemporains la nécessité de se mettre à l'école de saint Thomas d'Aquin, nous savons que nous sommes là pour le leur dire, non pour les persuader malgré eux. « Qui veut écouter, qu'il écoute ; et qui ne le veut pas, qu'il s'en abstienne » ¹.

A vrai dire, au fond de ce qu'on oppose d'ordinaire à l'actuelle renaissance de la philosophie de saint Thomas, il y a un unique préjugé : l'un de

1. Ézéch., III, 27.

nos critiques le laissait ingénûment paraître, lorsqu'il parlait de cet « auteur du XIII^e siècle » qu'on « se plaît à élever au-dessus de l'histoire ». La question est de savoir si l'on est ou non en droit d'admettre qu'il y ait quelque chose *au-dessus de l'histoire*, et qu'il puisse exister des valeurs supra-historiques. Non ! répondent nos censeurs. Ils sont tout prêts à reconnaître que Thomas d'Aquin a été une grande lumière, aussi grande que l'on voudra, sublime, immense : mais à condition que cette lumière ait été, qu'elle ne soit plus ; à condition que de saint Thomas ne subsiste que ce qui aura pu passer de lui, de vague en vague, dans le flux du successif, — et par exemple, aujourd'hui, la pensée de M. Pierre Lasserre. Ce qui les offense, indigné, scandalise, c'est qu'on pense qu'il subsiste toujours, lui, Thomas d'Aquin, qu'il domine l'histoire, que sa lumière, parce qu'elle est spirituelle, que sa pensée, parce qu'elle est vraie, demeure avec sa grandeur essentielle et son essentielle efficacité, aujourd'hui comme au temps de saint Louis. Immergeant dans le flux du temps toute réalité, même spirituelle, regardant la substance même de la sagesse comme essentiellement mesurée par le temps et par l'histoire, ils pensent que reconnaître une immutabilité quelconque s'imposant par soi, c'est barrer le temps, immobiliser l'histoire, prétendre solidifier le flux lui-même de la succession ; ils ne voient pas que

l'immutabilité de ce que la sagesse a une fois acquis n'est pas dans le temps, mais au-dessus, et loin d'arrêter l'histoire, accélère son cours et le progrès du savoir. Leur philosophie, sous des allures fringantes, est la misère même, une carence d'intellectualité, un matérialisme foncier. Ce que nous affirmons contre elle, c'est que la vérité ne passe pas, qu'elle ne s'écoule pas avec l'histoire ; c'est que l'esprit ne coule pas, c'est qu'il y a des stabilités non d'inertie mais de spiritualité et de vie ; des valeurs intemporelles ; des acquisitions éternelles ; c'est que le temps est dans l'éternel comme une pièce d'or serrée dans une main ; et que l'intelligence est au-dessus du temps.

janvier 1930.

CHAPITRE PREMIER

LE SAINT

« Frère Jacques de Viterbe, archevêque de Naples, m'a souvent dit qu'il croyait, selon la foi et l'Esprit-Saint, que notre Sauveur avait envoyé, comme docteur de vérité pour illuminer le monde et l'Église universelle, d'abord l'apôtre Paul, puis Augustin, et enfin, en ces derniers temps, Frère Thomas, auquel, croyait-il, aucun autre ne succéderait jusqu'à la fin des siècles. » (Déposition de Barthélemy de Capoue au procès de canonisation, 8 août 1319.)

Au début de l'année 1225 (c'est la date la plus probable)¹, Thomas, septième et dernier fils du comte Landolphe d'Aquin et de Théodora de Théate, naquit au château de Roccasecca, près de Naples. Son père appartenait à la noblesse longobarde ; sa grand'mère paternelle, Françoise de Souabe, était

1. Cette date a été établie par le R. P. MANDONNET dans ses précieuses élucidations critiques, auxquelles il faudra toujours se reporter, sur la vie du saint. On consultera aussi le *Saint Thomas d'Aquin* du R. P. PETITOT, et celui de Mgr M. GRABMANN, ainsi que la traduction Pègues-Maquart de Guillaume de Tocco et des témoignages au procès de canonisation.

sœur de Frédéric Barberousse ; sa mère descendait des chefs normands. Les dons complémentaires du Nord et du Midi, transmis le long d'une double lignée de noblesse, se rencontraient dans cet enfant, pour composer une chair merveilleusement tempérée, choisie pour devenir l'instrument d'une intelligence grande entre toutes, et de la sagesse faiseuse d'unité. Il venait au monde au début d'un siècle où la civilisation chrétienne, — déjà menacée et sur le point de péricliter, — allait se redresser pour donner ses fruits suprêmes. Agitations immenses dominées malgré tout par l'ordre de l'esprit, guerre, politique, poésie, religion, duel du Pape et de l'Empereur, puissance de la féodalité et puissance de l'Église, orgueil des forts, vertus des saints, il arrive à l'instant le plus vigoureusement, le plus âprement humain de l'humanité médiévale. Sa mère, qui fera tout pour l'empêcher de suivre la volonté de Dieu, était femme de grande vertu et abstinence. Et tandis que ses frères, plutôt que de le voir religieux mendiant, n'hésiteront pas à le provoquer au péché mortel, sa sœur Théodora, comtesse de Sansévérino, passera sa vie dans les œuvres de miséricorde et de pénitence, et laissera un souvenir de sainteté.

Un jour le petit Tommaso, au moment que sa

nourrice va le mettre au bain, empoigne un bout de parchemin qu'il ne veut lâcher à aucun prix, et fait tant de pleurs qu'il faut le baigner la main close. La mère arrive ; malgré cris et hurlements ouvre la main de force ; sur le morceau de parchemin la salutation angélique était écrite.

Placé à cinq ans comme oblat à l'abbaye du Mont-Cassin, il interroge les moines, il n'a qu'une question à la bouche : QU'EST-CE QUE DIEU ? demande-t-il.

Cet enfant silencieux ne songe qu'à l'étude et à la piété ; il désire se donner à Dieu. Quoi de plus simple ? Il sera bénédictin. La Providence elle-même confirme les sages dispositions prises par ses parents. Quand le comte d'Aquin l'a offert, en 1230, à l'abbaye que l'année précédente il avait assiégée et ravagée avec les armées de Frédéric II, il a scellé par cette oblation sa paix avec les moines, et ménagé pour l'avenir une alliance avec eux profitable à tous, — même à ses intérêts matériels, car le puissant monastère a de très grands revenus : et Thomas sera Abbé. Il doit l'être. Cette vocation bénédictine est une sorte d'affaire d'État, où Dieu, l'Empereur et la famille trouveront leur compte.

Non, dit Thomas, je serai prêcheur.

Il avait alors quinze ou seize ans. A quatorze ans, les événements politiques avaient obligé son père à le retirer du Mont-Cassin, ruiné de nouveau par

Frédéric II. L'enfant avait donc laissé sa robe d'oblat, et avait été envoyé à Naples, pour y achever ses études à la Faculté des Arts, où vite il allait faire l'admiration de tous. Les Dominicains, fondés depuis une vingtaine d'années, avaient en 1231 établi dans la ville une école publique de théologie, incorporée à l'Université. Thomas les connut là. Il gardera toute sa vie une grande dilection pour la religion de saint Benoît, et l'empreinte de la spiritualité bénédictine ne s'effacera pas de son cœur. Mais ici il s'agissait d'obéir à la voix secrète qui appelle chacun par son nom, et ce taciturne écoutait Dieu. Une force d'âme indomptable est à l'origine de sa sainteté.

La vocation est un mystère surnaturel. Toutes les explications humaines qu'on en peut produire ne portent que sur des accidents, misérables au regard du motif essentiel. Est-ce pour avoir la charge d'enseigner, ou pour se dépenser dans une vie plus active, que Thomas voulait se faire dominicain ? ou pour échapper aux soucis séculiers et aux ambitions de grandeur que sa famille, s'il avait pris l'habit de saint Benoît, eût essayé de faire encore peser sur lui ? Est-ce même par amour pour la pauvreté des Frères mendiants, par pitié pour les âmes auxquelles la parole du Seigneur n'était pas annoncée, par réaction contre les abus que les possessions terrestres avaient répandus chez les moines noirs, par attrait pour un Ordre nouveau dont la jeunesse con-

quérante et l'idéal très hardi (vie religieuse informant l'activité intellectuelle elle-même, pour faire de chacun une personne apostolique, transmettant aux autres ce qu'il a contemplé) répondaient expressément aux besoins du temps ? Tout cela reste secondaire. Il avait dit : qu'est-ce que Dieu ? Il lui fallait répondre, rassembler les principes de la sagesse dans l'unité d'une doctrine destinée à croître toujours.

Un instant privilégié de l'histoire rendait possible une telle synthèse. Hier la pensée chrétienne n'était pas encore mûre, demain elle commencera de se dissoudre. Avant que la grâce du Christ et la Croix, le poids de la nature et du monde, se partagent pour des siècles l'homme divisé, il est encore temps pour l'intelligence baptisée de tout assumer et réconcilier dans la lumière de Celui qui est. Cette œuvre de force, qui d'un point fugitif de la durée, — une mesure d'homme, un travail de vingt-trois ans, — commandera tout le temps à venir, c'est par Thomas d'Aquin qu'elle s'accomplira. Il est député au salut de l'intelligence, c'est pour elle qu'il doit embrasser la vie apostolique. Voilà sa mission, malheur à lui s'il s'y dérobe. L'immense avenir caché dans la volonté de Dieu fait pression sur son âme, l'atteint sous la forme d'un mandat très simple, irrésistiblement efficace.

Plus tard sa famille, durement éprouvée après sa

rupture avec l'Empereur, qu'Innocent IV a déposé¹, aura beau l'appeler à son aide, et le pape lui offrir l'abbatiate du Mont-Cassin (avec licence de garder l'habit de son Ordre), — puis l'évêché de Naples, — il ne fléchira pas. Pour le moment il s'agit de passer outre à la volonté de son père et de sa mère, d'affronter le courroux des siens, qui ne sont pas personnages de mince énergie ni d'accommodement facile. Comme il l'écrira plus tard, « quand les parents ne sont pas dans une nécessité telle qu'ils aient un grand besoin des services de leurs enfants, ceux-ci peuvent entrer en religion en omettant le consentement de leurs parents et même contre leur volonté expresse, parce que, après avoir dépassé le temps de la puberté, quiconque est de condition libre a le droit de disposer de lui dans le choix d'un état, surtout s'il s'agit du service de Dieu ; il vaut mieux obéir au Père des esprits, pour que nous vivions, qu'aux générateurs de notre chair². »

1. Quelques-uns des frères de Thomas ayant pris part au soulèvement de 1246 contre Frédéric II, sa famille dut s'exiler dans la Campanie pontificale. C'est alors que Raynald d'Aquin fut torturé et mis à mort sur l'ordre de l'Empereur. Saint Thomas se souviendra sans doute de ces événements quand il écrira l'article de la Somme où il affirme, conformément à l'enseignement de l'Église, le droit de celle-ci à déposer prince ou empereur — cas éminent de son pouvoir d'intervention dans le politique en raison du spirituel à sauvegarder. (*Sum. theol.*, II-II, 12, 2.)

2. *Sum. theol.*, II-II, 189, 6.

Guidé et confirmé dans sa vocation par le vieux frère Jean de Saint-Julien, Thomas reçut l'habit au printemps de l'année 1244, vraisemblablement des mains du Maître général Jean le Teutonique, alors de passage à Naples. Il avait près de vingt ans. Son père était mort quelques mois auparavant. Mais la comtesse Théodora devait montrer que le dépôt de l'autorité familiale, transmis à son gouvernement, serait maintenu sans défaillance.

A peine avisée de l'événement, elle dépêche un messenger spécial à ceux de ses fils qui se trouvaient avec l'Empereur au camp d'Aquapendente, en Toscane ; et leur enjoint, de par sa bénédiction maternelle, de prendre en leurs mains et lui renvoyer sous bonne garde leur jeune frère, que les Prêcheurs font fuir du royaume. En effet, pour le soustraire au ressentiment des siens, comme pour assurer la formation théologique de cet *artiste* qui en savait maintenant autant que ses maîtres, Jean le Teutonique avait décidé de l'emmener aussitôt au *studium generale* de Paris, où il se rendait lui-même. Le Maître général, le novice et trois autres Frères faisaient route à pied, ils avaient gagné Rome, puis la Toscane. Les voilà assis près d'une fontaine, des hommes d'armes les assaillent, les frères de Thomas se saisissent de lui, l'arrachent à ces autres frères qu'il s'est choisis. Lui, se serre si étroitement dans son habit qu'il est impossible de l'en dépouiller ; on le

met de force à cheval¹, et en route pour Roccasecca, où la comtesse Théodora attend son fils.

L'un des frères de Thomas, Raynald, le poète, — favori de l'Empereur jusqu'au jour où celui-ci le fera mettre à mort, — dirigeait la petite troupe. Après quelques jours de voyage, on fit halte à la forteresse du Mont Saint-Jean ; ce fief de la famille d'Aquin était situé à deux ou trois heures de Roccasecca. Est-ce là, ou à Roccasecca même, qu'il faut placer la célèbre scène de tentation dont Thomas sortit ceinturé par les anges ? Raynald, homme droit et probe selon le monde, mais qui vivait selon le monde, avait inventé ce suprême argument contre la folie de son cadet. On sait l'histoire : la « jeune et jolie fille, parée de tous les charmes de la galanterie », introduite dans la chambre où dormait celui-ci ; et, comment il bondit, s'empare d'un tison enflammé, chasse la tentatrice, trace avec son tison le signe de

1. Comme le Père Mandonnet l'a établi, cet événement, ainsi que l'incarcération à Roccasecca, a été quelque peu *romancé* par les premiers historiens. Si ceux-ci ont ajouté du pittoresque à la capture de Thomas par ses frères, la réalité sur laquelle ils brodaient ainsi, je veux dire la réalité de la contrainte subie, reste cependant incontestable, et c'est en vain qu'on essaierait d'ôter à ces événements tout caractère de brutalité. Que Thomas, qui avait vécu à Naples selon l'état d'un jeune seigneur de son temps, sût fort bien monter à cheval, nous n'en doutons pas. En la circonstance, et après la lutte qu'il avait dû soutenir pour ne pas se laisser dépouiller de son habit, il est très vraisemblable qu'il ait poussé jusqu'au bout la résistance, et qu'on ait dû, comme le rapportent les vieux récits, le mettre à cheval de force.

la croix sur la porte. Et depuis lors ignora, par une grâce angélique, tout mouvement de la chair.

Séquestré pendant un peu plus d'un an à Roccasecca, où malgré scènes et objurgations il garde l'habit et les observances de son Ordre, lit la Bible et le Maître des Sentences¹, instruit ses sœurs dans les saintes lettres, et tourne vers saint Benoît, quand elle s'efforce de le détourner de saint Dominique, son aînée Marotta, Tommaso fit si bien qu'à la fin sa mère elle-même l'aida, dit-on, à tromper la surveillance de ses frères et à s'échapper. Les chroniqueurs rapportent qu'il s'enfuit par une fenêtre, comme saint Paul autrefois. En réalité, il paraît vraisemblable que sa libération fut décidée par la famille, dont la fortune politique périssait, et contre laquelle le Maître général Jean le Teutonique avait déposé une plainte près d'Innocent IV.

De Naples il est de nouveau dirigé sur Paris, au couvent de Saint-Jacques où il fait son noviciat et reste presque trois ans ; Albert le Grand y enseignait alors ; quand il sera envoyé à Cologne, frère Thomas l'accompagnera ; c'est là, sous la direction de ce vaste génie, que le *grand bœuf muet de Sicile* achève ses études, et devient théologien.

1. Il composa alors, pour ses anciens condisciples de la Faculté des Arts, les deux opuscules *de Propositionibus modalibus* et *de Fallaciis*.

Au bout de quatre ans, il quitte Cologne, assigné, sur la proposition de Maître Albert, au couvent de Saint-Jacques pour y enseigner comme *bachelier biblique* (1252-1254) et *bachelier sententiaire* (1254-1256). Le commentaire sur les quatre livres des Sentences a été composé à cette époque, ainsi que le *De ente et essentia*, et vraisemblablement le commentaire sur les *Noms divins* de Denys¹. A trente et un ans, — quatre ans plus tôt que la limite fixée par la législation universitaire, et grâce à une dispense accordée par le pape, — il est promu à la maîtrise en théologie, en même temps que son ami Frère Bonaventure.

Le monde moderne est blasé, toutes les valeurs y sont égalisées par la fatigue de l'usage. Le mot de maître en théologie n'évoque en nous qu'un grade quelconque, et l'image moyenne des *sujets* qui portèrent le bonnet doctoral avec plus ou moins de bonheur. Par la faute des docteurs, une civilisation qui les a trop connus tient le doctorat, sinon la doctrine, hélas, pour peu de chose. La très sage naïveté du XIII^e siècle voyait dans la maîtrise

1. D'après Mandonnet, le commentaire sur les *Noms divins* aurait été composé plus tard (vers 1261). Il semble, d'après des arguments très sérieux dont le R. P. Théry a bien voulu nous faire part, que cet ouvrage daterait de la jeunesse de saint Thomas, et aurait été écrit avant 1256, peut-être même à Cologne, vers 1248-1250. C'est à lui que Tocco ferait allusion quand il dit que Thomas, bœuf muet, commença à *legere* quand il était à Cologne.

tout ce qu'une telle charge signifiait *de droit*, et selon sa forme essentielle ; le regard d'un saint Thomas pénétrait à fond la réalité spirituelle du magistère. Maître en théologie, il a de par l'Église mission d'engendrer la sagesse sacrée dans l'intelligence de ceux qui l'écoutent ; désormais il est tout entier à leur service pour coopérer à l'œuvre de vie qui se fait en eux, il a pouvoir sur la vérité dans les âmes, pouvoir terrible dont il rendra compte, car « soulever un doute et ne pas le résoudre, c'est le même que le concéder ; c'est ouvrir une citerne et ne la pas recouvrir¹ ». N'était la grâce de Dieu, il y aurait de quoi défailir de crainte. Frère Thomas supplie Dieu, en pleurant, de lui accorder les dons requis pour exercer la charge de Maître. « Seigneur, dit-il, sauvez-moi, car les vérités disparaissent d'entre les enfants des hommes. » Il prie et pleure longtemps ; enfin il s'endort. — Frère Thomas, pourquoi ces prières et ces larmes ? — Parce qu'on m'oblige à recevoir la charge de Maître, et il me manque la science nécessaire. Je ne sais pas non plus quelle thèse développer pour ma réception. — Reçois en paix la charge de Maître, Dieu est avec toi. Et pour ta leçon d'inauguration, ne développe que ces paroles : « De sa haute demeure il arrose les montagnes : la terre se rassasie du fruit de tes œuvres². » On a retrouvé le texte de cette leçon

1. Sermon *De vetula*.

2. Ps. 103, 13.

de saint Thomas, il y décrit la grandeur du magistère doctrinal et l'économie de la communication de la sagesse. « Dieu la communique par sa vertu propre ; c'est par lui-même qu'il arrose les montagnes. Les docteurs, au contraire, ne la communiquent que par vertu ministérielle, ce qui fait attribuer le fruit des montagnes, non à elles-mêmes, mais aux œuvres de Dieu. »

Frère Thomas enseigne tous les jours sur la montagne Sainte-Geneviève, au couvent de Saint-Jacques, dans l'une des deux chaires de théologie réservées aux Prêcheurs, et qui sont incorporées à l'Université de Paris. Assis sur la paille et l'écoutant, il a devant lui tous les religieux présents au couvent, — car nul n'est dispensé du cours de théologie, — et une grande foule d'étudiants venus du dehors : hommes rompus à la dialectique, qui pour une bonne part, ont déjà professé à la Faculté des Arts. Les jours de dispute solennelle, les dignitaires de l'Université, l'évêque lui-même assistent au combat.

Immédiatement il est célèbre, tout le monde se précipite à ses leçons. Il arrive d'ailleurs en pleine bataille, car l'erreur pullule ; il faut faire front de tous les côtés, et d'abord contre l'offensive de Guillaume de Saint-Amour et des séculiers, qui déniaient aux Frères mendiants le droit d'enseigner, et présentent ces « faux apôtres » toujours sur les routes, ces aventuriers sans mandat comme les précurseurs

de l'Antéchrist. Premier débat sur la liberté de l'enseignement, et d'une gravité extrême, qui engage l'existence même des deux Ordres nouveaux, Prêcheurs et Mineurs, et où paraît déjà l'enflure de cette Université de Paris qui se donnera bientôt pour la lumière du monde, avant de se déshonorer en faisant condamner Jeanne d'Arc. Un moment Rome semble acquise à la cause des séculiers, elle abolit les privilèges des religieux, puis se ravise. Guillaume de Saint-Amour et les Maîtres séculiers, furieux de ce revirement, écrivent leur pamphlet collectif *Sur les périls des derniers temps*. Frère Thomas les réfute par le traité *Contra impugnantes* (1257). Le livre de Guillaume est condamné et brûlé en cour de Rome, lui-même est chassé de France par saint Louis.

Après trois ans d'enseignement théologique à Paris, comme Maître (il écrit alors les commentaires sur le *de Trinitate* et le *de Hebdomadibus* de Boèce, sur Isaïe et sur saint Matthieu, les questions disputées *de Veritate*, les premières *questions quodlibétiques*, et, dans sa plus grande partie, la *Somme contre les Gentils*), Frère Thomas rentre en Italie, en 1259, aux vacances d'été (29 juin). Il y restera neuf ans, d'abord auprès du pape, à Anagni et à Orvieto, puis à Rome au couvent de Sainte-Sabine, puis de nouveau à la Curie, à Viterbe. Les papes ne cessent de l'encourager. Tout de suite Alexandre IV a senti son

génie. Urbain IV et Clément IV lui témoigneront de même leur prédilection. Avec l'éclat, la netteté d'un privilège extraordinaire de la prédestination, voilà que la mission reçue du chef visible a aussitôt sanctionné l'esprit invisiblement reçu, — et l'esprit est à la hauteur de la mission. Thomas d'Aquin conduit son œuvre comme missionné de l'Église, et dès la génération même de cette œuvre l'Église la fait sienne.

Le Maître travaille sans relâche, déployant une formidable puissance d'intellection, et une activité tenace et calme (les témoins rapportent que non seulement il dictait à trois et même quatre secrétaires à la fois sur des sujets différents, mais qu'il lui arrivait aussi, quand il s'étendait pour se reposer au milieu de la dictée, de continuer à dicter en dormant). Il s'use sans compter, il sait bien que si la contemplation est au-dessus du temps, l'action, qui a lieu dans le temps, doit aller vite et faire violence à la malice de l'instant ; cette œuvre qui domine le flux des âges comme un immense bloc paisible a été produite en hâte, mais sans trace de hâte en elle, parce qu'elle débordait purement de la plénitude contemplative d'un cœur joint à l'éternité.

Le travail de fond entrepris à l'instigation des papes, les commentaires sur Aristote, qui nettoieront le Philosophe des erreurs païennes et averroïstes, et le rendront assimilable à la pensée catholique, ont

pour la plupart été composés pendant ce séjour en Italie ¹ (commentaires sur la Physique, la Métaphysique, l'Éthique à Nicomaque, le *de Sensu et sensato*, le *de Memoria et reminiscentia*, les seconds Analytiques, les quatre premiers livres de la Politique). L'achèvement de la *Somme contre les Gentils*, le premier commentaire sur les épîtres de saint Paul, les commentaires sur le Cantique des cantiques, sur les Thrènes, sur Jérémie, la *Chaîne d'or*, le traité du *Gouvernement royal*, une partie des *questions disputées* (de *Potentia*, de *Malo*, notamment) sont aussi de ces années-là. La *Somme théologique* est commencée.

En novembre 1268, Frère Thomas est soudain envoyé à Paris, où la situation devient grave, et où Siger de Brabant, intelligence téméraire et séduisante, menace de faire triompher Averroès sous les couleurs d'Aristote à la Faculté des Arts, et de compromettre ainsi tout le mouvement péripatéticien. Encore quatre années de lutte suprême et d'activité inouïe, pendant lesquelles sont composés les traités *de la perfection de la vie spirituelle*, contre les adversaires de l'état religieux, *de l'unité de l'intellect* contre les averroïstes, *de l'éternité du monde* contre les détracteurs d'Aristote, les commentaires sur le *de Causis*,

1. D'après Grabmann (*Mittelalterliches Geistesleben*, 1926, ch. VIII), les commentaires sur la Physique, la Métaphysique, l'Éthique et la Politique auraient été composés après l'année 1268.

sur les *Météores*, le *Perihermeneias* et le traité de l'Ame, sur Job et sur saint Jean, les dernières *questions disputées*, la seconde partie de la *Somme théologique*; enfin la plus grande partie des *questions quodlibétiques*, lesquelles se réfèrent à un mode d'enseignement grandement développé, semble-t-il, et peut-être créé par saint Thomas lui-même dans ses deux séjours à Paris, à l'occasion de son conflit avec les docteurs séculiers. Perpétuels vagabonds, les religieux, disaient ceux-ci, ne sauraient faire des professeurs sérieux, vraiment compétents. Alors, dans ces grandes discussions soutenues deux fois par an, à Noël et à Pâques, dont les questions quodlibétiques sont la rédaction littéraire, Frère Thomas montre qu'à n'importe quelle question que n'importe qui viendra poser, un religieux sait répondre...

Après Pâques 1272, il est rappelé par ses supérieurs en Italie, pour y fonder un *studium generale* de théologie. Le choix du lieu lui était laissé, il se décida pour Naples. C'est là qu'il travaillera à la troisième partie de la *Somme théologique*, composera le précieux *Compendium theologiae*¹, commentera les Psaumes, l'*épître aux Romains*, et les traités d'Aristote sur le Ciel et le Monde et sur la Génération et la Corruption.

1. D'après les derniers travaux du P. Mandonnet (cf. *Revue thomiste*, 1927, p. 157, et l'Introduction à la dernière édition des Opuscules [Lethielleux]), le *Compendium* a été composé dans les années 1272-1273. Les *sermons* aux étudiants sont aussi de cette époque.



Quand il passait par les champs avec ses compagnons, les paysans se retournaient, étonnés de sa haute taille. Il était grand, brun, de forte corpulence, de droite stature. Il avait le teint couleur de froment, la tête grande et un peu chauve. Plus ou moins bien copié et reconstitué, le portrait de Viterbe laisse voir un visage empreint d'une admirable puissance pacifique et pure ; sous les arcs élevés et candides des sourcils, de tranquilles yeux d'enfant ; des traits réguliers, un peu alourdis par l'embonpoint, mais affermis par l'intelligence, une bouche spirituelle aux belles courbes précises, et qui n'a jamais menti. Il avait, nous dit Guillaume de Tocco, cette chair délicate et tendre qui est, d'après Aristote, le propre des grands intellectuels. Sa sensibilité très vive lui rendait fort douloureuse la moindre lésion de son corps. Mais quoi, fallait-il subir une saignée (elles étaient fréquentes en ces temps vigoureux, et même imposées par les constitutions de l'Ordre) ou l'application d'un cautère, il n'avait qu'à se mettre à méditer, et entraînait bientôt en telle abstraction d'esprit qu'on pouvait lui faire ce qu'on voulait, il ne sentait plus rien. Au réfectoire, il avait toujours les yeux aux choses d'en haut, et l'on pouvait lui ôter et lui remettre plusieurs fois son écuelle sans qu'il s'en aperçût. Son *socius*, Réginald de Piperno, devait assumer le

rôle de frère nourricier, plaçant devant lui les plats dont il devait manger, et écartant ce qui aurait pu lui nuire.

Cette faculté d'être ailleurs, extraordinairement développée chez lui, lui joua quelquefois des tours. A la table de saint Louis (à l'invitation duquel il avait dû se rendre sur l'ordre du Prieur, en s'arrachant à la *Somme théologique*, qu'il dictait alors), il frappe soudain sur la table et s'écrie : « Voilà l'argument décisif contre l'hérésie des Manichéens ! » — « Maître, lui dit le Prieur, faites attention, vous êtes en ce moment à la table du roi de France », et il le tire fortement par la chape pour le faire sortir de son état d'abstraction. Le roi fait vite appeler un secrétaire, et apporter de quoi écrire. Un autre jour, en Italie, un Cardinal demande à le voir. Frère Thomas descend de son travail, ne voit personne, et reste à penser ; puis s'écrie tout joyeux : « Maintenant je tiens ce que je cherchais ! » Il faut encore le tirer par la chape pour qu'il aperçoive le seigneur Cardinal, lequel, ne recevant nulle marque de révérence, commençait à le mépriser.

Il vivait retiré dans son esprit, avançait dans une épaisseur de silence, entouré du seul bourdonnement de sa prière et de sa pensée, suivant une ligne qui jamais ne s'est infléchie. Pendant le cours de ses études et ses années de préparation, il avait appliqué toute son énergie à un effort inouï de concentration,

tassant dans sa prodigieuse mémoire toute la science de ses maîtres et de ses livres, sans rien laisser qui ne fût pénétré par l'intelligence et changé par elle en vie. (Et toujours il gardera cette discipline intellectuelle, ne laissant jamais **un** doute sans l'éclaircir, ni une indication vraie, venant de qui que ce fût, sans la mettre en réserve, bref exerçant le maximum de vigilance, et se tenant libre de tout le reste). Maintenant que le temps est venu de parler, — *in medio Ecclesiae aperuit os ejus*, — il met toute son énergie à rester invinciblement attaché à son unique objet : la Vérité première à voir et à montrer.

Tous les biens extérieurs étaient certes légers au prix de l'univers où il vivait. (On connaît le dialogue du Maître et de ses étudiants, revenant ensemble d'une visite à Saint-Denis : « Maître, qu'elle est belle cette ville de Paris ! — Oui, vraiment, elle est belle. — Plût au ciel qu'elle fût vôtre ! — Et qu'en ferais-je, moi ? — Vous la vendriez au roi de France, et avec le prix vous bâtiriez tous les couvents des Frères prêcheurs. — En vérité, j'aimerais mieux avoir en ce moment les homélies de Chrysostome sur saint Matthieu. ») Mais considérez l'usage intérieur qu'il a fait de ses dons, et d'un génie capable de désaxer l'âme la plus vigoureuse ; une volonté héroïque est là, qui, fixée dans une charité sans mesure, maintient tout dans la mesure, et assure la parfaite rectitude de la vie morale parmi la violence et la diversité des

attraits intellectuels. Toute sa science est employée au service d'autrui. Son œuvre immense a été conduite non selon son choix, mais selon les commandes de la Providence. Il est à la merci des uns et des autres, qui ne se privent pas de l'accabler de questions et consultations ; à Paris le roi de France vient s'éclairer auprès de lui, il lui confie le soir les difficultés qui le préoccupent, et reçoit réponse le lendemain. En quoi Frère Thomas fait encore son office de théologien, car la doctrine sacrée est à la fois spéculative et pratique. Et il ne fera jamais que cet office. Il n'a qu'une chose à faire et il la fait bien. Toutes les curiosités plus ou moins parasitaires où sa raison pourrait exceller, et qui lui promettaient tant de découvertes, il les retranche. Cette tentation de sortir de la vie intellectuelle pour décliner vers l'action pratique, que connaissent bien tous les intellectuels, voire les maîtres en théologie, lui il l'ignore, parce qu'il boit à une certaine source secrète très supérieure à la vie intellectuelle elle-même, et qui le rend détaché de tout, et de soi et de son savoir. Ainsi il a beau surabonder de richesses spirituelles, il est vraiment pauvre en esprit. Lui, Thomas, fils de Landoiphe et de Théodora, cherchez-le, où est-il ? Effacé, perdu dans la lumière. Signe si pur qu'il disparaît devant ce qu'il fait connaître, — en le regardant vous ne voyez que l'objet qu'il montre, et la clarté du visage de Dieu.

Et sans doute il avait reçu trop de grâces de lumière, et savait trop bien ce qu'est la créature, pour pouvoir se considérer comme quelque chose devant Dieu. Mais aussi qu'aurait-il reçu sans cette humilité même ? Il avouait à ses étudiants n'avoir jamais connu un mouvement consenti de vaine gloire. Un jour, à Bologne, un Frère d'un autre couvent, qui ne le connaissait pas, et à qui le Prieur avait permis de sortir en ville accompagné du premier frère qu'il rencontrerait, le trouve méditant sous le cloître : « Mon bon Frère, le Prieur a dit que vous veniez avec moi. » Maître Thomas d'Aquin suit aussitôt ce Frère, et l'accompagne dans ses courses, non sans se faire réprimander de ce qu'il n'avance pas assez vite, étant moins prompt à la marche qu'à l'obéissance, « où se parfait, disait-il, toute vie religieuse, parce que l'homme s'y soumet à l'homme pour Dieu, comme Dieu a pour l'homme obéi à l'homme. »

Intraitable dans la défense de la vérité, souvent ses étudiants s'étonnaient qu'il supportât si placidement les attaques personnelles. Une forte magnanimité lui faisait regarder beaucoup de choses comme petites. De sentiments vifs, sa nature l'aurait porté à l'ironie ; il avait vaincu celle-ci par la douceur. Il ne se mêlait jamais des affaires des autres, haïssait le jugement téméraire, et préférait paraître naïf que de croire aisément le mal, — la perfection de l'intellect spéculatif, au surplus, n'étant pas lésée par une

erreur en matière contingente. Un jour un Frère d'humeur joviale s'écrie : « Frère Thomas, venez voir un bœuf qui vole ! » Frère Thomas s'approche de la fenêtre. L'autre de rire. « Mieux vaut, lui dit le saint, croire qu'un bœuf peut voler que de penser qu'un religieux peut mentir. »

Tocco et les témoins du procès de canonisation le montrent « de parole douce, d'abord facile, de visage joyeux et suave ; bon dans son âme, libéral en ses actes ; très patient, très prudent ; tout rayonnant de charité et de piété tendre ; merveilleusement compatissant pour les pauvres ; » rempli d'amour pour le sacrement de l'autel, dévot aux saints, à la Vierge Marie, à l'apôtre Paul, au bienheureux Dominique. Il portait sur lui des reliques de sainte Agnès, qui guérissent un jour Réginald de la fièvre ; après quoi il promet de payer chaque année un bon repas aux frères et étudiants du couvent de Naples pour la fête de la sainte. Proche lui-même de la mort, il ne put accomplir son vœu qu'une fois.

On pensait communément, disent les mêmes témoins, qu'il était demeuré vierge comme au sortir du sein de sa mère. Sa vie se passait tout entière à prier, étudier, écrire ou dicter, enseigner ou prêcher, de sorte qu'aucun instant n'en restait inutile. (Il prêchait, soit en latin devant la Cour romaine ou l'Université, ou à Paris, soit, dans son pays natal, en napolitain, — il n'avait jamais eu le temps d'apprendre

une autre langue vulgaire ; dans un carême prêché à Naples, il toucha si vivement les cœurs qu'il lui fallait s'interrompre pour laisser la foule pleurer). Il était toujours le premier à se lever la nuit pour prier, et dès qu'il entendait que les autres frères venaient au signal, il se retirait dans sa chambre. Après sa messe, qu'il célébrait de grand matin, il entendait par dévotion une seconde messe, puis montait en chaire pour son cours. Après quoi il écrivait et dictait. Ensuite il prenait son repas, et rentrait dans sa chambre, où il vaquait aux choses divines jusqu'à l'heure du repos. Le repos terminé, il recommençait à écrire. Quand les frères l'emmenaient au jardin pour le récréer, vite il se retirait seul et revenait dans sa chambre. Quand il voulait récréer son corps, il marchait seul dans le cloître, la tête levée.

Il était plein de simplicité, d'ingénuité, il avait pour ses frères une grande abondance de dilection. Il pleurait les fautes d'autrui comme si elles avaient été siennes. La pureté de son cœur était telle, qu'au témoignage de Réginald, à qui il se confessait, sa confession générale, avant de mourir, était la confession d'un enfant de cinq ans.

Au premier jour de son enseignement, dès le temps où il commentait à Paris le Maître des Sentences, on l'avait vu surgir comme un signe du ciel. Quelques-uns s'indignaient, la plupart s'émerveillaient de tant

de fraîcheur et de jeunesse. « Nouvelle méthode, nouvelles raisons, nouveaux points de doctrine, nouvel ordre des questions, nouvelle lumière », il a été un grand innovateur, parce qu'il ne cherchait pas le nouveau, mais le vrai tout seul ; il a dérouillé la scolastique.

La nouveauté par excellence, préparée par quelques-uns de ses aînés, avant tout par Albert le Grand, mais dont l'accomplissement lui était réservé, c'était l'intégration d'Aristote à la pensée catholique. Aristote, arrivé successivement et par morceaux, faisait depuis un demi-siècle une terrible poussée dans la chrétienté. Il ne se présentait pas seulement dans un cortège de Juifs et d'Arabes aux commentaires périlleux : lui-même, s'il apportait le plus noble trésor de sagesse naturelle, des poisons païens y circulaient, et le seul éblouissement des promesses de la raison pure avait de quoi déséquilibrer un monde candide et curieux. Prudente, l'Église avait d'abord traité le Philosophe en suspect, ne permettant qu'aux maîtres de l'étudier privément. Il gagnait pourtant du terrain chaque jour. Les dieux de l'antiquité aliaient-ils triompher du cœur chrétien ? Ce que le quinzième et le seizième siècle ont manqué dans l'ordre de l'art et des attraits sensibles, le treizième, grâce à Thomas d'Aquin, l'a conduit à bonne fin dans l'ordre de la métaphysique et de la théologie. Il n'a pas excommunié Aristote et tout l'effort de

la raison ; il n'a pas cédé ni apostasié devant eux ; il les a convertis. Saint Thomas a transfiguré Aristote sans le déformer, ne se contentant pas de restituer son vrai sens contre les altérations des commentateurs, de le compléter et rectifier là où il se trompe ou hésite, mais opérant ce miracle de dégager de l'Aristote historique, — *tel qu'en lui-même enfin Théologie le change*, — une pure forme aristotélique bien plus purement aristotélique qu'Aristote lui-même ne l'a connue. Aussi bien Aristote est-il avant tout pour lui le trésorier de la raison naturelle ; avec Aristote c'est toute l'antiquité qu'il assume, non sans retenir aussi tout ce que les Juifs et les Arabes ont pu dire de bon. Il rassemble de même tous les témoignages de l'Écriture et des Pères, toute la pensée chrétienne, en telle sorte que « pour avoir profondément vénéré » les Pères et les saints Docteurs qui l'ont précédé, « *il a hérité en quelque manière de leur intelligence à tous*¹ ». Sa nouveauté est ainsi une nouveauté non de destruction, mais d'accomplissement. Son originalité consiste à se faire enseigner par tous. Il n'est pas seulement le disciple de la Sagesse incréée, de la sagesse des saints et de la sagesse des philosophes. Jadis, à Cologne, ne se laissait-il pas instruire par un camarade ignorant ? Il est aussi le disciple du genre humain.

1. Mot de CAJETAN repris par LÉON XIII et par PIE XI.

L'héritage universel pris tout entier, et tout entier refait, né à nouveau dans l'intellect : c'est ici tout le contraire de l'éclectisme et d'une mosaïque d'opinions. Un verbe immatériel, complexe à l'infini dans sa structure et parfaitement un dans son être, est vitalement engendré au sein de l'esprit. Rien de plus haut qu'une telle synthèse, rien qui exige une plus grande indépendance et une plus nette vigueur personnelle de la pensée. Mais aussi pas d'ouvrage plus impersonnel en lui-même. La doctrine de saint Thomas n'est pas le bien de saint Thomas. Elle est le bien commun de l'Église et des hommes. Seule entre toutes les autres doctrines, son caractère propre est d'être désappropriée, strictement impersonnelle, absolument universelle. « Vérité commune, disait déjà Jacques de Viterbe à Barthélemy de Capoue, clarté commune, illumination commune, ordre commun, et doctrine qui mène vite à la parfaite intelligence. » Voilà pourquoi « ce n'est pas le catholicisme qui est thomiste, c'est le thomisme qui est catholique ; et il est catholique parce qu'il est universaliste ¹ ». Aussi bien le réel tout entier s'y trouve-t-il chez lui. Si Frère Thomas vivait retiré au fond de sa pensée, sa pensée, elle, avait les yeux grands ouverts sur les choses. Mais avec quelle ingénuité ! Jamais il ne leur fait violence, jamais il ne les drape, jamais chez lui

de ces arrangements de lumière, de ces exagérations de relief, auxquels, sauf Aristote, tous les philosophes s'abandonnent en cachette. Ses grands dons d'artiste, il ne les fait servir qu'à l'exactitude du jugement et de l'expression. Il ne connaît aucun accommodement avec la vérité, il la propose dans toute sa grandeur. Que les hommes disent : Doctrine dure ! il importe peu. Cette sagesse pacifique porte les investigations de la raison, — tout humaine en philosophie, surélevée par la foi en théologie, — dans toute l'étendue du créé et de l'incrée, mais partout elle mesure l'esprit sur ce qui est, lui faisant respecter et le crépuscule d'en bas dû à l'obscurité de la matière, et la nuit d'en haut due à la transparence trop pure des choses divines. Foncièrement opposé à l'agnosticisme et au rationalisme, engins adverses qui disjoignent tous deux l'intelligence et le mystère, le réalisme thomiste marie l'une et l'autre au cœur de l'être.

La théologie use de la philosophie, l'illumine en la jugeant à sa lumière. C'est ainsi que saint Thomas a transplanté les concepts aristotéliens sous un climat nouveau, — surnaturel, — où la foi les force à porter dans notre esprit quelque intelligence des mystères de Dieu. Il y a, — assurée sur les seules évidences de la raison, — une philosophie thomiste, saint Thomas a fait de grands travaux philosophiques, il avait un génie métaphysique extra-

ordinaire. Mais il n'est pas seulement, ni avant tout, philosophe, par essence il est théologien. C'est comme théologien, du haut de savoir architectonique par excellence, qu'il assure définitivement l'ordre de l'économie chrétienne.

Contre la vieille scolastique qui ne sait pas reconnaître en lui le vrai héritier d'Augustin, il défend les droits de la vérité d'ordre naturel, et la valeur de la raison ; contre les averroïstes, qui ne savent pas reconnaître en lui le vrai interprète d'Aristote, il défend les droits de la vérité révélée, et la valeur de la foi. Affirmant tout ensemble la *naturalité* essentielle de la métaphysique et la *supernaturalité* essentielle des vertus infuses, et la subordination essentielle du naturel au surnaturel, proclamant tout ensemble que la grâce achève et ne détruit pas la nature, et que la vie proprement divine qu'elle met en nous peut seule guérir la nature et doit s'emparer d'elle dans son fond, son œuvre propre a été d'amener toutes les vertus de l'intelligence au service de Jésus-Christ. C'est tout le problème de la culture et de l'humanisme qui se posait en lui. Sa réponse est : *sainteté*. L'homme n'a sa perfection que surnaturelle, il ne se développe que sur la croix. Un humanisme est possible, mais à condition qu'il ait pour fin l'union à Dieu par l'humanité du Médiateur, et qu'il proportionne ses moyens à cette fin essentiellement surnaturelle ; — humanisme de l'Incarnation : à condition qu'il

s'ordonne tout entier à l'amour et à la contemplation ; subordonne parfaitement, comme la sainte âme elle-même de Thomas d'Aquin, la science à la sagesse, et la sagesse métaphysique à la sagesse théologique, et la sagesse théologique à la sagesse des saints ; comprenne que la forme de la raison ne peut s'assujettir le monde que soumise elle-même à l'ordre supra-rationnel et supra-humain du Saint-Esprit et de ses dons. Sinon l'humanisme, même chrétien, glissera fatalement à la destruction de l'homme, et à une ruine universelle.

Frère Thomas, nous dit Tocco, a été un homme merveilleusement contemplatif, *vir miro modo contemplativus*. Si sa sainteté a été la sainteté de l'intelligence, c'est qu'en lui la vie de l'intelligence était confortée et transilluminée tout entière par le feu de la contemplation infuse et des dons du Saint-Esprit. Il a vécu dans une sorte de ravissement et d'extase perpétuelle. Il priait sans cesse, pleurait, jeûnait, désirait. Chacun de ses syllogismes est comme une concrétion de sa prière et de ses larmes, l'espèce de grâce d'apaisement lucide que porte en nous sa parole vient sans doute de ce que le moindre de ses textes garde invisiblement l'imprégnation de son désir, et de la force pure du plus véhément amour. Pendant qu'il vivait, son aspect physique ne procurait-il pas de même, au rapport des contemporains,

une grâce de consolation spirituelle ? Le chef-d'œuvre de la stricte et rigoureuse intellectualité, de la logique impavide, déborde ainsi d'un cœur possédé par la charité. De retour à Naples après la mort de Thomas : « Tant qu'il vécut, s'écria Réginald, mon Maître m'empêchait de révéler les merveilles dont j'ai été le témoin. Il devait moins sa science à l'effort de son esprit qu'à la puissance de sa prière. Toutes les fois qu'il voulait étudier, discuter, enseigner, écrire ou dicter, il recourait d'abord au secret de l'oraison, pleurant devant Dieu pour trouver dans la vérité les secrets divins, et, par l'effet de cette prière, étant avant l'oraison dans l'incertitude, il s'en revenait instruit. » Lorsque des points douteux lui survenaient, rapporte de même Barthélemy de Capoue, il allait à l'autel, et se tenait là avec beaucoup de larmes et de grands sanglots, puis il revenait à sa chambre et continuait ses écrits.

« Son don d'oraison, écrit Tocco, dépassait toute mesure ; il s'élevait en Dieu aussi librement que si nul poids de la chair ne l'eût retenu. Il ne se passait presque pas de jour qu'il ne fût ravi hors de ses sens. » Il abondait de larmes dans ses prières. Ne s'embarassant jamais dans les affaires du siècle, ayant coutume dès sa jeunesse de quitter net toute conversation qui cessât d'intéresser les choses de Dieu, « aucune occupation ne changeait le mouvement de son cœur », et ne le détournait de l'oraison, dans laquelle,

aussitôt terminé ce qu'il faisait avec les hommes, il se retrouvait sans heurt. Très souvent, pendant la messe, il fondait en larmes. Le public en était quelquefois témoin. Un jour qu'au couvent de Naples, le dimanche de la Passion, il célébrait la messe devant une nombreuse assistance de soldats, on le vit tellement ravi en esprit, et versant tant de larmes, qu'il semblait présent au Calvaire et plier sous le poids des souffrances du Christ. Les frères durent s'approcher et le toucher pour qu'il continuât la messe. Souvent aussi il pleurait à Complies lorsque, pendant le carême, on chantait le verset : « Ne nous rejette pas au temps de notre vieillesse, quand notre force fléchira. » La nuit, après un court sommeil, il restait prosterné en oraison dans sa chambre ou à l'église.

C'est dans le courant continu d'une vie mystique très haute que se placent les grâces extraordinaires qu'il reçut plusieurs fois. Un jour la Vierge Marie lui apparaîtrait pour lui donner pleine sécurité sur sa vie et sur sa doctrine, et lui révéler que son état, comme il l'a tant demandé, ne sera jamais changé (c'est-à-dire qu'il ne sera jamais élevé à aucune prélature). Une autre fois ce sont les saints qui viennent l'aider dans son commentaire sur Isaïe. Un passage obscur l'arrêtait ; depuis longtemps il jeûnait et priait pour en obtenir l'intelligence. Et voilà qu'une nuit Réginald l'entend parler avec quelqu'un dans sa chambre. Ce

bruit de conversation terminé, Frère Thomas l'appelle, lui dit d'allumer la chandelle et de prendre le cahier *sur Isaïe*. Puis il dicte pendant une heure. Après quoi il le renvoie dormir. Mais Réginald tombe à genoux : « Je ne me lèverai pas d'ici que vous ne m'ayez dit le nom de celui ou de ceux avec qui vous avez parlé si longtemps cette nuit. » A la fin Frère Thomas se met à pleurer, et lui défendant de par Dieu de révéler la chose durant sa vie, lui avoue que les apôtres Pierre et Paul sont venus l'instruire. A plusieurs reprises il est élevé de terre pendant son oraison. Il a révélation d'une tentation qui obsède un frère, il a deux fois la vision de l'âme de sa sœur Marotta, l'abbesse bénédictine, qui lui demande d'abord des messes pour la délivrer du purgatoire, lui annonce ensuite sa délivrance, et lui apprend que Raynald, injustement mis à mort par Frédéric II, est au ciel ; un ange lui montre alors un livre écrit en lettres d'azur et d'or, où le nom de son frère figure dans les lignes d'or consacrées aux martyrs, car c'est par fidélité au pape qu'il a été tué. Un autre jour il voit apparaître un maître en théologie de ses amis, Frère Romain, qui vient de mourir, et qui s'entretient avec lui des questions qu'ils ont discutées ici-bas. A Paris, consulté par les Maîtres sur la manière d'enseigner le mystère de l'Eucharistie, il va d'abord déposer sa réponse sur l'autel en implorant le crucifix ; des frères qui l'observent voient soudain le

Christ debout devant lui sur le cahier qu'il a écrit, et ils entendent ces paroles : « Tu as bien écrit de ce Sacrement de mon Corps et tu as bien et avec vérité résolu la question qui t'était proposée, selon qu'il est possible d'en avoir l'intelligence sur la terre et d'en déterminer humainement. » Et, sous la force du ravissement, le saint s'élève en l'air de la hauteur d'une coudée. Un fait semblable se produisit encore à Naples. Frère Thomas écrivait alors la troisième partie de la Somme, et traitait de la Passion et de la Résurrection du Christ. Un jour, avant Matines, le sacriste le voit soulevé de terre de près de deux coudées. Il resta longtemps à le contempler. Soudain il entendit une voix sortir de l'image du crucifié, vers lequel le Docteur était tourné, priant avec larmes : « Tu as bien écrit de moi, Thomas. Quelle récompense veux-tu de moi pour ton travail ? — Rien d'autre que vous, Seigneur. »

Sur la vie mystique de saint Thomas nous sommes donc renseignés par les témoignages de ses frères et par des signes extérieurs. Dans ses écrits, maints accents qui ne trompent pas, et son enseignement même sur la sagesse infuse, trahissent aussi, malgré lui, son expérience des choses divines ; son œuvre enfin est la preuve par excellence des illuminations surhumaines où elle s'est formée. Mais lui-même il ne nous en dit rien, ayant trop bien mis en pratique cette parole de saint Antoine ermite qu'il avait pu

lire dans Cassien (chaque jour il se faisait lire quelques pages de Cassien), qu' « il n'y a pas de prière parfaite si le religieux s'aperçoit lui-même qu'il prie ». Aussi bien n'avait-il pas mission, comme un saint Jean de la Croix ou une sainte Thérèse, d'exposer les choses de la contemplation pratiquement, au point de vue de l'introspection et de l'expérience. Le secret de cette vie mystique, dont nous savons seulement par des indices extrinsèques qu'elle a été l'une des plus hautes qui se puissent concevoir, reste ainsi bien gardé. Tout ce que nous pouvons présumer, c'est que l'office d'enseignement reçu pour l'utilité de l'Église et du monde a dû attirer dans une zone particulièrement lumineuse l'univers secret des dons contemplatifs, y substituer, peut-être, aux purifications passives ordinaires l'espèce de passion ininterrompue soufferte par l'intelligence clouée à sa mission, et mêler à l'obscurité de la théologie négative et de la sagesse d'amour où le cœur du Maître se liquéfiait de douceur, la clarté des charismes de prophétie (pénétration des choses divines) et de manifestation de la sagesse (*sermo sapientiae*).

Les prières composées par saint Thomas ne sont pas des aveux, mais des ouvrages encore de sa vie profonde, et qui, si beaux qu'ils soient, ne nous livrent pas la mesure de cette vie : ouvrages limpides comme le ciel, qui, toujours, avec une simplicité sublime, montrent l'objet. Il n'est pas de poème plus

pur, où tant d'amour soit enfermé dans tant de lumière, que l'office du Saint-Sacrement. Ce n'est pas sans obéir à un dessein de l'harmonie providentielle qu'en 1264, neuf ans après la mort de la Bienheureuse Julienne du Mont-Cornillon¹, le pape Urbain demanda au saint de composer l'office de cette fête nouvelle, réclamée depuis plus de trente ans par le Seigneur. Dans la doctrine et dans le Sacrement c'est la même vérité qui s'incorpore l'unité de l'Église. Thomas d'Aquin, qui a mission d'enseigner la doctrine, est chargé de chanter le Sacrement.



Quelle plus dure épreuve pour un tel Maître que de sentir son enseignement en suspicion dans l'Église ? Pendant les quatre années de luttes héroïques de son dernier séjour à Paris, l'ombre de cette épreuve a passé sur lui.

Philosophes averroïstes idolâtres d'Aristote, théologiens soi-disant augustinien qui ont peur de l'intelligence, — une foule à la vue basse est dressée contre lui, s'efforce de déchirer la robe sans couture de sa trop pure doctrine. Il lui faut défendre le vrai Aristote contre ceux-ci, attaquer contre ceux-là l'Aristote

1. D'après dom BAUDOT (Dict. d'Hagiographie, p. 387). Julienne du Mont-Cornillon est morte le 5 avril 1255.

« dépravé » par Averroès. Et sans doute à Paris même il a de nombreux et fervents disciples, surtout à la Faculté des Arts, qui n'est pas toute gagnée à Siger de Brabant et à Boèce de Dacie, et s'enthousiasme de ses explications d'Aristote, et qui après sa mort fera supplique aux Dominicains de lui donner son corps et ses écrits. Sans doute il a pour lui l'autorité du pape et de la curie, dont il est le théologien ; il peut toujours, s'il le fallait, en appeler à l'Église romaine. Mais presque tous les maîtres en théologie de l'Université le combattent, les séculiers et les Franciscains (car ces querelles d'amour-propre ont joué dès lors) veulent en finir avec lui, l'évêque de Paris les soutient. Et c'est au nom des intérêts de la foi qu'ils prétendent l'abattre.

En 1270 a lieu sa grande polémique avec Siger, celui-ci publie le traité *de Anima intellectiva*, Thomas lui répond¹ par le *de Unitate intellectus*. Cette même année il lui faut répondre aussi aux murmures de ses autres adversaires, les pseudo-augustiniens de la Faculté de théologie, contre lesquels il écrit le *de Aeternitate mundi*. Aux approches de Pâques, dans une dispute solennelle sur le point de sa doctrine

1. Telle est du moins l'opinion du P. MANDONNET dans son ouvrage sur *Siger de Brabant*. D'après le P. CHOSSAT (*Revue de Philosophie*, 1914, XXIV et XXV), c'est le *de Anima intellectiva* de Siger qui serait une réponse au *de Unitate intellectus* de saint Thomas, écrit lui-même contre un autre ouvrage de Siger, *Super III^o de Anima*.

qu'ils lui reprochent le plus ardemment (la théorie de l'âme intellective, forme substantielle unique dans l'homme), frère Jean Peckham, régent des Frères Mineurs, le harcèle de paroles ampoulées et violentes ; ses propres frères l'abandonnent, quelques-uns même argumentent contre lui, l'Évêque et les Docteurs attendent sa perte, et font tout ce qu'ils peuvent pour la procurer. Mais sa parole passe au milieu, paisible, tout se brise contre sa douceur. L'évêque de Paris, Étienne Tempier, qui voulait envelopper la thèse en question (et une autre encore de Thomas d'Aquin, sur la simplicité des substances spirituelles) dans la condamnation qu'il préparait de quelques propositions de Siger, est contraint de renoncer à son projet, et de frapper seulement les propositions averroïstes (10 décembre 1270). Mais, le 7 mars 1277, trois ans jour pour jour après la mort du Docteur, quand il renouvellera sa condamnation de l'averroïsme, il joindra aux thèses de Siger de Brabant et de Boèce de Dacie censurées par lui une vingtaine de propositions thomistes. Quelques jours plus tard le dominicain Robert Kilwardby, archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre, frappera de même la doctrine de Thomas d'Aquin, en particulier la fameuse thèse de l'unicité de la forme substantielle, qui soulevait alors dans les écoles d'Angleterre « un scandale presque infini ». En 1284 son successeur, Jean Peckham, aggravera la censure. Place aux argu-

ties de Scot et aux disputeurs nominalistes qui obscurciront le quatorzième siècle ! Le moyen âge à son déclin n'a pas su écouter Rome, ni user du don de Dieu.

Rentré en Italie après Pâques 1272, Frère Thomas avait pris part, à Florence, au chapitre général de l'Ordre et s'était rendu à Naples pour continuer là son enseignement. Un jour, le 6 décembre 1273, tandis qu'il célébrait la messe à la chapelle de Saint-Nicolas, un grand changement se fit en lui. De ce moment il cessa d'écrire et de dicter¹. La *Somme*, avec ses trente-huit traités, ses trois mille articles et ses dix mille objections, resterait-elle donc inachevée ? Comme Réginald s'en plaignait : « Je ne puis plus », lui dit son maître. Et l'autre insistant : « Réginald, je ne puis plus ; de telles choses m'ont été révélées que tout ce que j'ai écrit me semble de la paille. Maintenant, j'attends la fin de ma vie après celle de mes travaux. »

1. La touche divine avait été trop profonde pour lui permettre de s'adonner désormais à ses travaux ordinaires. Il se contraignit cependant à composer, en se rendant au concile de Lyon, sa brève *Responsio ad Bernardum abbatem* ; et sur son lit de mort il fit pour les moines de Fossa-Nova son second commentaire (perdu) sur le *Cantique des Cantiques*. [Nous disons son second commentaire, non son troisième, car des deux autres commentaires attribués à saint Thomas un seul est authentique].

Sous le toucher de Dieu, l'âme se disjoignait du corps. A quelques jours de là, il désira voir sa sœur, la comtesse de Sansévérino, qu'il aimait tendrement, et fit diligence, au prix d'une grande fatigue, pour se rendre chez elle. Mais comme il arrivait, et qu'elle venait à sa rencontre, c'est à peine s'il lui parla. Effrayée elle demanda à Réginald : « Qu'a donc mon frère ? Il est comme stupéfié et ne me répond même plus. — Depuis la fête de saint Nicolas, il est dans cet état, dit Réginald, et n'a plus rien écrit. »

En janvier Grégoire X le manda au concile qu'il convoquait à Lyon. Thomas se mit en route avec Réginald. Ils allaient, montés sur des mules. Réginald risquait quelques mots, essayant de le distraire : « Vous et Frère Bonaventure vous serez faits cardinaux, et il en rejaillira de la gloire sur vos Ordres. — Jamais je ne serai rien dans l'Ordre ni dans l'Église, répondait Frère Thomas. En aucun autre état je ne puis mieux servir notre Ordre qu'en l'état où je suis. »

Il s'arrêta, en passant, chez sa nièce, la comtesse Françoise, au château de Maënza, en Campanie. Mais à peine arrivé il tomba de lassitude, et la maladie s'empara de lui. C'est alors que la Providence lui fit cadeau d'un peu de poisson. Il avait perdu l'appétit, et ne se sentait de goût que pour ces harengs frais dont il avait mangé en France. Réginald de se désoler, car ce produit du Nord était introuvable en Italie. Mais voilà qu'en ouvrant une des corbeilles

d'un marchand qui passait avec une provision de sardines, il la trouva, par miracle, remplie de harengs frais, dont tout le monde mangea au château.

Thomas ne resta que quatre jours^v à Maëenza. Se sentant gravement malade, il demanda avec grande dévotion qu'on le portât au monastère de Sainte-Marie de Fossa-Nova, qui était proche. En entrant il s'appuya de la main au mur et dit : « Voici mon repos pour l'éternité ; j'y habiterai car je l'ai choisi ¹. » C'était un monastère cistercien ; il était revenu chez saint Benoît pour mourir. Il fut malade un mois, en grande patience et humilité. Les moines portaient de leurs propres mains du bois de la forêt pour lui faire du feu, ne jugeant pas convenable que des bêtes de somme portassent du bois à l'usage d'un si grand homme. Et lui, chaque fois qu'il les voyait entrer dans la chambre où il était couché, se soulevait humblement et avec grande vénération, disant : « D'où me vient que de saints hommes m'apportent du bois ? » A la prière de quelques moines, il exposa brièvement le *Cantique des cantiques* ; puis il demanda le viatique. L'Abbé, entouré de ses moines, lui porta le Corps du Seigneur. Quand il vit celui-ci, il se jeta à terre en fondant en larmes, et le salua avec des paroles d'adoration admirable et prolongée : « Je te reçois, prix de ma rédemption, viatique de mon pèle-

1. Ps. 131, 14.

rinage, pour l'amour de qui j'ai étudié et veillé, travaillé, prêché, enseigné. Jamais je n'ai rien dit contre toi ; mais si je l'ai fait, c'est par ignorance, et je ne m'obstine pas dans mon sens, et si j'ai mal fait quelque chose, je laisse tout à la correction de l'Église romaine. C'est dans son obéissance que je m'en vais de cette vie. » Il mourut trois jours après, le 7 mars 1274. Il avait quarante-neuf ans.

Le Sous-Prieur du monastère, qui ne voyait presque plus, recouvra la vue en mettant sa face contre sa face. Une foule d'autres miracles eurent lieu dans la suite ; et beaucoup, cependant, au témoignage de Barthélemy de Capoue, furent cachés par les moines, qui craignaient qu'on ne leur enlevât le saint corps. Ayant exhumé celui-ci au bout de sept mois, ils le trouvèrent intact, et répandant tant de parfums qu'on se serait cru devant une officine pleine d'aromates, et que tout le monastère en fut embaumé. Une seconde exhumation eut lieu quatorze ans plus tard et les mêmes faits furent constatés.

On rapporte qu'à Ratisbonne, dont il était évêque, Maître Albert avait su par révélation la mort de son grand disciple. Il pleura alors beaucoup. Et chaque fois que depuis lors il l'entendait nommer, il pleurait en disant : « Il a été la fleur et la gloire du monde. » Quand le bruit se répandit qu'à Paris on combattait les écrits de Frère Thomas, le vieux Maître fit le voyage pour les défendre. A son retour, il convoqua

une assemblée solennelle, où il déclara qu'après l'œuvre accomplie par Thomas, tous désormais travailleraient en vain.

Cependant l'opposition des théologiens de Paris et d'Oxford ne désarmait pas ; ni celle des docteurs franciscains : en 1282 un chapitre général des Frères Mineurs interdisait la lecture de la Somme dans les écoles franciscaines. A chacun sa grâce, dit saint Paul. Tous les ordres n'ont pas mission théologique. Les Dominicains, eux, avaient vite compris qu'en leur donnant Thomas d'Aquin, Dieu leur avait manifesté leur raison d'être. Dès 1278, au chapitre général de Milan, ils avaient décidé de défendre énergiquement sa doctrine, qui allait bientôt devenir la doctrine de l'Ordre, et dont le Pape Clément VI leur prescrira en 1346 de ne jamais s'écarter. Mais c'est pour le bien commun de l'Église et du monde qu'ils ont mission de veiller à l'intégrité de cette doctrine. Elle est notre patrimoine à tous. Dès l'origine c'est l'Église universelle, en la personne du Pape, qui a reconnu en Thomas son Docteur ; c'est la papauté, qui, discernant en lui l'esprit commun de toute la tradition humaine et divine, et la plus grande, la plus diligente force de conservation de tout ce qui est supérieur au temps dans le passé, — mais aussi le mouvement de la vie, et la plus active énergie d'assimilation et de salvation de tout ce qui vaut mieux que l'instant dans l'avenir ; — voyant arriver la nuit

diviseuse, et décidant d'y opposer le grand rassemblement en esprit de la création sous la lumière accordée de la raison et de la foi, a pris parti pour Thomas d'Aquin contre l'étroitesse routinière des écoles, et contre un conservatisme borné qui allait tout de suite entrer en décomposition. Mais la résistance de ces particularismes était forte. Il fallut cinquante ans de polémiques violentes pour mettre fin aux calomnies portées contre l'orthodoxie du thomisme. La canonisation de Thomas, proclamé saint par Jean XXII, le 18 juillet 1323, à Avignon, est le dernier acte de cette bataille. « Thomas, à lui seul, a plus illuminé l'Église que tous les autres docteurs », avait déclaré le Pape. « Sa doctrine n'a pu provenir que d'une action miraculeuse de Dieu. » Cette doctrine peut désormais rayonner en pleine liberté, et le 14 février 1324, sur les instances de Rome, l'évêque de Paris, Étienne de Borreto, rapporte la condamnation prononcée en 1277 contre les thèses thomistes par son prédécesseur Étienne Tempier. Pourtant si la gloire de Thomas d'Aquin est immense, le monde chrétien qui déjà plie n'a pas le courage de lui demander sa guérison, et la scolastique va s'épuiser en rivalités vaines et en systèmes de décadence.

Mais une histoire nouvelle commence pour saint Thomas. C'est à lui désormais que l'Église a recours dans sa lutte contre toutes les erreurs et toutes les

hérésies ; sa doctrine grandit dans le ciel, c'est d'elle que l'Église du Christ use dans sa propre vie intellectuelle une et universelle ; les Papes lui rendent des témoignages innombrables, dont la concordance et la réitération au cours des temps ont une portée singulière. Et voici que Léon XIII dans l'encyclique *Aeterni Patris* (4 août 1879), et dans des actes incessamment renouvelés, Pie X, Benoît XV, Pie XI, sans évidemment imposer cette doctrine comme article de foi (ce qui ne saurait arriver pour aucun système théologique ou philosophique), commandent aux maîtres catholiques de l'enseigner, et adjurent le monde avec une tragique insistance d'y revenir comme au salut de l'intelligence et de la civilisation.

Celui qui fut appelé à bon droit le *Docteur Angélique* et le *Docteur de l'Eucharistie*, est aussi et avant tout le *Docteur commun de l'Église*, parce que lui seul répond parfaitement à l'amplitude universelle de la pensée catholique. Il est très remarquable que même dans la théologie byzantine, au déclin du moyen âge, il a joui d'une haute considération.

Des abrégés et des traductions en grec de ses œuvres principales, des deux Sommes, des Commentaires sur le *de Anima* et sur la Physique d'Aristote, de plusieurs opuscules, furent écrits alors, en particulier par Demetrios Kydones, ministre de l'empereur Jean VI Cantacuzène, traducteur de la *Somme contre les Gentils* et réfuteur de Kabasilas, et par

Georges Scholarios Gennadios, patriarche de Constantinople. Maintenant c'est en arabe, en chinois et en sanscrit, comme en latin, en grec, en russe, qu'il veut enseigner les grandeurs de Dieu. Véritable apôtre des temps modernes, il a des principes assez élevés et assez fortement liés pour accueillir dans une unité supérieure, et véridique, non éclectique, — de discrimination, d'ordre, de rédemption, non de confusion et de mort, — les immenses diversités de race, de culture et de spiritualité qui se partagent le monde de l'Orient à l'Occident. Sous l'ordonnance latine de sa forme, la substance qu'il apporte aux hommes dépasse toute particularité de temps et de lieu ; lui seul peut leur rendre le bien divin de l'unité de l'esprit, là où seulement il est possible de l'atteindre, dans la lumière du Verbe incarné.

CHAPITRE II

LE SAGE ARCHITECTE

Sicut enim novae domus architecto de universa structura curandum est.

II MACHAB., II, 30.

Secundum gratiam Dei, quae data est mihi, ut sapiens architectus fundamentum posui.

SAINT PAUL, I COR., III, 10.

I

1. Leibniz pleurait déjà sur l'unité perdue de la culture chrétienne.

Voilà quatre siècles que cette unité se brise. On l'a bien souvent remarqué, en trois grandes crises spirituelles, la Renaissance humaniste, la Réforme protestante, l'*Aufklärung* rationaliste, l'homme a accompli une révolution historique d'importance tout à fait incomparable, au terme de laquelle il s'est pris lui-même comme centre de son histoire et fin ultime de son action ici-bas, et s'est attribué en pensée ce privilège proprement divin de l'indépendance absolue

ou toute-suffisance que les théologiens nomment *aseitas*. L'immense déploiement de force brutale à la surface du globe et l'asservissement industriel de la matière auxquels l'Europe s'est livrée au XIX^e siècle ne sont que l'expression dans l'ordre sensible de cette usurpation spirituelle. Alors, sous le décor optimiste de la pseudo-science positiviste, une sorte de fausse unité de l'esprit humain s'est levée comme une vaste illusion, on a cru toucher au terme, devenir maître et possesseur de soi-même, de la nature entière et de l'histoire : on touchait à la catastrophe, et tandis que la matière, en apparence dominée et vaincue, imposait à la vie humaine son rythme et les exigences multipliées sans fin des satisfactions qu'elle procure, l'homme se trouvait plus divisé que jamais, désuni d'avec les autres et désuni d'avec lui-même : la matière, principe de division, ne peut engendrer que la division. Nations contre nations, classes contre classes, passions contre passions, à la fin c'est la personnalité humaine elle-même qui se dissout, l'homme se cherche en vain dans les morceaux disjoints (scrutés cependant avec quelle perspicacité!) de ses velléités inconscientes et de ses sincérités inconsistantes, une sorte de fièvre de désespoir s'empare du monde.

A quelles conditions cette unité perdue peut-elle être, non pas retrouvée telle quelle, car le temps n'est pas réversible, mais refaite à nouveau sous des formes

nouvelles ? Une vérité me semble commander ici tout le débat : *l'homme ne trouve pas son unité en lui-même. Il la trouve hors de lui, au-dessus de lui.* C'est en voulant se suffire qu'il s'est perdu. Il se trouvera en se suspendant à son principe, et à l'ordre qui le transcende. Comme la pure matérialité, la pure subjectivité disperse. C'est parce que leur regard était tourné vers l'être et vers Dieu avec une objectivité ingénue et pieuse, avec une objectivité éperdue d'amour, que les siècles chrétiens avaient un sens si pur et si exact des choses humaines et morales, et aussi de l'unité. Rien n'est plus mensonger que de demander à l'immanentisme de réconcilier l'homme avec lui-même. L'homme ne se réconcilie avec lui-même que sur la croix, qui lui est dure et extérieure : sur laquelle il est cloué. L'objectivité est la première condition de l'unité.

Il y a certes d'autres conditions, qui sont d'ordre matériel et qu'il ne faut pas négliger. Mais celle-là est primordiale qui concerne les deux activités les plus dignes de l'homme, *l'intelligence* en tant qu'elle est fidèle à l'objet, et donc au premier Être, et *l'amour* en tant qu'il nous unit à notre principe et à notre véritable Tout.

Résurrection de la métaphysique et expansion nouvelle de la charité, voilà ce que suppose avant tout le retour à l'unité humaine, à cette unité qui ne fut parfaite qu'au paradis terrestre, et à Gethsémani

dans le cœur du Christ, mais dont la nostalgie ne cessera jamais de nous hanter.

2. Aux divers moments de l'histoire, surtout aux moments de transformation majeure, on peut, si l'on pratique pour ainsi dire des coupes dans le tissu des choses humaines, y trouver deux éléments bien différents : d'une part un élément très important quant à la matière, au volume, et qui représente le résultat massif, et comme l'effet de chute du travail passé : élément que nous pourrions appeler facteur statique ou facteur de résistance, et qui signifie avant tout quelque chose de fait, de terminé, de fini.

Et un autre élément qui n'est rien quant au volume et ^{ou} à l'apparence, mais qui importe beaucoup plus quant à l'énergie, élément que nous pourrions appeler facteur dynamique ou facteur de force vive, et qui signifie avant tout quelque chose qui se fait ou qui va se faire, qui se prépare activement, qui a le rôle formel dans la génération de l'avenir.

Du côté du premier élément, du ^{*}facteur statique, ce qui nous frappe dans le monde contemporain, dans le monde de la destruction capitaliste et positiviste, dans le monde de la civilisation anti-théologique et anti-métaphysique, c'est ce misérable produit qui s'appelle l'homme moderne, cet être coupé de toutes ses racines ontologiques et de tous ses objets transcendants, qui, pour avoir cherché son

centre en lui-même, n'est plus, selon le mot de Hermann Hesse, qu'un loup hurlant de désespoir vers l'éternité. Mais par là même aussi nous constatons que le monde a fait et achevé l'expérience du positivisme, du scepticisme pseudo-scientifique, de l'idéalisme subjectiviste, et que cette expérience a été suffisamment démonstrative. Ces choses-là sont mortes : elles pourront nous encombrer longtemps encore, comme des produits cadavériques ; elles sont finies.

Si nous considérons l'autre élément historique, le facteur dynamique du monde actuel, ce que nous apercevons au contraire, c'est un profond, un immense besoin de métaphysique, un grand élan vers la métaphysique, vers la restauration des valeurs ontologiques. Le monde qui veut être, qui veut surgir dans l'avenir, ce n'est pas un monde du positivisme, c'est un monde de la métaphysique.

Hélas, suffit-il de dire : résurrection de la métaphysique ? Il faut encore que cette métaphysique soit vraiment la métaphysique. Je ne veux pas méconnaître tous les services qu'ont pu rendre, de fait, en France le mouvement bergsonien, en Angleterre le mouvement néo-hégélien et le mouvement pluraliste, en Allemagne le mouvement phénoménologiste. Mais enfin il faut bien dire qu'une métaphysique qui conclurait soit au changement pur et à un évolutionnisme plus ou moins moniste, soit à un moralisme

polythéiste, soit à une ontologie athéistique, ne serait pas un remède pour l'humanité. La résurrection de la métaphysique signifie surtout que nous arrivons à une ère de grands conflits métaphysiques, de grands combats d'esprit : où non seulement entreront en lice des systèmes issus de la spéculation européenne, mais aussi des systèmes asiatiques rajeunis par des penseurs modernes très avertis et très remarquables comme ceux que nous trouvons déjà au Japon et dans l'Inde.

Pour nous diriger au milieu de tous ces conflits métaphysiques, à quel guide pouvons-nous nous adresser ? Thomas d'Aquin nous apprend à faire dans l'ordre intellectuel ce discernement du bon et du mauvais, du vrai et du faux, qui est comme une opération de triage angélique, il nous apprend à sauver toutes les intentions de vérité contenues dans la diversité des systèmes, et à rectifier le reste dans une synthèse équilibrée sur le réel. Car, on l'a remarqué souvent, un des caractères propres de sa pensée, c'est non pas certes un éclectisme mou et sans principes, mais tout au contraire une telle élévation et une telle rigueur des principes qu'elle réconcilie dans son éminence, en les transcendant, les doctrines les plus antinomiques, qui n'apparaissent plus que comme les versants opposés d'une même hauteur.

Saint Thomas, en approfondissant la nature intime du connaître et la vie propre de l'intelligence, fonde en raison mieux qu'aucun autre penseur, — contre le

positivisme mais en faisant toute sa part à l'expérience, et contre l'idéalisme mais en faisant toute sa part à l'activité immanente et constructive de l'esprit, — l'objectivité de la connaissance, les droits et la valeur de la science de l'être. Mais il établit aussi, contre les fausses métaphysiques qui menacent de nous assaillir, contre l'immanentisme panthéiste que certains voudraient nous imposer au nom de l'Orient, contre le pragmatisme de l'Extrême-Occident, contre l'intellectualisme athée qui se fait jour dans nos pays, — il établit la transcendance de Celui que nous connaissons par ses créatures mais qui est sans commune mesure avec elles, qui est être, intelligence, bonté, vie, béatitude, mais qui déborde et dépasse à l'infini nos idées de l'être, de l'intelligence, de la bonté et de toutes les autres perfections, bref que nos concepts atteignent par analogie mais ne circonscrivent pas.

Ainsi la métaphysique s'élève entre ses mains au-dessus de l'agnosticisme et du rationalisme ; montant à partir de l'expérience jusqu'à l'Être incréé, elle rétablit dans l'esprit humain la juste hiérarchie des valeurs spéculatives, commence en nous l'ordre de la sagesse.

3. S'agit-il après cela des valeurs éthiques, et de la conduite de la vie humaine, alors il est trop facile de constater à quel point le monde contemporain est le

monde de l'égoïsme, de la petitesse et de la froideur. Et comment, dès l'instant que l'homme entreprenait de se suffire à lui-même, comment tout dans l'homme ne se serait-il pas morcelé et desséché dans une opposition sans remède ? C'est là du moins ce qui apparaîtrait à l'égard du point de chute du passé prochain. Et en vérité l'amour ne vit que de Dieu ou de ce qu'il défie, et quand il s'aperçoit que ce qu'il a défié n'est qu'un peu de néant il se tourne en mépris et en haine. C'est pourquoi l'amour de l'humanité sans Dieu ne pouvait aboutir qu'à cet état où chacun n'a plus comme dernière ressource que l'adoration de soi ou le suicide.

En ce qui concerne au contraire le second élément historique dont il était question plus haut, l'élément dynamique, ce que nous révèle le monde contemporain, en raison même de l'espèce d'impossibilité de vivre créée par l'égoïsme anthropocentrique, c'est le besoin et le pressentiment d'une vaste effusion d'amour. Mais ici encore prenons garde aux contrefaçons ! Comme il faut prendre garde aux fausses métaphysiques, il faut prendre garde aux formes menteuses de l'amour.

Un faux mysticisme humanitaire, pseudo-bouddhique, théosophique ou anthroposophique, un faux règne du cœur qui prétendrait s'installer aux dépens de l'intelligence, au mépris du Verbe créateur et formateur et de ses lois, une sorte d'hérésie quiétiste qui

nous réduirait à n'être plus des hommes parce que nous aurions perdu la notion même de la vérité, et qui nous dissoudrait dans une sensualité poétique équivoque, indigne du nom d'amour, — voilà quelques-uns des maux qui nous menacent à ce point de vue. Nous sommes loin du matérialisme du XIX^e siècle : c'est du côté d'un pseudo-spiritualisme et d'une pseudo-mysticité que surgiront pour notre temps les plus grands dangers de déviation.

Le Docteur Angélique nous montre le droit chemin, nous rappelle que l'ordre est au cœur du saint amour, et que si en Dieu l'Amour subsistant procède du Père et du Verbe incréé, en nous aussi il faut que l'amour procède de la vérité, passe par le lac du Verbe ; sinon il ne se répand que pour détruire.

Il nous rappelle aussi qu'il n'est qu'une manière efficace et authentique d'aimer nos frères, c'est de les aimer de cette même charité qui nous fait d'abord aimer Dieu par-dessus tout. Alors, — selon cet ordre admirable de la charité qui est décrit dans la seconde partie de la Somme, et qui va à tous sans léser les privilèges natifs de chacun, — l'amour qui nous joint, au-dessus de l'être, au principe de l'être, redescend sur les créatures avec une force divine, il brise tout obstacle et réchauffe toute froideur, ouvre un monde nouveau qui révèle les attributs divins d'une façon plus profonde, insoupçonnée, et où les êtres ne se connaissent pas seulement, mais se reconnaissent, il

fait que nous voulons du bien à nos ennemis. Ainsi faut-il affirmer, en face des déliquescentes de la sentimentalité, et du culte naturaliste de l'espèce humaine, la vraie nature du divin amour.

Et contre le durcissement dû à l'adoration de la force, au culte naturaliste de l'individu, de la classe, de la race ou de la nation, c'est le primat de ce même amour qu'il faut affirmer. *Caritas major omnium*. Est-il besoin de faire remarquer ici que toute l'éthique de saint Thomas est fondée sur cette doctrine, qu'il tient de l'Évangile et de saint Paul ? Il a construit sur cet enseignement évangélique une synthèse théologique infrangible, où il montre comment l'Amour, qui nous fait désirer droitement notre fin dernière, a une primauté pratique absolue sur toute notre vie individuelle et sociale, et constitue le lien même de la perfection, comment il nous est meilleur d'aimer Dieu que de le connaître, et comment sans cet amour aucune vertu n'est véritablement vertu, n'atteint sa forme parfaite, non pas même la justice. Et saint Thomas sait que cet amour ne devient vraiment maître de la vie humaine, n'est un amour efficace de Dieu par-dessus toutes choses et du prochain comme de soi-même, que s'il est surnaturel, enraciné dans la foi, procédant de la grâce du Christ, qui nous fait, à l'image du Crucifié, fils et héritiers du Dieu qui est Amour. Suivons le Docteur Angélique, nous comprendrons que la paix dans l'homme et entre les hommes

(œuvre directe de la charité, *opus caritatis*, « car l'amour est une force unitive, et la cause efficiente de l'unité ») descend de cette Paix suressentielle et de cet Amour éternel qui réside au cœur de la Trinité.

4. Le mal des temps modernes, nous le rappelions au début de cette étude, est venu de ce que la culture, qui est une certaine perfection de l'homme, s'y est prise elle-même pour fin dernière. Elle a méconnu d'abord, dans sa phase cartésienne et philosophiste, tout ce qui dépasse le niveau de la raison ; à la fin elle méconnaît la raison elle-même, subit à la fois la loi de la chair et le vertige spirituel que l'irrationalité entraîne inévitablement chez l'homme. « L'erreur du monde moderne a été de prétendre assurer le règne de la raison sur la nature en refusant le règne de la surnature sur la raison »¹. C'est pourquoi, même dans l'ordre de la connaissance, la métaphysique, dont nous parlions tout à l'heure, reste un remède insuffisant. Une autre sagesse, plus haute et plus divine, naît de l'amour lui-même, grâce aux dons du Saint-Esprit. C'est avant tout de cette sagesse mystique que notre misère a faim et soif, parce qu'elle seule rassasie et désaltère, étant union expérimentale aux choses divines et béatitude com-

1. Cf. *Primauté du Spirituel*, p. 8.

mencée. Et cependant elle nous laisse encore faim et soif, parce que la vision seule peut nous saturer pleinement de Dieu.

Saint Jean de la Croix est le grand Docteur expérimental de cette sagesse ; saint Thomas d'Aquin en est le grand théologien. Et parce qu'il a fixé mieux qu'aucun autre Docteur la vérité centrale qu'on ne peut méconnaître sans blesser au cœur la contemplation, et le christianisme lui-même, — je veux dire la distinction de la nature et de la grâce, et leur vivante compénétration, et tout l'organisme des dons infus, — il explique mieux qu'aucun autre la vraie nature de la sagesse mystique, et la défend mieux qu'aucun autre contre toutes les contrefaçons.

C'est là le bienfait le plus élevé que nous puissions attendre de lui au point de vue de la restauration de la culture chrétienne : car en définitive c'est à cette sagesse et à cette contemplation que tout l'ordre chrétien est suspendu ici-bas.

II

5. Ce qui fait l'unité d'une culture, c'est d'abord et avant tout une certaine structure philosophique commune, une certaine attitude métaphysique et morale, une certaine échelle des valeurs commune, bref une certaine idée commune de l'univers, de

l'homme et de la vie, dont les structures sociales, linguistiques et juridiques sont pour ainsi dire l'incarnation.

Cette unité métaphysique est depuis longtemps rompue, — non pas certes complètement détruite, mais rompue et comme effacée en Occident. Ce qui fait le drame de la culture occidentale, c'est que son fond de métaphysique commune est réduit à un minimum absolument insuffisant, en sorte qu'elle ne tient plus que par la matière, laquelle ne sait rien maintenir. Ce drame est d'autant plus grave pour nous qu'actuellement tout est à refaire, tout est à remettre en place dans notre maison européenne. Supposez qu'une philosophie commune réussisse à s'imposer à l'élite européenne, ce serait pour le monde occidental le commencement de la guérison.

Comme Thomas d'Aquin unissait dans sa complexion merveilleusement tempérée les dons des hommes du Nord et des hommes du Midi, des Normands et des Lombards, comme il a intégré à sa mission de Docteur l'Italie des Papes, l'Allemagne d'Albert le Grand, la France de saint Louis et de l'Université de Paris, comme il a réuni à l'héritage des Pères et de la sagesse chrétienne les trésors des Grecs et des Latins, des Arabes et des Juifs, bref l'apport tout entier du monde connu de son temps, — de même sa théologie merveilleusement synthétique et organique, ouverte à tous les aspects du réel, offre

aux tendances intellectuelles propres aux diverses nations, et notamment aux trois que je viens de citer, le moyen de jouer librement, non en s'entredétruisant mais en se complétant et se fortifiant mutuellement.

C'est que saint Thomas a réussi à dresser une sagesse philosophique et théologique si élevée en immatérialité qu'elle est vraiment délivrée de toute particularisation de race ou de milieu. Hélas, au cours des derniers siècles nous avons assisté au phénomène tout contraire, à une sorte de matérialisation racique de la philosophie. Descartes est une gloire française, mais il hypostasie certaines déficiences, certaines tentations particulières au tempérament intellectuel français. Hegel fait de même pour l'Allemagne ; James, les pragmatistes et les pluralistes pour les pays anglo-saxons. Il est temps de se tourner vers la vérité elle-même, qui n'est ni d'un pays ni d'un autre, il est temps de se tourner vers l'universalité de la raison humaine et de la sagesse surnaturelle. Cela est d'autant plus urgent qu'un âge philosophique paraît se lever de nouveau.

Imaginons un instant que les catholiques, dans les diverses nations, comprennent tout leur devoir. Faisons cette utopie. Imaginons qu'ils comprennent l'importance primordiale des questions intellectuelles, de la métaphysique et de la théologie, qu'ils renoncent à des préjugés ineptes contre la scolastique.

tique, qu'ils voient en elle, non une momie médiévale à étudier archéologiquement, mais une vivante armure de l'intelligence, et l'équipement nécessaire pour les explorations les plus hardies ; imaginons qu'ils réalisent en eux le vœu de l'Église, qui n'est pas de conquérir des partisans comme si le catholicisme était une entreprise humaine, mais de servir partout la divine Vérité dans les âmes et dans l'univers ; imaginons qu'ils surmontent les divisions intestines et les amours-propres d'école qui stérilisent partout leur activité, enfin qu'ils prennent conscience de la nécessité d'une coopération intellectuelle sérieuse et continue entre catholiques de toutes nations.

Le Docteur commun de l'Église deviendrait alors en toute vérité leur maître commun ; sous sa conduite ils pourraient travailler efficacement à la restauration de l'Occident et de son unité. Alors il y aurait des ouvriers pour la moisson. Alors, dans le domaine spéculatif, la métaphysique thomiste pourrait assimiler à un ordre intellectuel véritable l'immense corps des sciences particulières, actuellement livrées au chaos, et dont les admirables progrès risquent d'être exploités par des philosophies aberrantes. Dans le domaine moral, la métaphysique et la théologie thomistes pourraient présider architectoniquement à l'élaboration de cet ordre social nouveau, de cette économie chrétienne, de cette

politique chrétienne, que l'état présent du monde réclame avec tant d'urgence. Enfin, pour revenir aux grands signes primitifs et aux grandes causes primitives des divisions dont nous souffrons, l'humanisme, le protestantisme, le rationalisme, arrivés à bout de course, ayant eu le temps de subir à fond le processus d'auto-destruction développé par leur erreur initiale, et d'éprouver aussi la valeur de bien des réalités que cette erreur méconnaît, s'étonneraient de trouver dans le trésor du Docteur Angélique les vérités mêmes qu'ils convoitaient sans les bien voir et qu'ils n'ont su que gâcher.

J'ajoute que la piété grecque et russe, qui diffère, semble-t-il, de la piété catholique par certaines attitudes de spiritualité plus réellement que par les divergences dogmatiques, répugne à mon avis beaucoup moins à la pensée thomiste qu'on ne pourrait le supposer au premier instant. Elle aborde les problèmes par un autre bout, et la présentation scolastique ordinaire la blesse et l'irrite. Mais ce sont là questions de modalité ; et je me persuade que l'ordre thomiste bien compris dissiperait des malentendus sans nombre et permettrait des rencontres imprévues. Je me persuade aussi que lorsque nos frères dissidents seront amenés, sous la pression des erreurs du siècle, à une défense théologique plus systématique et plus évoluée, c'est aux principes élaborés par saint Thomas qu'ils seront contraints de de-

mander des armes sûres contre la vaine philosophie.

En tout cela saint Thomas nous apparaît comme le grand reconstruteur intellectuel de l'Occident.

Faut-il ajouter que nous penserions fort mal connaître la nature humaine si nous croyions à nos utopies ? Cependant si un effort sérieux n'était pas fait dans la direction indiquée, on pourrait proclamer que la culture occidentale est condamnée à mort. On peut espérer, malgré tout, que cet effort sera fait.

6. J'ai parlé de l'Occident. Où commence-t-il, à vrai dire ? Il ne faudrait pas nous en faire une idée trop étroite : rappelons-nous qu'en est toujours l'oriental de quelqu'un.

C'est au Golgotha que l'Occident commence. C'est le Calvaire, centre du monde, qui marque le point de partage entre l'Orient et l'Occident, et le Christ y étend ses bras rédempteurs sur l'Orient comme sur l'Occident. Si nous voulons nous faire une notion culturelle adéquate du monde occidental, disons que c'est un monde dont l'axe va de Jérusalem à Athènes et à Rome, et qui s'étend des déserts de l'Égypte, et des pays berbères, aux rives de l'Atlantique et des mers septentrionales, en embrassant dans une même communauté la plus riche variété de traditions, d'institutions et de cultures nationales.

Orientale par rapport à la latinité, à l'héritage de l'Empire d'Occident tel qu'au sens plus étroit du mot

l'histoire l'a délimité, la culture grecque et byzantine fait cependant partie intégrante de la culture occidentale. Le divorce entre Constantinople et Rome a eu pour effet de la refermer sur elle-même (moins complètement d'ailleurs qu'on ne le croit d'ordinaire) au sein de cette culture, il ne l'en a pas arrachée.

Et si les eurasistes ont raison de voir dans la Russie une sorte de continent à part où l'Europe et l'Asie ne font qu'un, si aujourd'hui la Révolution entraîne ce continent du côté de l'Asie, il reste néanmoins que par son passé culturel il appartient à la communauté spirituelle de l'Occident.

Et maintenant je demande : A-t-on le droit d'identifier à quelque titre que ce soit le monde occidental et la religion chrétienne ? Non ! Ce serait une erreur mortelle et souverainement impertinente, à laquelle le langage de certains apologistes maladroits paraît prêter parfois, mais qui répugne essentiellement à la note par excellence, à la *catholicité* de la religion du Christ.

Est-ce à dire que l'Occident n'a pas une mission particulière à l'égard de cette religion ? Ce serait là une autre erreur. Le Pape Léon XIII a lui-même marqué l'importance de cette mission. Si l'Occident, qui doit tant à l'Église, a servi si longtemps comme de corps profane à la culture chrétienne, c'est qu'il avait été précisément choisi pour évangéliser le reste du monde, — non pour asservir l'univers à ses intérêts

militaires ou commerciaux, mais pour servir l'univers en lui portant le message de la rédemption.

Quel qu'ait été, et quel que soit toujours, l'effort héroïque de ses saints, de ses missionnaires et de ses martyrs, la civilisation occidentale a trop longtemps failli à ce devoir. Maintenant c'est sous peine de mort qu'il lui est commandé, elle ne peut plus se sauver elle-même qu'en travaillant pour l'univers tout entier.

S'attacher aux particularités d'une région, à sa langue, à ses coutumes, à ses libertés, et prolonger ainsi un peu plus la beauté des choses périssables, les travaux et les jours dont est chargé le privilège du lieu, c'est l'affaire des poètes¹. Le politique est encore, d'une certaine manière, particulariste : car il a charge du bien commun d'une patrie, qu'il doit viser d'abord, de telle sorte pourtant qu'aimant sa patrie plus que les autres il ne cesse pas pour cela d'aimer les autres et de leur vouloir du bien, et ne lèse ni les droits de la personne humaine ni les intérêts du genre humain.

Mais dans l'ordre de l'intelligence, de la pensée, de la culture, il faut être résolument *universaliste*. C'en

1. Nous ne voulons pas dire par là que le particularisme régional et linguistique ne réponde pas à des conditions dont le politique ait le devoir de tenir compte. Nous disons que ce particularisme ne saurait constituer une *fin* politique, ni circonscrire l'objet propre du politique.

est fini de tous les barrages de protectionnisme intellectuel. Chaque livre, chaque article de journal (et les écrivains catholiques devraient bien s'en rendre compte) a des lecteurs sur les rives du Gange et du fleuve Jaune comme sur celles du Rhin et de la Tamise. Tous les produits de l'esprit se croisent et se mêlent d'un bout du monde à l'autre. Il faut choisir entre un confusionnisme abominable et l'unité spirituelle de la culture chrétienne, avec tout ce que cette unité comporte de formation rigoureuse, de discernement et de hiérarchie. C'est vers cette unité spirituelle de la chrétienté à restaurer que sont tendus aujourd'hui tous les désirs de l'Église du Christ, parce que le message rédempteur s'adresse à tous les hommes, et parce que ce message doit être délivré.

Quoi qu'en disent les philologues et M. Lévy-Bruhl, aujourd'hui dûment réfuté¹, l'homme est partout essentiellement le même, sa structure mentale et affective se retrouve essentiellement identique en tous les climats, le témoignage des missionnaires est formel là-dessus, qu'il s'agisse des peuples dits primitifs ou des peuples les plus raffinés en civilisation, comme les Chinois. Il me plaît de rappeler à ce point de vue le mot d'un de nos meilleurs théoriciens des sciences, M. Meyerson, affirmant la *catholicité de la raison*.

1. Cf. l'ouvrage de M. Olivier LEROY, *La Raison primitive* (Paris, Geuthner, 1927).

Et au-dessus de la raison l'Église unit encore tous les hommes dans une unité transcendante et divine, qui est celle du royaume des cieux, de la vie même de Dieu participée ici-bas, et, si je puis ainsi parler, de l'univers de l'Incarnation ; et c'est soutenue d'en haut par cette unité surnaturelle de la vie de la grâce que l'unité naturelle de la raison arrive à donner son fruit.

Disons-le une fois de plus, « l'Église est universelle, parce qu'elle est née de Dieu, toutes les nations s'y trouvent chez elles, les bras en croix de son Maître sont étendus par-dessus toutes les races et toutes les civilisations. Elle n'apporte pas aux peuples *les bienfaits de la civilisation*, mais le Sang du Christ et la Béatitude surnaturelle... C'est pourquoi elle nous rappelle que ses missionnaires doivent renoncer à tout intérêt d'ici-bas, à tout souci de propagande nationale, ne connaître que le Christ, et qu'ils sont envoyés pour fonder des églises qui se suffisent à elles-mêmes avec leur clergé complet. Sans affirmer que toutes les races et toutes les nations aient la même vocation historique et un égal développement humain, elle affirme, par l'acte le plus significatif, qu'elles sont toutes appelées de Dieu, enveloppées de même dans sa charité, que chacune a sa place légitime dans l'unité spirituelle de la chrétienté, et peut fournir des évêques au troupeau du Christ » ¹.

1. *Primauté du Spirituel*, pp. 145-147.

7. Cette double unité, cette double catholicité de la raison et de la grâce, de l'esprit humain et de l'Église, a besoin d'un organe intellectuel qui la manifeste, la fortifie, la répande.

Au moment où l'Orient et l'Occident échangent tous leurs rêves et toutes leurs erreurs, et où tous les fléaux dont l'Europe a cru mourir, — scientisme, athéisme, modernisme, religion du Progrès nécessaire et de la déification de l'homme, — se jettent, exportés par elle, sur l'Afrique et l'Asie comme des évangiles de destruction, alors que dans tous les pays l'intelligence se débat contre les prestiges les plus savants des philosophes de ce monde, croirons-nous que la culture chrétienne ne soit pas tenue d'user elle-même d'une raison parfaitement armée, d'une doctrine parfaitement éprouvée? C'est la forme la plus évoluée et la plus parfaite de la pensée chrétienne, c'est la haute sagesse placée sous le signe du Docteur commun de l'Église qui lui fournit cet indispensable instrument.

« C'est de cette sagesse qu'il faut tirer, sous les présentations convenables, en l'approfondissant selon toute sa rigueur, et selon les exigences authentiques de chaque problème, les valeurs intellectuelles dont tous les climats de la terre ont besoin. Forme conservatrice de tout ce qu'il y a d'universel et de perdurable, elle seule peut ranimer l'Occident, lui rendre l'usage libre et vivant de ses richesses spirituelles, de

sa tradition et de sa culture ; elle seule peut sauver aussi l'héritage de l'Orient, et réconcilier les deux moitiés du monde »¹.

Qu'on me permette ici un exemple. M. Louis de la Vallée Poussin, l'éminent historien du bouddhisme, signalait récemment l'œuvre accomplie dans l'Inde par le Père Dandoy et ses amis.

« Ceux-ci publient au Bengale un petit journal fort bien fait : *Le Christ, lumière du monde*², où ils montrent comment on peut passer, comment on doit logiquement passer, du Vedânta, qui est la philosophie traditionnelle de l'Inde, au Christianisme. Bons sanscritistes, ils étudient dans des notes lucides les cinq ou six formes de cette philosophie qui oscille, par des gradations auxquelles les indianistes n'ont jamais rien compris, entre un monisme qui paraît absolu et un théisme trop dualiste pour être orthodoxe à notre gré.

« Ces recherches, du point de vue indianiste, sont mieux qu'estimables ; elles mettent notamment en lumière le caractère religieux et mystique de la spéculation indienne, de celle même qui affecte l'aspect le plus rationaliste.

« Au point de vue pratique, j'ai bien l'impression qu'elles portent dans le joint. Saint Thomas a raison

1. *Ibid.*, p. 164.

2. Le titre exact est *The Light of the East* (Calcutta, 30, Park Street).

contre Çamkara, Râmânuja et les autres : il présente la seule solution où soient solidement tenus tous les bouts de toutes les chaînes ; il réconcilie, en les dépassant, les thèses adverses des écoles du Vedânta ; il est, en un mot, le vrai docteur du Vedânta...

« On sait que les Indiens instruits ont trouvé faible le livre du maître allemand Paul Deussen : *Das System des Vedânta*, un Vedânta fabriqué, en effet, avec du Çamkara insuffisamment compris et détrem pé dans du Schopenhauer mêlé de Hegel... Au contraire, les pandits paraissent prendre très au sérieux l'enquête de mes amis du Bengale : ceux-ci ont peiné à lire les textes et les commentaires ; on sent qu'ils connaissent dans le détail, qui importe beaucoup, ce dont ils parlent ; point de polémique, aucun argument venu d'Occident : mais, avec une sûreté de théologie que j'admire et sur le plus mouvant des terrains, un discours de mouvement tout indien et dont l'information est exemplaire, un commentaire nouveau, et persuasif, des vieux Brahma-sûtras. Sans adopter, comme jadis Robert de Nobili, le vêtement du brahmane, ces très modernes apologistes se sont fait une psychologie subtile à souhait, très thomistique et cependant bengalie¹. »

1. *Bulletins de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie Royale de Belgique. (Indianisme. Discours de M. Louis DE LA VALLÉE POUSSIN, 9 mai 1928.)*

Cet exemple nous montre comment saint Thomas d'Aquin a préparé l'outillage conceptuel et notionnel, l'outillage métaphysique de l'intelligence dont la culture chrétienne a besoin, et grâce auquel nous pouvons espérer qu'elle réalisera son unité dans le vaste monde.

Et c'est bien là le plus haut privilège de la culture occidentale, ce qui nous la rend précieuse entre toutes : c'est qu'elle-même est universelle dans son fond, c'est qu'ébauchée, par un miracle de la Providence, dans cette force et cette piété de la raison naturelle qui caractérisaient la Grèce et la Rome antiques, et formée ensuite par l'Église du Christ, elle a pu donner naissance d'abord à un Platon, à un Aristote, puis à un saint Paul, à un saint Augustin, à un saint Thomas. Puisse l'incomparable instrument intellectuel ainsi préparé être mis en œuvre non seu-

On sait que le Père de Nobili, dans ses divers traités écrits en tamoul ou en sanscrit, proposait aussi la sagesse chrétienne, — et les arguments de saint Thomas, — sous les modes de penser hindous. Par exemple, critiquant dans son traité de l'âme, *Attumanirunayam*, la doctrine de la transmigration, « avec une aisance parfaite il oppose le concept de la forme aristotélique, du *principium vitae*, à l'idée brahmanique de l'âme enfermée dans le corps comme l'oiseau dans la cage : « Quand un homme habite une maison, la maison grandit-elle « avec lui ? Quand il n'est pas chez lui, la maison tombe-t-elle « en ruines ? » Au cours de l'ouvrage nous trouvons apologues et légendes brahmaniques semés dans la trame de l'argument. » (Pierre DAHMEN, *Un jésuite brahme, Robert de Nobili*, Bruges, 1925).

lement par des apôtres de race blanche, mais aussi par une élite de couleur qui entendra la leçon de saint Thomas comme nous autres, Gaulois, Celtes ou Germains avons entendu celle d'Aristote ! C'est ici plus que jamais qu'est nécessaire cette coopération intellectuelle entre catholiques de toutes nations dont nous parlions tout à l'heure.

Mais qu'on le comprenne bien : on ne fera rien de solide, rien de durable, sans ce recours à la sagesse de saint Thomas. Ce serait une immense illusion de croire que pour réaliser plus rapidement l'œuvre de l'unité il convient de se *décharger* de tout l'héritage de vérités acquis, à quel prix sanglant, sur les rivages de l'Occident. C'est justement de cet héritage que le monde a besoin ; c'est sa dispersion dans le monde qui unifiera le monde. Il ne faut pas s'en décharger, non ! Il faut le mobiliser. Et il ne s'agit pas d'une chose facile, car la solution de tous les problèmes nouveaux qui se posent ainsi n'est pas toute faite dans saint Thomas : pour dégager cette solution un effort neuf, original, est requis, qui exige autant de hardiesse à s'appliquer au réel que de fidélité aux moindres principes du maître.

N'importe quelle philosophie ne se baptise pas telle quelle. Elle doit d'abord être rectifiée, et le plus souvent transformée. Et souvent aussi il ne reste qu'à la briser. Si Aristote a pu être baptisé par saint Thomas, c'est que ses principes métaphysiques

étaient fondés dans la réalité objective. Et si les grandes métaphysiques des antiques civilisations demeurent, à la différence des systèmes modernes, tournées vers l'être, et donc disponibles à l'universalité, par là même elles aspirent en quelque manière aux *corrections* aristotéliennes et thomistes. Ah ! qu'il serait plus facile à notre paresse et à notre esprit d'aventure, quel allégement ce serait de faire l'école buissonnière et de se passer des disciplines de la *philosophia perennis* ! Mais la culture ne peut se passer de ces disciplines, elle ne pourra jamais plus se passer du grec Aristote transfiguré par le Docteur Angélique.

Je ne dis pas qu'il faut imposer la sagesse thoiniste comme un dogme ! L'Évangile est libre de cette sagesse elle-même. Je ne dis pas non plus qu'il ne faut garder des trésors spirituels de l'Orient que ce qui serait déjà formulé dans la lettre d'un système qu'on regarderait comme achevé. C'est tout le contraire ! Je dis que par amour et par respect pour ces trésors, et pour leur faire prendre leurs suprêmes dimensions, et pour coopérer loyalement à les maintenir contre les forces de destruction, ceux qui veulent les intégrer à une œuvre culturelle durable doivent se munir eux-mêmes d'un équipement doctrinal sans défaut.

Et la philosophie thomiste elle-même y gagnera. Elle sortira des sempiternelles controverses d'école,

elle ira par les routes, elle s'aérera. Ce que saint Dominique disait pour les hommes, il faut le dire aussi pour les idées : *Le grain pourrit quand on l'entasse, et fructifie quand on le sème*. De soi, la philosophie thomiste est une philosophie progressive et assimilatrice, une philosophie missionnaire, une philosophie constamment disponible à la Vérité première. Et saint Thomas n'est pas une relique du moyen âge dont l'histoire et l'érudition auraient seules à s'occuper. Il est dans toute la plénitude du terme l'apôtre des temps modernes.

III

8. D'une façon plus ou moins étroite et servile, selon que leur niveau métaphysique est plus ou moins élevé, toutes les religions autres que la religion catholique sont des parties intégrantes de certaines cultures déterminées, particularisées à certains climats ethniques et à certaines formations historiques. Seule la religion catholique, parce qu'elle est surnaturelle et descendue du Cœur percé de Dieu mourant sur la croix, est absolument et rigoureusement transcendante, supra-culturelle, supra-racique, supra-nationale.

C'est un des signes de son origine divine. C'est aussi un des signes de contradiction qui occasionneront jusqu'à la fin des temps la passion de l'Église,

élevée comme son Maître entre ciel et terre. On peut croire qu'à ce point de vue le siècle entre dans une phase de conflits particulièrement durs, et peut-être comparables à ceux des temps apostoliques, sous la Rome des Césars. D'une part en effet les peuples non chrétiens ne savent pas séparer des erreurs et superstitions de leurs religions leur culture autochtone, avec toutes ses valeurs humaines dignes en elles-mêmes de respect et de piété filiale. Et l'universalisme chrétien devra leur montrer comment s'opère ce discernement, et comment l'Évangile respecte et surélève — et transfigure peu à peu — ces valeurs particulières. C'est une démonstration qui se fait d'ordinaire d'une façon sanglante. Et le dogme imbécile du sociologisme positiviste, enseigné dans tous les pays au nom de la science européenne, et d'après lequel toute religion n'est qu'un produit spécifique du clan social (et donc le christianisme un produit spécifique des races européennes), ne la facilitera pas.

D'autre part il arrive que chez les peuples chrétiens, lorsque diminuent dans la masse la foi et la charité, beaucoup s'imaginent que le christianisme, parce qu'il a été le principe vivificateur de leur culture historique, est essentiellement lié, inféodé à celle-ci. Certains apôtres de la latinité (à laquelle nous ne voulons aucun mal, qu'ils veuillent bien le croire) ne sont-ils pas persuadés, — c'est une phrase

qui nous fut dite un jour, — que *notre religion est une religion gréco-latine* ? Énormité significative. Sans savoir de quel esprit ils sont, et oubliant la transcendance divine de ce qui fait la vie de leur vie, ils en arrivent pratiquement à adorer le vrai Dieu de la même façon que les Éphésiens adoraient Diane et que les primitifs adorent l'idole de leur tribu. A ceux-là l'universalisme chrétien devra rappeler comment l'Évangile et l'Église, sans nuire à aucune culture particulière, ni à l'État ni à la nation, les domine cependant dans une pure et intacte indépendance, et les subordonne aux intérêts éternels de l'être humain, à la loi de Dieu, à la charité du Christ. Et cette démonstration ne se fait pas non plus sans résistance.

9. Un point me semble important à marquer ici. Si le royaume de Dieu, à l'extension duquel nous devons travailler sans cesse, appartient à l'ordre du *spirituel*¹, c'est-à-dire de la vie éternelle et surnaturelle commencée dès ici-bas, par contre, ce que nous nommons *civilisation* ou *culture*² appartient à

1. A l'ordre du *spirituel* par excellence, c'est-à-dire du spirituel surnaturel.

2. On sait que dans le vocabulaire des philosophes français ces deux mots sont à peu près synonymes, tandis que beaucoup de penseurs allemands et russes opposent *civilisation* à *culture*, et désignent alors par le premier terme, entendu en un sens péjoratif, un développement avant tout *matériel* de la vie sociale.

l'ordre du *temporel*, se réfère immédiatement à un bien commun qui n'est pas seulement matériel certes, qui est aussi et avant tout intellectuel et moral, mais qui est en lui-même d'ordre naturel et terrestre : tout en étant ordonnée au royaume de Dieu, qui la surélève dans son ordre même, et dont elle doit recevoir sa règle et sa mesure suprêmes, la culture, la civilisation se rapportent directement à cette vie périssable, et au développement de la nature humaine ici-bas.

C'est pourquoi dans ce monde ravagé par le péché, les cultures et les civilisations sont naturellement en opposition et en guerre.

Quand donc nous parlons de la culture chrétienne, et de son unité, nous parlons en réalité de la surélévation produite par le christianisme dans les diverses cultures ethniques et historiques particulières, et qui imprime en elles, sans détruire leur diversité, une image de l'unité supra-culturelle du Corps mystique du Christ.

En d'autres termes, « la civilisation est l'épanouissement de la vie vraiment humaine de la cité. Elle appartient, de soi, à l'ordre *naturel* : art, méta-physique, science, politique, vertus strictement

Au sens où nous l'entendons, une civilisation ne mérite ce nom que si elle est une culture, un développement véritablement humain et donc principalement intellectuel, moral et spirituel (en prenant ce dernier mot dans son acception la plus large).

civiles... Mais elle ne peut s'épanouir pleinement que sous le ciel *surnaturel* de l'Église... La civilisation chrétienne est le surcroît du royaume de Dieu. ¹ »

On voit la conséquence. Une philosophie, une théologie même, fait partie d'une culture : pour qu'elles parviennent à la pure universalité requise de soi par la raison naturelle et par la raison éclairée par la foi, il faut de toute nécessité qu'elles soient elles aussi surélevées par les influences de la grâce, assumées par le Corps mystique du Christ. Nous revenons ainsi à une vérité qui nous paraît essentielle, et sur laquelle nous avons déjà eu l'occasion d'insister :

Les privilèges de la doctrine de saint Thomas ne s'expliquent que parce que saint Thomas est véritablement le *Docteur commun de l'Église*, parce que cette doctrine (encore que l'Église ne l'impose jamais comme un dogme de la foi, car c'est une synthèse humaine) est *l'instrument propre* de la vie intellectuelle de l'Église. Voilà ce qui la maintient dans une pureté dont l'homme à lui seul ne serait pas capable, voilà ce qui lui assure ce degré souverain de spiritualité et d'universalité qui la fait véritablement *catholique*, et qui l'empêche d'être restreinte ou particularisée par les moyens dont elle se sert.

C'est dans un système de signes, dans un langage

latin, dans une ordonnance latine, que s'expriment la métaphysique et le théologie de saint Thomas, en elle même cette sagesse n'est pas plus liée au *latinisme* qu'à l'astronomie d'Aristote ou de Ptolémée. Elle n'est liée à aucune particularité de climat, de race ou de tradition, c'est pourquoi elle est seule à pouvoir refaire entre les esprits, sous la lumière supérieure de l'Évangile, une véritable unité de culture humaine, à pouvoir restaurer une chrétienté spirituelle. Voilà six siècles qu'elle est éprouvée dans ses principes et dans tous ses ressorts notionnels, purifiée, dépouillée de tout ce qui l'alourdissait accidentellement. Elle paraît aujourd'hui dans sa vraie jeunesse. Qu'elle prenne garde de rester *séparée pour commander*, comme Anaxagore le disait du *vous*, de ne se laisser particulariser par aucune condition locale de tradition et de culture, ou par tels ou tels de ses partisans eux-mêmes. Pour cela elle doit se tenir jalousement attachée aux vertus supérieures dont dépend son intégrité dans les âmes, et au rôle *ministériel* qui est le sien à l'égard de l'Évangile et de la sainte contemplation de l'Église de Jésus-Christ¹.

Si tout ce que nous venons de dire est exact, on comprend que si la synthèse thomiste nous offre un *moyen* par excellence de l'unité de la culture chrétienne, cependant, et par là même qu'elle n'est qu'un

1. Cf. *Revue de Philosophie*, mars-avril 1928. Le Thomisme et la civilisation, pp. 138-139.

moyen, un instrument, elle ne suffit pas à cette unité. Ce serait une grande erreur de croire que la science philosophique ou théologique peut avoir à elle seule, et prise, si je puis dire, à titre d'agent principal, une action vraiment formatrice et rectificatrice sur la culture.

C'est par le Christ qu'il faut commencer. Ce n'est pas saint Thomas, c'est le Christ qui fait la culture chrétienne : c'est le Christ, par l'Église et par saint Thomas, — par la contemplation des saints et l'amour qui les joint à l'agonie du Fils de l'Homme, — par le labeur des théologiens et des philosophes, qui amène au service du Fils de l'Homme toutes les vertus de l'intelligence et toutes ses richesses dispersées.

Il suit de là que la pensée du Docteur commun ne rayonnera sur la culture qu'en même temps que l'Évangile et la foi catholique, ces deux rayonnements, l'un divin, l'autre humain, s'aidant et se multipliant l'un par l'autre, selon la grande loi de la réciprocité des causes : *causae ad invicem sunt causae*.

10. Il y a quelques mois, trois philosophes causaient ensemble : un orthodoxe et deux catholiques ; un russe, un allemand, un français : Nicolas Berdiaeff, Peter Wust, et l'auteur de ces pages. Nous nous demandions comment concilier deux faits en apparence contradictoires : ce fait que l'histoire moderne sem-

ble entrer, selon le mot de Berdiaeff, dans un *nouveau moyen âge* où l'unité et l'universalité de la culture chrétienne seront retrouvées, et étendues cette fois à l'univers tout entier, — et cet autre fait que le mouvement général de la civilisation paraît l'entraîner vers l'universalisme de l'Antéchrist et sa verge de fer plutôt que vers l'universalisme du Christ et sa loi libératrice, et interdire en tout cas l'espoir de l'unification du monde dans un « empire » chrétien universel.

Pour moi la réponse est la suivante. Je pense que deux mouvements immanents se croisent à chaque point de l'histoire du monde et affectent chacun de ses complexes momentanés : l'un de ces mouvements tire vers le haut tout ce qui dans le monde participe à la vie divine de l'Église, laquelle est dans le monde et n'est pas du monde, et suit l'attraction du Christ, chef du genre humain.

L'autre mouvement tire vers le bas tout ce qui dans le monde appartient au prince de ce monde, chef de tous les méchants. C'est en subissant ces deux mouvements internes que l'histoire avance dans le temps. Ainsi les choses humaines sont soumises à une distension de plus en plus forte, jusqu'à ce qu'à la fin l'étoffe arrive à craquer. Ainsi l'ivraie grandit avec le froment ; le capital de péché grandit tout le long de l'histoire, et le capital de grâce grandit aussi, et surabonde. A mesure que l'histoire se

rapproche de l'Antéchrist et subit dans toute sa structure visible des transformations qui préparent l'avènement de celui-ci, à mesure elle se rapproche de Celui que l'Antéchrist précède, et qui cache sous cette même chaîne d'événements du monde l'œuvre sainte qu'il poursuit parmi les siens. C'est pourquoi nous écrivions : « Aujourd'hui le diable a tellement tout combiné dans le régime de la vie terrestre que le monde ne sera bientôt plus habitable qu'aux saints. Les autres y traîneront le désespoir, ou devront tomber plus bas que l'homme. Les antinomies de la vie humaine sont trop exaspérées, le poids de la matière trop aggravé, il faut, pour exister seulement, s'exposer à trop de pièges. L'héroïsme chrétien deviendra un jour l'unique solution des problèmes de la vie. Alors, comme Dieu proportionne ses grâces aux besoins, et ne tente personne au-dessus de ses forces, on verra sans doute coïncider avec le pire état de l'histoire humaine une floraison de sainteté...¹ »

1. *Primauté du Spirituel*, p. 124. — Dans l'ouvrage du R. P. Allo sur *l'Apocalypse*, nous trouvons les remarques suivantes qui nous semblent très dignes d'attention :

« S'il en est ainsi [si le chiffre 42, égal à 3×14 , est un chiffre messianique], il en résulte une conséquence d'une immense portée pour l'exégèse : c'est que, dans *l'Apocalypse*, la durée du pouvoir du mal sur la terre est représentée par un chiffre messianique. En d'autres termes, la phase terrestre du Règne de Dieu, celle des conquêtes de l'Évangile, coïncide adéquatement avec les derniers et les plus violents efforts de Satan pour empêcher ce Règne. Ce que nous avons déjà entrevu à propos de $3 \frac{1}{2}$, —

Dès lors il est bien vrai que nous allons vers un nouveau moyen âge, vers une unité et une universalité retrouvées de la culture chrétienne. Mais quoi qu'il en soit des triomphes terrestres plus ou moins durables que nous pouvons espérer pour l'Église, on comprend que cette restauration de la chrétienté, tant dans l'ordre social que dans l'ordre de l'esprit, doive se produire dans un monde de plus en plus tragiquement disputé.

C'est dire qu'au lieu d'être groupée et rassemblée comme au moyen âge, dans un corps de civilisation

temps des persécutions et ministère du Christ, — se trouve singulièrement confirmé par 42.

« ...Cette fusion des perspectives les plus sinistres avec les aspects les plus radieux du présent et de l'avenir n'est nullement inadmissible a priori. Elle ne l'était pas dans les milieux juifs, à en juger d'après les dires de divers rabbins, que les temps du Messie devaient connaître plus d'une calamité. *Khiya ben Nehemia* représente les jours du Messie comme si tristes sous un certain rapport qu'on n'y saura plus distinguer la faute de l'innocence (*Kohemoth rabba*, XII, 1 ; mais auparavant déjà dans le Talmud idées similaires. Voir *Volz*, pp. 62-63 ; *Lagrange*, Mess. pp. 99-115). L'idée devait être aussi familière aux chrétiens qui se reportaient à l'Évangile.

« ...D'ailleurs, dans notre Apocalypse elle-même, nous avons déjà vu les deux aspects continuellement mêlés : le Cavalier bienfaisant de VI, 2, part pour vaincre spirituellement pendant que les autres cavaliers répandront le désastre ; les élus de Dieu, au ch. VII, seront préservés pendant la grande tribulation, etc. (V. *infra*, ch. XII). C'est la transposition toute simple des ὁδοὶ τοῦ Μεσσοῦ à la préparation du deuxième Avènement. » E.-B. ALLO, *L'Apocalypse de saint Jean*. Paris, Gabalda, 1921, pp. 145-146.

homogène et intégralement chrétienne, mais limitée à une portion privilégiée de la terre habitée, il semble que l'unité de la culture chrétienne doive s'étendre maintenant sur toute la surface du globe, mais ne plus représenter en revanche que l'ordre et le réseau vivant des institutions temporelles chrétiennes et des foyers chrétiens de vie intellectuelle et spirituelle répandus parmi les nations dans la grande unité supra-culturelle de l'Église. Au lieu d'un château-fort dressé au milieu des terres, il faudrait penser plutôt à l'armée des étoiles jetées dans le ciel. Ce n'est pas cependant qu'une telle unité soit moins réelle, mais elle est diffuse au lieu d'être concentrée.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, ce que j'aurais voulu montrer dans ces pages, c'est que saint Thomas d'Aquin est notre guide prédestiné dans la reconstruction de la culture chrétienne, l'intendant et le ministre de ce grand royaume béni que l'Église, dans l'admirable préface du Christ Roi, appelle le royaume de la vérité et de la vie, de la sainteté et de la grâce, de la justice, de l'amour et de la paix : *regnum veritatis et vitae, regnum sanctitatis et gratiae, regnum iustitiae, amoris et pacis.*

CHAPITRE III

L'APOTRE DES TEMPS MODERNES ¹

*Neque enim solivaga aut jejuna, sed
valde actiosa dicenda est tantarum
rerum scientia, quarum pulchritudo
totum hominem ad se rapiat atque con-
vertat.*

S. S. PIE XI,
encycl. *Studiorum ducem.*

A l'exemple de la Vérité première elle-même, dont il nous tamise les rayons, saint Thomas d'Aquin ne fait pas acception des personnes ; il invite au festin de la sagesse les disciples comme les maîtres, les enseignés comme les enseignants, les actifs comme les contemplatifs, les séculiers comme les réguliers, les poètes, les artistes, les savants, les philosophes, que dis-je, *l'homme dans la rue* pourvu qu'il veuille prêter l'oreille, aussi bien que les prêtres et les théologiens. Et sa doctrine apparaît comme ayant seule

1. Ce chapitre est tiré d'une conférence (dont le texte, pour éviter les redites, a été quelque peu repris et resserré) prononcée à Avignon, le 20 octobre 1923, au cours du triduum organisé par Mgr l'archevêque d'Avignon pour célébrer le dixième centenaire de la canonisation de saint Thomas.

des énergies assez puissantes et assez pures pour agir efficacement, non seulement sur cette élite consacrée qui se forme dans les séminaires, et dont on souhaiterait qu'elle se rendît toujours un compte suffisant de ses terribles responsabilités intellectuelles, mais aussi sur l'univers entier de la culture ; pour rétablir dans l'ordre l'intelligence humaine, et ainsi, avec la grâce de Dieu, ramener le monde dans les voies de la Vérité, qu'il se meurt de ne plus connaître.

I

1. Le mal dont souffrent les temps modernes est avant tout un mal de l'intelligence ; il a commencé par l'intelligence, il a gagné maintenant jusqu'aux racines de l'intelligence. Quoi d'étonnant si le monde nous apparaît comme envahi par les ténèbres ? *Si oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit.*

De même qu'au moment du premier péché toute l'harmonie de l'être humain s'est rompue parce que l'ordre qui veut la raison soumise à Dieu avait d'abord été violé, de même, au principe de tous nos désordres, nous voyons d'abord et avant tout une rupture des ordinations suprêmes de l'intelligence. Ici la responsabilité des philosophes est immense. Au XVI^e siècle, et surtout au temps de Descartes,

tandis que se brisent les hiérarchies intérieures des vertus de la raison, la philosophie se séparant de la théologie pour revendiquer le titre de science suprême, et du même coup la science mathématique du monde sensible et de ses phénomènes prenant le pas sur la métaphysique, l'intelligence humaine commence à faire profession d'indépendance à l'égard de Dieu et à l'égard de l'être ; à l'égard de Dieu, c'est-à-dire de l'objet suprême de toute intelligence, dont elle n'accepte plus qu'à contre-cœur, et dont bientôt elle refusera l'intime connaissance surnaturellement procurée par la grâce et par la révélation ; à l'égard de l'être, c'est-à-dire à l'égard de l'objet connaturel de l'intelligence comme telle, sur lequel elle cesse de se mesurer humblement, et qu'elle entreprend maintenant de déduire tout entier à partir des semences de clarté géométrique qu'elle s'imagine innées en elle.

Que l'ordre de l'intelligence à son objet soit ainsi brisé, nous avons peine à comprendre, tant nous sommes matériels, la signification terrible, chargée de sang et de larmes, de ces quelques mots abstraits ; nous avons peine à nous représenter l'immense subversion, l'immense catasrophe invisible désignée par là. L'intelligence ! Cette activité « divine », comme disait Aristote, ce prodige de lumière et de vie, cette gloire et cette perfection suprême de la nature créée, par laquelle nous devenons immatériellement toutes choses, par laquelle nous posséderons un jour notre

béatitude surnaturelle, de laquelle ici-bas procèdent tous nos actes en tant qu'actes humains, et dépend la rectitude de tout ce que nous faisons, imagine-t-on ce que peut être pour l'homme la perturbation de cette vie, participée de la lumière divine, qu'il porte en lui ? La révolution qui commence avec Descartes, et continue avec les philosophes du XVIII^e et du XIX^e siècles, et qui n'a fait que libérer les forces destructives toujours en travail dans la raison des fils d'Adam, est un cataclysme historique infiniment plus grand que les plus redoutables bouleversements de l'écorce terrestre ou de l'économie des nations.

Indocile à l'objet, à Dieu, à l'être, l'intelligence devient encore, et pour autant, indocile au magistère humain, rebelle à toute tradition et continuité spirituelle. Elle se replie et s'enferme dans l'incommunicabilité de l'individu. Et si l'on réfléchit que la *docibilitas*, la faculté d'être enseignée, est une propriété essentielle de l'intelligence créée, — bien plus, des facultés animales elles-mêmes en tant qu'elles imitent et préparent l'intelligence, au point qu'Aristote classe les bêtes d'après ce critère, mettant au plus bas degré celles qui ne se laissent pas enseigner, — si l'on réfléchit en outre que cette *docibilitas* est chez nous la vraie racine de la vie sociale, l'homme étant un animal politique avant tout parce qu'il a besoin d'autrui pour progresser dans l'œuvre de la raison spéculative et pratique, qui est son œuvre

spécifique, on doit conclure d'une part qu'en perdant sa docilité à l'enseignement humain comme sa docilité à l'objet, l'intelligence dans les temps modernes a cheminé dans le sens d'un endurcissement proprement brutal, et d'un affaiblissement progressif de la raison, d'autre part que les liens les plus profonds, et tout à la fois les plus humains, de la vie sociale, ont dû en même temps, par un effet inévitable, se défaire peu à peu.

Au point d'évolution auquel est parvenue la pensée depuis les grands changements inaugurés par la réforme cartésienne, on peut discerner trois symptômes principaux du mal qui affecte aujourd'hui l'intelligence jusqu'en ses racines.

L'intelligence croit affirmer sa vertu en niant et rejetant comme science, après la théologie, la métaphysique ; en renonçant à connaître la Cause première et les réalités immatérielles ; en cultivant un doute plus ou moins raffiné qui blesse à la fois la perception des sens et les principes de la raison, c'est-à-dire cela même dont dépend pour nous tout savoir. Cet affaïssement présomptueux de la connaissance humaine, appelons-le d'un mot : *agnosticisme*.

En même temps l'intelligence méconnaît les droits de la Vérité première, et refuse l'ordre surnaturel, qu'elle regarde comme impossible, — et par cette négation c'est toute la vie de la grâce qui se trouve atteinte. Disons d'un mot : *naturalisme*.

Enfin l'intelligence se laisse prendre au mirage d'une conception mythique de la nature humaine, qui assigne à cette nature les conditions propres à l'esprit pur, la suppose en chacun de nous aussi parfaite et aussi intègre que la nature de l'ange en celui-ci, et dès lors revendique pour nous, comme nous étant dues en justice, avec l'entière domination sur la nature, cette autonomie supérieure, cette plénitude à se suffire, cette *αὐτάρχεια* qui conviennent aux formes pures. C'est là ce qu'on peut, en donnant à ce mot son plein sens métaphysique, appeler *individualisme* : et qu'il serait plus exact de nommer *angélisme* ; terme qui se justifie par des considérations historiques aussi bien que doctrinales, car c'est dans la confusion cartésienne entre l'âme humaine et le pur esprit, comme dans la confusion leibnizienne entre la substance quelle qu'elle soit, et la monade angélique, que l'individualisme moderne a son origine idéale et son type métaphysique.

Je dis que ces trois grandes erreurs sont les symptômes d'un mal vraiment radical, car c'est à la racine même qu'elles s'attaquent, à la triple racine rationnelle, religieuse, morale, de notre vie.

A l'origine elles étaient singulièrement latentes et dissimulées, à l'état de pures *intentions* spirituelles. Aujourd'hui elles sont là, étincelantes, opprimantes, partout répandues. Tous les voient et les sentent,

parce que de l'intelligence leur pointe cruelle a passé jusque dans la chair de l'humanité.

Remarquons-le encore, c'est l'intégrité de la raison naturelle, la *simplicité de l'œil* de l'intelligence, pour parler comme l'Évangile, c'est la rectitude foncière du sens commun qui est blessée par ces erreurs. Étrange fortune du rationalisme ! On s'est affranchi de tout contrôle pour conquérir l'univers et tout soumettre au niveau de la raison. Et voilà qu'au terme on renonce au réel, on n'ose plus se servir des idées pour adhérer à l'être, on s'interdit de rien savoir en dehors du fait sensible et du phénomène de conscience, on dissout tout objet de pensée dans une grande gelée mouvante qu'on appelle le Devenir ou l'Évolution, on se croit barbare si on ne soupçonne pas de *naïveté* tous les premiers principes et toute démonstration rationnelle, on remplace l'effort de la pensée et du discernement logique par un certain jeu raffiné de l'instinct, de l'imagination, de l'intuition, des ébranlements viscéraux, on n'ose plus juger.

2. Or il importe de le comprendre, ce mal qui affecte l'intelligence et qui est venu par elle, rien d'inférieur à l'intelligence n'y peut remédier, c'est par l'intelligence elle-même qu'il sera guéri. Si l'intelligence n'est pas sauvée rien ne sera sauvé. Si malade qu'elle soit, elle recèle toujours au fond d'elle-même une vitalité essentielle que rien ne peut léser ni cor-

rompre, et elle reste toujours, dans l'ordre métaphysique, la plus haute faculté de l'être humain. A cause de l'indéfectible énergie de sa nature spirituelle, le mal qui l'affecte, si radical qu'il soit, demeure de l'ordre accidentel, de l'ordre de l'opération, il ne saurait l'atteindre dans sa constitution essentielle ; et c'est précisément quand il est devenu le plus manifeste qu'en est le plus fondé à espérer la réaction de salut : il suffit qu'elle prenne conscience du mal, elle se dressera aussitôt contre lui.

Au reste, il ne sert de rien d'épiloguer, nous sommes en face d'une nécessité inéluctable. Les maux dont nous souffrons sont descendus si avant dans la substance humaine, ils ont causé des destructions si générales, que tous les moyens de défense, tous les appuis extrinsèques, dus avant tout à la structure sociale, aux institutions, à l'ordre moral de la famille et de la cité, et dont la vérité comme les plus hautes acquisitions de la culture ont un si grand besoin parmi les hommes, se trouvent sinon détruits, au moins gravement ébranlés. Tout ce qui était humainement solide est compromis, « les montagnes glissent et bondissent ». L'homme est seul en face de l'océan de l'être et des transcendants. C'est pour la nature humaine une condition anormale et aussi périlleuse que possible. Mais en tout cas c'est bien la preuve que tout dépend désormais de la restauration de l'intel-

ligence. Ces vérités métaphysiques, que Pascal trouvait trop éloignées du sentiment commun des hommes, elles sont désormais manifestement l'unique refuge et sauvegarde de la vie commune et des intérêts les plus immédiats de l'humanité. Il ne s'agit plus de parier, croix ou pile. Il s'agit de juger, vrai ou faux, et d'affronter les réalités éternelles.

Les tentatives de redressement politique et social auxquelles, au milieu du désordre universel, l'instinct de conservation provoque les peuples n'éviteront de tourner à un despotisme brutal et éphémère, elles ne produiront rien de stable, que si l'intelligence est restaurée ; le mouvement de renouveau religieux qui se dessine dans le monde ne sera durable et vraiment efficace que si l'intelligence est restaurée. Vérité d'abord ; *veritas liberabit vos*. Malheur à nous, si nous ne comprenons pas que maintenant comme aux jours de la création du monde, le Verbe est au principe des œuvres de Dieu.

II

3. Quel est le caractère le plus frappant de cela même qu'il y a en saint Thomas d'Aquin de plus haut, et de plus divin, et de plus efficace, quel est le caractère le plus frappant de la *sainteté même* de saint Thomas ? « Ce qui caractérise sa sainteté, c'est

ce que saint Paul appelle *sermo sapientiae*, ainsi que l'union des deux sagesse, l'acquise et l'infuse... »¹ Disons que la sainteté de saint Thomas est *la sainteté de l'intelligence*, et je voudrais pouvoir faire saisir à vif toute la réalité contenue sous ces mots.

Non seulement la *philosophie* de saint Thomas maintient mieux qu'aucune autre les droits et la noblesse de l'intelligence, affirmant sa primauté de nature sur la volonté, rassemblant sous sa lumière toute la diversité hiérarchisée de l'être, l'identifiant elle-même, là où elle se trouve en acte pur, avec la nature infiniment sainte du Dieu vivant, enfin, dans l'ordre pratique, nous rappelant sans cesse que la vie de l'homme, et avant tout la vie chrétienne, « est à base d'intelligence », mais encore, et cela va beaucoup plus loin, la *sainteté* elle-même de Thomas d'Aquin, sa charité, son sacrifice de louange, sa consommation en Jésus, tout s'accomplit et rayonne en lui au sommet de l'esprit, dans cette vie de l'intelligence qu'Aristote déclarait meilleure que la vie humaine, là où l'opération de l'homme confine à l'opération des formes pures ; et c'est de là que tout s'épanche en vagues de lumière jusqu'aux plus humbles puissances de l'être créé. Comprenons en ce sens-là le nom de *Doctor Angelicus* donné depuis

1. S. S. PIE XI, Encycl. *Studiorum ducem*.

si longtemps, et avec tant de justesse, à Thomas d'Aquin. Saint Thomas est en un sens suréminent le *pur intellectuel*, parce que l'intelligence elle-même est son moyen par excellence de servir et d'aimer Dieu, parce que l'intelligence elle-même est son hostie d'adoration.

Son œuvre principale, on le sait assez, a été, avec l'approbation et l'encouragement, que dis-je, à l'instigation de la Papauté, de faire place dans l'intelligence chrétienne, en le complétant, en le perfectionnant, en le purifiant de toute scorie, à Aristote, à toute la sagesse naturelle de ces philosophes que Tertullien appelait des animaux de gloire. Pour cela il a dû mener un très dur combat. Car s'il y a entre Aristote et l'Évangile, entre la sagesse humaine grandie sur le sol de Grèce et la révélation descendue du ciel de Judée un accord préétabli qui est à lui seul un signe apologétique admirable, cependant, pour réaliser cet accord, pour le faire passer à l'acte, en triomphant des obstacles nés des limitations du sujet humain, il ne fallait pas seulement la maturité de civilisation du temps de saint Louis, il fallait aussi toute la force du grand bœuf muet de Sicile. Comme l'a si bien vu Pascal, c'est avant tout à cause de la médiocrité de notre envergure intellectuelle que nous tombons dans l'erreur, parce que nous ne savons pas embrasser à la fois des vérités qui semblent opposées, et qui en réalité se complètent.

« L'exclusion » est ainsi « la cause de l'hérésie », et plus généralement de l'erreur. Les soi-disant augustinien du XIII^e siècle, attachés matériellement à la lettre de leur maître, brouillant les objets formels de la foi et de la raison, de la sagesse métaphysique et de la sagesse des saints, bref, inclinés vers ce qu'on appellerait aujourd'hui l'*anti-intellectualisme*, que faisaient-ils en définitive, sinon refuser les droits de la vérité d'ordre naturel ? On verra plus tard cette tendance aboutir à l'hérésie formelle, avec Luther et sa haine inhumaine de la raison. Les averroïstes, fanatiques d'un Aristote corrompu par les Arabes, méconnaissant la lumière propre et la souveraineté de la foi et de la théologie, bref inclinés vers le *rationalisme*, refusaient, eux, les droits de la vérité surnaturelle. Et nous savons trop bien où cette tendance devait aboutir. Les uns et les autres, saint Thomas les a brisés, et il les brisera encore, car c'est toujours le même combat. Et en même temps il fixait par des principes définitifs la théorie rationnelle de cette distinction et de cet accord entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, qui sont plus chers à la foi catholique que la prunelle de l'œil, et plus importants pour la vie du monde que le cycle des astres et des saisons.

Mais ce double combat contre les averroïstes et contre l'ancienne scolastique attardée, cette œuvre immense de l'intégration d'Aristote dans la pensée

catholique, n'est que la manifestation et le signe d'une invisible lutte, plus grande encore et plus formidable : l'œuvre propre de saint Thomas, l'entreprise à laquelle il était commis par le Seigneur, ç'a été d'amener la plus fière et la plus intraitable des puissances, parce que la plus spirituelle, l'intelligence, je dis l'intelligence dans tout son appareil de richesse et de majesté, armée de toutes ses énergies spéculatives, avec toute sa logique, toute sa science, tout son art, tout l'ornement de ses féroces vertus plantées dans l'être même, ç'a été d'amener l'intelligence, en lui imposant sobriété, mais jamais abdication, — tout entière dans la sainte lumière du Christ, au service du Dieu enfant qui gît entre le bœuf et l'âne. Pour la suite des siècles, il a tous les mages derrière lui.

Ces considérations nous permettent, me semble-t-il, d'entrevoir quelque chose du mystère de la vocation elle-même de saint Thomas. Très étonnante vocation, on l'a souvent remarqué. Car le lieu que Thomas d'Aquin doit quitter pour répondre à l'appel de Dieu, ce n'est pas le siècle, c'est déjà le cloître, ce n'est pas le monde, c'est le Mont-Cassin. Ce n'est pas ce que l'Église appelle l'ignominie de l'habit du siècle, *ignominia saecularis habitus*, c'est le saint habit bénédictin qu'il abandonne pour revêtir la blancheur de saint Dominique. Ce n'est pas le péril du monde qu'il quitte

pour l'état de perfection, c'est d'un état de perfection qu'il passe à un autre état de perfection, et plus difficile. Il lui faut laisser la maison du Bienheureux Père Benoît, de qui, petit oblat à la robe noire, il avait appris les douze degrés d'humilité¹, et à qui, Docteur ébloui ayant consommé son œuvre, il demandera l'hospitalité pour mourir. Et sachant que tel est le plaisir du Seigneur, il s'obstine à ce départ avec la ténacité d'une volonté indomptable.

Frères, mère, prison, ruse et violences, rien ne peut sur lui. Pourquoi cette obstination ? Il lui fallait être dans les affaires de son Père. Qu'est-ce que Dieu ? Il devait nous apprendre à épeler les choses divines. Et voilà ce que la comtesse Théodora ne pouvait entendre.

Au ciel saint Dominique l'avait demandé à saint Benoît, parce que le Verbe de Dieu l'avait demandé à saint Dominique, pour lui donner mission sur l'intelligence chrétienne. Il doit servir l'intelligence, mais comme le prêtre sert la créature de Dieu. Il doit l'instruire, la baptiser, la nourrir du Corps du Seigneur, il doit célébrer les noces de l'Intelligence et de l'Agneau. Sur le caillou blanc qui lui est donné, et

1. Suivant la juste remarque du P. Petitot, on peut dire que saint Thomas d'Aquin, qui se faisait lire chaque jour les conférences de Cassien, est toujours resté profondément pénétré de la spiritualité bénédictine, si peu réflexe, si peu préoccupée de « psychologie ».

qui est aussi la pierre embrasée qui purifie ses lèvres, il y a écrit : *vérité*.

Saint Thomas est proprement et avant tout l'*apôtre de l'intelligence* : c'est la première raison pour laquelle on doit le regarder comme l'*apôtre des temps modernes*.

4. La seconde raison, c'est ce qu'on pourrait appeler l'*absolutisme de la vérité* dans son âme et dans son œuvre, avec cette triple conséquence d'une parfaite pureté dans la qualité intellectuelle, d'une parfaite rigueur logique et en même temps d'une harmonieuse complexité dans la doctrine, d'une parfaite docilité dans l'obéissance au réel. Certes tout philosophe, tout théologien désire et veut la vérité. Mais la veut-il d'une manière aussi véhémence et aussi exclusive ? Sans parler des préoccupations particularistes et des vices de toute sorte, amour-propre, curiosité, vain desir de l'original et du nouveau voulus pour eux-mêmes, qui si souvent gâtent la recherche, est-ce que tout en voulant la vérité il n'arrive pas qu'un philosophe s'ordonne *aussi* à autre chose ? Il est très rare en réalité que le Vrai SEUL tire tout à lui dans le ciel de l'intelligence. Astres géants, d'autres transcendantsaux mêlent leur attraction à la sienne, et inclinent la pensée. Et c'est là un désordre grave, car la science comme telle ne peut être réglée que par le vrai. Au fond du

platonisme en métaphysique, du scotisme en théologie, n'y a-t-il pas comme une collusion secrète du Beau ou du Bien avec le Vrai, de l'Amour avec le Connaître? Chez d'autres ce sont des influences plus terrestres qui entrent en jeu, la commodité, la facilité, l'adaptation à l'époque, ou aux utilités de l'enseignement, ou plus généralement à la faiblesse du sujet humain, que sais-je encore, une inquiétude mal réglée des conséquences pratiques, voire un souci d'équilibre entre les opinions opposées qu'on prend pour de la sagesse, et qui consiste en réalité à chercher un *medium virtutis* entre l'erreur et la vérité comme entre deux vices contraires. Ainsi les vérités sont diminuées par les fils des hommes.

Saint Thomas, lui, laisse à la vérité toute sa grandeur, qui est à la mesure du Fils de Dieu. Philosophe et théologien, il ne sait rien que la Vérité, et n'est-ce pas de cette manière que Philosophie et Théologie prises comme telles doivent ne savoir que Jésus crucifié? Toute sa régulation est dans l'être, il est parfaitement rectifié à l'égard de son objet. Rien d'autre que les nécessités intelligibles et les exigences des principes suprêmes ne vient déterminer ses solutions, quand même celles-ci seraient par là rendues pour nous plus difficiles, quand même elles devraient faire dire aux hommes : *durus est hic sermo*. Aussi bien sa doctrine, si elle repose tout entière, dans l'ordre analytique, *in via inventionis*, sur l'idée de

l'être, première donnée de l'intelligence, est-elle suspendue tout entière dans l'ordre synthétique, *in via judicii*, à l'idée de Dieu, de la Vérité première, objet suprême de tout esprit¹. Saint Thomas a jeté son filet sur l'univers, et il emporte toutes choses, devenues vie dans l'intelligence, vers la vision béatifique. Cette théologie des pacifiques est, sous la lumière de la foi, un immense mouvement de pensée entre deux intuitions, l'intuition de l'être et des premiers principes de la raison, d'où elle part, et qui lui est donnée ici-bas, et l'intuition de Dieu clairement vu, vers laquelle elle va, et qui lui sera donnée plus tard. Ordonnant tout le discours à une fin suprême ineffable, elle demeure toujours rationnelle, mais elle apprend en même temps à la raison à ne pas chercher sa mesure en elle-même, et devant les mystères d'en bas, tels que la matière et la puissance, comme devant les mystères d'en haut, tels que l'influx de la prémotion divine sur la liberté créée, elle nous demande de rendre hommage aux droits de l'être sur notre esprit, comme à la sublimité divine. C'est pourquoi elle est si sereine et si universelle, si ouverte et si libre, la plus hardiment affirmative et la plus humblement prudente, la plus systématique et la moins partielle, la plus intraitable et la plus accueillante à toutes les nuances

1. Cf. R. GARRIGOU-LAGRANGE, *La première donnée de l'intelligence*, dans « Mélanges thomistes », 1923.

du réel, la plus riche en certitudes et la plus attentive à réserver la part du probable et de l'opinion, la plus ferme et intransigeante et la plus détachée du savoir humain. Tant l'objet est transcendant, où elle aspire à se perdre !

Or, je dis qu'en cela encore saint Thomas répond d'une façon spéciale aux besoins du temps présent. L'esprit court aujourd'hui des dangers si extrêmes que nul palliatif ne peut lui suffire. Sur des intelligences labourées jusqu'au fond par les controverses modernes, et dont les exigences critiques ont grandi d'autant, bien des accommodements qui avaient pu réussir autrefois sont désormais sans efficace.

Pour ne parler que philosophie, cela est surtout sensible quand on arrive à certaines questions premières, comme celle de la distinction entre l'essence et l'existence, ou de l'analogie de l'être, ou de la nature de l'intellection, ou de la valeur de l'intuition du sens externe, ou de la relation de prééminence entre l'intelligence et la volonté.

Le travail des forces négatives va aujourd'hui si avant, que pour en triompher une doctrine implacablement rigoureuse est requise, et en même temps si ample qu'elle puisse faire droit à toutes les diversités où, faute de lumière ordonnatrice, s'épuise la pensée contemporaine. Il se trouve ainsi que ce qui est adapté à nos besoins, c'est précisément l'absolutisme de la vérité, que ce qui est opportun et « pra-

tique », c'est le radicalisme doctrinal, mais un radicalisme pur de toute étroitesse et de toute brutalité, de toute partialité, de tout fanatisme, et pour cela suspendu au seul Absolu véritable, à la transcendance de la Vérité première, d'où toutes choses procèdent dans l'être. Mille doctrines peuvent faire empirer l'état de l'intelligence, il n'en est qu'une qui la puisse guérir.

5. Le thomisme, — et c'est la troisième raison pour laquelle saint Thomas doit être appelé l'apôtre des temps modernes, — est seul en état de délivrer l'intelligence des trois erreurs radicales signalées au début de ce chapitre.

Scrutant métaphysiquement la connaissance, dont elle respecte — et elle seule — la nature originale et la mystérieuse immatérialité, mettant nos idées en continuité avec les choses par l'intuition des sens, et résolvant tout notre savoir dans l'évidence de l'être et des premiers principes, dont la valeur transcendante lui permet de monter jusqu'à Dieu, la doctrine de saint Thomas est une sagesse assez haute pour sauver l'intelligence des prestiges de l'agnosticisme, et pour opposer au démon idéaliste (déjà bien vieilli), un réalisme non pas naïf mais solidement critique.

Consciente de l'infinie élévation et de l'infinie liberté du Créateur, comme du fond radicalement

contingent de l'être créé, assurant, grâce à une saine notion de l'universel, la valeur de la *nature* et de ses lois, et montrant que cette nature reste au regard de Dieu immensément ductile et immensément achevable, toute pénétrable à l'influx divin, elle réduit à l'absurde le postulat naturaliste, et l'hypocrisie métaphysique qui, cachée derrière les sciences positives, essaie de conférer à la créature l'aséité divine.

Comprenant tout ce que la notion même d'animal raisonnable comporte de grandeur et de servitude, situant l'intelligence humaine au plus bas degré de l'échelle des esprits, rabattant rudement toutes ses prétentions à jouer à l'esprit pur, faisant la juste part de l'autonomie qui nous convient comme esprits, et de la dépendance qui nous convient et comme créatures, et comme créatures matérielles, et comme créatures blessées, elle détruit par la racine, par sa racine *angéliste*, un individualisme qui sacrifie en réalité la personne humaine à une image de l'homme illusoire et dévorante.

C'est que saint Thomas, et voilà son bienfait le plus immédiat, ramène l'intelligence à son objet, l'oriente vers sa fin, la rend à sa nature. Il lui dit qu'elle est faite pour l'être. Comment ne l'écouterait-elle pas ? C'est comme si on disait à l'œil qu'il est fait pour voir, aux ailes qu'elles sont faites pour voler. Elle se retrouve elle-même en retrouvant son objet ; elle s'ordonne toute à l'être ; selon l'inclina-

tion souveraine que les choses ont pour leur principe, elle tend, par dessus tout, vers l'Être même subsistant.

En même temps la simplicité du regard lui est rendue ; des obstacles artificiels ne viennent plus la faire hésiter devant l'évidence naturelle des principes, elle restaure la continuité de la philosophie et du sens commun.

Soumise à l'objet, mais pour parvenir à sa vraie liberté, car c'est dans cette soumission qu'elle agit de l'activité la plus spontanée et la plus vivante ; docile à l'enseignement des maîtres, mais pour rendre plus intense et plus parfaite sa propre saisie de l'objet, car c'est par amour de l'être qu'elle demande au labeur des siècles de la secourir et fortifier, elle rétablit au dedans de soi ses hiérarchies essentielles et l'ordre de ses vertus.

Ce qui fait la noblesse des philosophes, des philosophes modernes en particulier, c'est qu'en dépit de leurs égarements, ils aiment l'intelligence, même quand ils la ruinent. Mais pour la plupart ils l'ont aimée plus que Dieu. Saint Thomas aime Dieu plus que l'intelligence, mais il aime l'intelligence plus que tous les philosophes ne l'ont aimée. C'est pourquoi il peut la restaurer, en lui rappelant ses devoirs. Il la tire de sa lâcheté, il lui rend le courage d'affronter les vérités suprêmes. Il la tire de sa vaine gloire, il la plie à se mesurer sur les choses, et à écouter

une tradition. Il lui apprend à la fois les deux vertus complémentaires qu'elle avait perdues ensemble, la magnanimité et l'humilité.

6. Apôtre de l'intelligence, docteur de la vérité, restaurateur de l'ordre intellectuel, saint Thomas n'a pas écrit pour le XIII^e siècle, il a écrit pour notre temps. Son temps à lui, c'est le temps de l'esprit, qui domine les siècles. Je dis qu'il est un auteur contemporain, le plus actuel de tous les penseurs. Il adhère si purement à la haute lumière de la sagesse qu'il se trouve, à l'égard des sciences inférieures et de leurs ombres mouvantes, dans une liberté que nul philosophe n'a connue : tout le revêtement sensible emprunté à la science du XIII^e siècle peut tomber, sa doctrine philosophique et métaphysique demeure aussi intègre que l'âme une fois séparée du corps. Et peut-être le dépouillement dû aux révolutions opérées dans la science des phénomènes depuis Nicole Oresme, Vinci et Galilée, était-il nécessaire pour porter le thomisme à l'état de spiritualité, donc d'efficacité, qui répond vraiment à l'élévation spirituelle de la pensée même de saint Thomas. Il est placé au croisement de nos routes, il tient la clef des problèmes qui oppriment notre cœur, il nous apprend à triompher à la fois de l'anti-intellectualisme et du rationalisme, du mal qui déprime la raison au-dessous du réel et du mal qui l'exalte au-dessus ; il nous donne

le secret du véritable humanisme, du suprême développement de la personne humaine et des vertus intellectuelles, mais dans la sainteté, non dans la concupiscence, par l'esprit et par la croix, non par les grandeurs de chair. A une époque profondément travaillée par le désir, trop souvent divaguant et répandu sur les choses d'en bas, d'un règne du cœur et d'une vie d'amour, il enseigne la seule doctrine qui affirme le primat pratique absolu de la charité dans notre vie, et qui nous invite au festin du véritable amour, je dis de la charité surnaturelle, sans pourtant renier l'intelligence et sa supériorité métaphysique, ni adultérer la charité elle-même en la contaminant de pragmatisme, d'humanitarisme, ou de sensibilité animale. *La charité doit toujours grandir en vertu du premier précepte, c'est pourquoi la perfection de la charité tombe sous le précepte, comme la fin vers laquelle chacun doit tendre selon sa condition.* Telle est la loi de gravitation que le Docteur Angélique enseigne à un monde d'autant plus hanté par l'idée du progrès qu'il ignore généralement en quoi le progrès consiste.

Déjà Guillaume de Tocco ne se lassait pas d'insister sur la *modernité* de frère Thomas. A vrai dire cette *modernité* est à l'antipode de la *modernité* qu'on recherche aujourd'hui, et en laquelle on se complaît. Car saint Thomas fait du *nouveau* par accident, ne voulant faire que du *vrai*, au lieu qu'aujourd'hui on

fait du nouveau en voulant le nouveau comme tel, et c'est le vrai qui n'est plus qu'un accident. Dès lors on vise beaucoup plus à détruire l'ancien qu'à l'améliorer, et à exalter l'originalité de chaque sujet pensant qu'à conformer la pensée à l'objet. C'est le renversement complet de l'ordre : cette méthode essentiellement particulariste et négative est en réalité essentiellement rétrograde. Toutes les vérités acquises doivent ainsi fatalement être anéanties l'une après l'autre.

Au contraire la méthode de saint Thomas est essentiellement universaliste et positive. Elle vise en effet à conserver tout l'acquis humain pour y ajouter et le parfaire, et elle comporte l'effacement de plus en plus complet de la personnalité du philosophe devant la vérité de l'objet. S'il s'attache à Aristote, ce n'est pas parce qu'il voit en lui un penseur à la mode, récemment importé par les Arabes, c'est parce qu'il a reconnu en lui le meilleur interprète de la raison naturelle, qui a établi la philosophie sur des fondements conformes à ce qui est. Et il ne le suit qu'en le jugeant à chaque instant, en le rectifiant et purifiant à une lumière plus haute, qui n'est pas celle d'Aristote, mais de la Sagesse incarnée. S'il combat les disciples trop matériels de saint Augustin, ce n'est pas pour détruire saint Augustin, c'est pour le suivre et le comprendre d'une façon plus vivante et plus profondé-

ment fidèle, dans un plus parfait commerce d'esprit. Aussi bien nul théologien n'a-t-il eu de la commune et séculaire sagesse dont l'Église est divinement instruite une plus attentive dilection. Voilà pourquoi le Docteur Angélique est aussi le *Docteur commun* de l'Église. Docteur commun ! Titre admirable, qui manifeste une grandeur à vrai dire surhumaine, qui met à leur place tous nos tristes amours-propres, et qui répond aux plus urgentes nécessités de l'heure. Ce n'est pas d'un Docteur spécial, ni d'un Docteur particulier, ni d'un Docteur original, ni d'un Docteur propre à notre personne ou à notre famille, ce n'est pas d'un Docteur illuminé, ou dévot, ou subtil, ou irréfragable, ou *facundus*, ou *resolutissimus*, ou *eximius*, ou d'un *venerabilis inceptor*, c'est d'un Docteur commun, c'est du Docteur commun de l'Église que nous avons besoin. Il est debout, au seuil des temps modernes, nous tendant, en la corbeille ouvragée de ses milliers d'arguments, les fruits sacrés de la sagesse.

Or, il se produit de nos jours quelque chose de plus important que beaucoup d'événements matériels plus aisément remarquables. A la voix de l'Église, la doctrine de saint Thomas n'est pas seulement restaurée ou en voie d'être restaurée dans les écoles catholiques et dans l'éducation des clercs, voici que sortant des vieux in-folio où elle était tenue en réserve, non pas vieille elle-même, mais jeune

comme la vérité, elle s'adresse au monde, elle revendique sa place, c'est-à-dire la première, dans la vie intellectuelle du siècle, elle crie sur les places publiques, comme il est dit de la sagesse : *sapientia foris praedicat, in plateis dat vocem*. Après la longue aberration idéaliste due à Descartes et à la grande hérésie kantienne, nous assistons à une tentative de réintégration de la philosophie de l'être dans la civilisation occidentale. Les amateurs de paradoxe et de nouveauté devraient être les premiers à s'en réjouir.

Il y a là une œuvre très vaste à accomplir, et difficile, et où le péril ne manque pas. Mais c'est un beau risque, καλὸς κίνδυνος, et ne faut-il pas que nous imitions saint Thomas en cela aussi que j'appelais tout à l'heure sa modernité, dans sa hardiesse à innover, dans son courage intellectuel à risquer le nouveau ? Car il est bien vrai, mais en un sens plus subtil que ne croient les dévots de l'Évolution, que partout où il y a vie sur terre, il y a mouvement et renouvellement, donc risque à courir et inconnu à affronter. Mais ce n'est pas dans la révolte qu'il y a le plus d'obstacles à surmonter, c'est dans l'instauration de l'ordre, ce n'est pas pour la destruction qu'il faut le plus de force, c'est pour l'édification. Saint Thomas d'Aquin est le héros de l'ordre intellectuel ; l'immense entreprise philosophique et théologique qu'il a assumée de son temps, et qui deman-

dait, pour être menée à bonne fin, non seulement son génie, mais toute la prudence et la force, tout l'organisme parfait des vertus et des dons de son admirable sainteté, est une aventure beaucoup plus merveilleuse que les plus belles aventures des hommes, — une aventure angélique. Il disait à son compagnon qu'il ne serait jamais rien dans l'Ordre ni l'Église. Sur ses épaules pesaient tout l'avenir de la civilisation chrétienne et de l'intelligence, et la plus grande mission dont l'Église ait chargé l'un de ses enfants.

Eh bien, nous autres, si infimes que nous soyons au regard de ce géant, nous devons cependant avoir quelque part à son esprit, puisque nous sommes ses disciples. Nous ne sommes pas assez enfants, certes, pour prétendre, comme quelques-uns nous y invitent, refaire avec les philosophes modernes en les prenant pour maîtres et en adoptant leurs principes, refaire avec Descartes, voire avec Kant ou Bergson, ce qu'il a fait avec Aristote. Comme si on pouvait faire avec l'erreur la même chose qu'avec la vérité, et comme si pour bâtir une maison il fallait changer ses fondements sans cesse ! Non, ce qui nous est demandé, c'est, tout en rejetant absolument les principes et l'esprit de la philosophie moderne, — parce qu'ils vont à égaler à Dieu la créature humaine, — tout en nous attachant aux principes de saint Thomas avec une fidélité qui ne sera jamais assez pure, sans admettre aucune dimi-

nution et aucun mélange, car l'assimilation n'est possible que si l'organisme est intègre, — c'est de faire passer la lumière de saint Thomas dans la vie intellectuelle du siècle, de penser notre temps à cette lumière, de nous appliquer à informer, animer, ordonner par elle tous les matériaux palpitants de vie, et riches parfois d'une si précieuse qualité humaine, que le monde et son art, sa philosophie, sa science, sa culture, ont préparés, et gaspillés, hélas, depuis quatre siècles, — c'est d'essayer de sauver tout ce qu'il y a encore de viable dans le monde moderne, et de ressaisir, pour les amener à l'ordre parfait de la sagesse, ces constellations en mouvement, ces voies lactées spirituelles, qui, par le poids du péché, descendent vers la dissolution et vers la mort. Certes je ne pense pas qu'une telle entreprise puisse pleinement réussir, un tel espoir supposerait de grandes illusions sur la nature de l'homme et sur le cours de son histoire, mais ce qui est nécessaire, et ce qui suffit, c'est que le dépôt soit sauvé, et que ceux qui aiment la vérité puissent la reconnaître.

7. Rien d'inférieur à l'intelligence, disions-nous plus haut, ne peut guérir l'intelligence. Mais ce qui est meilleur ici-bas que l'intelligence, la charité infuse doit aussi être invoquée. Si le retour à l'ordre intellectuel doit être l'œuvre de l'intelligence elle-même,

cependant l'intelligence, dans cette œuvre qui est sienne, a besoin d'être aidée par Celui qui est le principe de sa lumière, et qui ne règne dans les esprits que par la charité ; si la philosophie et la théologie de saint Thomas sont exclusivement fondées et stabilisées sur les pures nécessités objectives qui s'imposent, soit à la raison naturelle, soit à la raison éclairée par la foi, cependant l'intelligence humaine est si faible par nature, et affaiblie encore par le premier péché, et la pensée de saint Thomas est d'une intellectualité si haute, qu'en fait, du côté du sujet, il a bien fallu, pour que cette pensée nous fût donnée, toutes les grâces surnaturelles dont l'éminente sainteté et la mission unique du Docteur Angélique lui assuraient le secours, et qu'il faut et faudra toujours, pour qu'elle vive sans altération parmi les hommes, la confortation supérieure de ces dons du Saint-Esprit qui sont présents en tout chrétien, et qui croissent en nous avec la grâce sanctifiante et la charité.

Ce serait se leurrer gravement que de méconnaître ces vérités. Elles sont, en particulier, rendues plus urgentes par la diffusion même du thomisme. Quand elle passe parmi les hommes, une doctrine de sagesse doit redouter bien plus le risque d'être un jour à la mode que les sophismes de ses adversaires. L'enseignement officiel lui-même, oubliant les fameuses ténèbres du moyen âge, ne commence-t-il pas à

s'intéresser sérieusement à saint Thomas ? J'entends dire que parmi les sujets de thèse de doctorat déposés à la Sorbonne, un nombre impressionnant est consacré à la philosophie thomiste. Nous nous en félicitons, certes. Mais nous ne nous dissimulons pas que dans la mesure où des esprits insuffisamment préparés et armés, et plus ou moins influencés par les préjugés modernes, s'emploieront à examiner cette philosophie, elle risquera d'être étudiée sans la lumière convenable, et dès lors de subir des interprétations diminuées, parcellaires et déformantes. Cela s'est vu déjà, et pas seulement dans les travaux des historiens universitaires.

Comment parer à ce danger, saint Thomas nous l'apprend lui-même, et par sa doctrine, et, plus efficacement peut-être encore, par son exemple. Est-ce qu'il n'a pas avoué à son compagnon Réginald que sa science avait été acquise avant tout par le moyen de la prière ? Est-ce que chaque fois qu'il voulait étudier, discuter, écrire ou dicter, il ne recourait pas d'abord au secret de l'oraison, pleurant devant Dieu pour être instruit de la vérité ? Est-ce que la sagesse métaphysique et la sagesse théologique n'étaient pas chez lui le marchepied et le trône de la sagesse du Saint-Esprit ? Est-ce que ce plus grand de tous les Docteurs n'a pas été élevé à une vie mystique si haute qu'à la fin ce qu'il avait goûté de Dieu dans le ravissement lui rendait insipide

le savoir de mode humain? D'avoir trop bien entrevu la lumière éternelle, il est mort avant d'avoir achevé son travail.

De récentes études ont décrit d'excellente façon, l'encyclique *Studiorum ducem* a admirablement mis en lumière l'union en lui de la vie d'étude et de la vie d'oraison. C'est le secret de sa sainteté comme de sa sagesse.

C'est le secret de la splendeur unique de son enseignement. L'enseignement, nous dit-il, est une œuvre de la vie active, et il faut bien avouer qu'on n'y retrouve que trop les fardeaux et les encombrements propres à l'action ; il y a même un certain péril pour la vie de l'esprit dans le lourd remuement de concepts qui constitue le labeur pédagogique, et qui est toujours exposé, si l'on n'y veille constamment, à devenir matériel et mécanique.

Saint Thomas a été un professeur accompli parce qu'il a été beaucoup plus qu'un professeur, parce que chez lui le *discours* pédagogique descendait tout entier des hauteurs très simples de la contemplation.

Voyez-le dans cette grande dispute qu'il soutint victorieusement à Paris, aux approches de Pâques 1270, sur le point le plus controversé de sa doctrine, la thèse de l'unicité de la forme substantielle, contre Jean Peckham, régent des Frères Mineurs, plus tard archevêque de Cantorbéry. L'évêque de Paris, les maîtres en théologie, tous les docteurs sont acharnés

à le perdre. Enflammés de jalousie, ou offusqués par la paisible manière dont il brise avec les saintes routines, du regard et de la parole ils jettent la menace contre lui.

Et en vérité ils ont de quoi être déconcertés, car il n'est pas l'un d'entre eux, il a plus haut qu'eux l'origine de sa sagesse, dans le très pur silence qui est le père de la prédication. *Nisi efficiamini sicut parvuli*. Avec toute sa science, ce grand théologien dont la confession ressemblait, au témoignage de frère Réginald, à celle d'un enfant de cinq ans, est au milieu d'eux, par sa simplicité non pas désarmée certes, mais candide, mais *naturelle* (*ex Deo nata*) et non apprise, mais humble et sévère comme l'innocence, à l'image et configuration de Jésus enfant parmi les Docteurs.

Telle est la manière dont se réalise en lui la parole sainte, qui doit se vérifier d'une façon ou d'une autre en tous les chrétiens, et qui veut que la sagesse soit donnée aux petits, — à ceux qui sont « à leurs propres yeux de petits enfants », comme il est dit au livre des Rois, — et que Dieu élise « ce qui n'est pas » pour confondre « ce qui est ». Car le savoir, non plus que l'art et toute plénitude supérieure d'humanité, n'empêchent pas, comme le ferait croire parfois certain faux esprit de pauvreté intérieure, l'âme sainte d'être au-dedans de soi comme un vrai néant, sans nulle assurance en elle-même, parce que

tout cela étant *pur moyen* pour elle, absolument rien de tout cela n'est le point d'appui de son espérance, qui traverse tout le créé pour se fonder en Dieu seul, absolument rien de tout cela n'est pour elle possession personnelle la retranchant dans son bien propre.

Parce qu'il tenait toute son âme attachée uniquement aux plaies de l'humanité du Christ, porte des mystères de la déité, Thomas d'Aquin a été parfaitement pauvre en esprit au sein des richesses de l'intelligence ; parce qu'il savait les droits, tous les droits de la Vérité première, il n'est entré dans la science que pour aller à la sagesse, il s'est livré sans réserve à l'Esprit de Vérité. Par sa vie et par sa doctrine il a montré que la vie contemplative est meilleure que la vie active, et qu'elle constitue, quand elle surabonde en apostolat, l'état de vie purement et simplement le plus parfait, que la contemplation des saints est meilleure que la spéculation des philosophes, que l'intellectualité la plus haute n'est pas diminuée, mais corroborée, et portée au sommet de l'esprit, par l'humilité de la science de la croix. Par là saint Thomas enseigne à l'intelligence la plus haute condition de son salut, et par là encore il mérite d'être appelé l'apôtre des temps modernes, qui ont cru tant donner à l'intellectualité, et qui en ont si cruellement méconnu les conditions, dont la grande misère est d'avoir désappris l'union de la vie intellectuelle et de la vie spirituelle, et dont le plus pro-

fond besoin, plus ou moins obscurément ressenti, est de la retrouver.

III

8. Ce nom d'apôtre des temps modernes, il est encore une dernière raison pour laquelle il convient de le donner à saint Thomas d'Aquin. L'apôtre n'est pas seulement celui qui est envoyé dans le monde pour prêcher la parole de Dieu aux ignorants et aux infidèles, pour convertir les âmes à la vérité, et dilater ainsi le corps mystique du Sauveur. Il est aussi celui qui conserve et augmente la foi dans les âmes, celui qui est donné à l'Église pour être en elle colonne, rempart et lumière, et pour servir, à titre de docteur de vérité, à l'accroissement de sa mystérieuse vie de grâce et de sainteté. On sait le rôle tout à fait unique joué à ce point de vue dans les temps modernes par celui dont l'Église proclame, dans l'oraison de sa fête, que l'admirable science l'éclaire, que la sainte opération la féconde, et de qui elle prie Dieu de nous faire pénétrer la doctrine, *et quae docuit, intellectu conspiciere*. Or un trait paraît ici comme la touche suprême de l'art divin, attentif à composer de façon parfaite la figure de ses saints : le prince de la métaphysique et de la science sacrée est aussi le Docteur du Saint Sacrement. Il achève et consomme ainsi son office de serviteur du Verbe

éternel, Verbe illuminateur des intelligences, Verbe archétype de toute splendeur, Verbe descendu dans la chair et caché parmi nous sous la blancheur du pain. Voilà l'immensité divine, voilà la bénignité et l'humanité de la Vérité qu'il sert, et que nous servons, et qui veut que nous soyons appelés non seulement ses serviteurs, mais ses amis, *vos dixi amicos*. C'est la même Vérité qui veut se donner à nous tous en lumière et en substance dans la vision, et qui en attendant se donne en lumière par la doctrine et par la contemplation, en substance par l'Eucharistie. Distribuée, partagée à tous par l'enseignement ou par le sacrement, elle reste entière et sans brisure. Ici elle rassemble les esprits dans la clarté qui descend du Verbe incréé, là elle unit le corps mystique du Christ dans la communion du Corps et du Sang du Verbe incarné. Et n'est-ce pas d'un même amour que Thomas veille à son intégrité dans la doctrine, participation créée de la Vérité première, et adore sa présence dans le Sacrement, où la Vérité première est en personne ? Il la tient dans ses mains, cette Vérité qu'il aime, son cœur tombe en défaillance en la contemplant. Et voici que le Pape lui demande de chanter, pour l'Église entière, ce grand mystère de la foi ; un autre Pape, six siècles et demi plus tard, lui décerne le titre de *Docteur Eucharistique*.

Or, un immense développement de la dévotion

au Saint Sacrement, précédant et enveloppant la dévotion au Sacré-Cœur, n'est-il pas le principal caractère de la piété catholique dans les temps modernes ? La fête du *Corpus Domini* n'est-elle pas dans l'Église la grande fête moderne ? Tandis que le monde descend, l'Église, qui dispose des ascensions dans son cœur, ne rassemble-t-elle pas les âmes avec une sollicitude maternelle de plus en plus pressante autour du Corps du Seigneur ? Docteur Eucharistique, saint Thomas est à un titre suréminent l'apôtre et l'instructeur des temps modernes. Entendons monter de la multitude chrétienne ces chants divins qui viennent de l'âme et des lèvres du Théologien. Je disais tout à l'heure qu'il a tous les mages derrière lui. Il a derrière lui tout le peuple fidèle. Portant l'ostensoir il chemine en avant des temps.

9. Si saint Thomas d'Aquin est pour nous tout ce que je viens de dire, avec quel élan de confiance ne devons-nous pas lui demander le secret de la sagesse, et de la conquête apostolique du monde moderne ? Nous nous accrocherons à son manteau, nous ne le lâcherons pas qu'il ne nous ait livré ce secret. L'Église, par la voix de Pierre, nous y engage avec une extraordinaire insistence. Est-ce que nous n'écouterons pas ses exhortations ?

Si vous cherchez la vérité, dit-elle à grande voix,

allez à cette doctrine. Je vous indique le chemin, allez, ouvrez les yeux, voyez vous-mêmes.

Plaignons ceux qui, ne sachant pas voir, ou ayant les yeux prévenus, ne veulent pas supposer que leur propre vue a peut-être besoin d'être soignée par l'étude et par la prière, et préfèrent penser que c'est l'Église de Dieu qui a une paille dans l'œil.

Mais pour ceux qui désirent se mettre, selon le vœu de l'Église, à l'école de saint Thomas, remarquons qu'il y a deux manières d'étudier saint Thomas. Et s'il est vrai que l'homme n'arrive à la science que s'il est d'abord enseigné, s'il est vrai que Thomas d'Aquin, Docteur commun de l'Église, est, après le Christ Jésus, le Maître par excellence, le Maître toujours vivant qui du sein de la vision béatifique veille sur sa doctrine et en féconde les âmes, alors il faut dire que de ces deux manières d'étudier saint Thomas, l'une est saine, l'autre est viciée dès le principe. Cela, je le sens si vivement que je voudrais, à n'importe quel prix, pouvoir en persuader la jeunesse studieuse. Il y a une manière d'étudier saint Thomas qui consiste à lire d'abord Kant, Bergson et Blondel, puis les Pères, puis Avicenne et Averroès, puis au besoin Pierre Lombard ou Alexandre de Halès, puis enfin les écrits de saint Thomas dans l'ordre chronologique (des fragments de tout cela, bien entendu, car la vie est courte), afin d'*éclairer saint Thomas* à la lumière de

la philosophie moderne, et de discerner tout ce qu'il a reçu de ses prédécesseurs, tout ce qu'il leur a ajouté, tout ce qu'il a reçu de lui-même et ajouté à lui-même au cours de son processus évolutif individuel. Cette méthode, prise comme règle de discipline intellectuelle, est vaine, et stérile. Parce qu'elle revient à traiter saint Thomas comme un objet qu'on juge, --- et à faire comme si on avait déjà la science, alors qu'il s'agit d'acquérir la science.

A condition qu'elles soient faites avec la lumière nécessaire, et qu'on n'attende pas trop d'elles, de telles recherches et comparaisons seront bonnes, et nécessaires, — en particulier l'étude approfondie des philosophes modernes, --- mais à qui sera parvenu à l'âge adulte du savoir. Pour les *incipientes* elles sont cause d'enflure, non de science.

L'autre méthode consiste à se placer réellement à l'égard de saint Thomas dans la situation du vivant qui reçoit en face du vivant qui donne, de celui qui est formé et illuminé en face de celui qui forme et illumine : afin que saint Thomas nous apprenne à penser et à voir, afin de progresser sous sa conduite dans la conquête de l'être intelligible. Cette méthode est bonne et féconde, elle met l'âme dans la vérité de son état, pour la conduire à la vérité des choses.

Si nous y sommes fidèles, elle développera en nous un amour profond de la pensée vivifiante de

saint Thomas, et du texte lui-même, supérieur à tout commentaire, qui nous livre cette pensée, avec une limpidité merveilleuse et comme une grâce spéciale de lumière et de simplicité. Elle nous apprendra à étudier ce texte intégralement, et selon l'ordre des articles. Elle nous apprendra aussi, par le développement progressif lui-même de l'*habitus* thomiste, à user comme il faut des grands commentateurs, et à discerner dans sa ligne formelle la tradition authentique dont nous avons besoin pour parvenir à la parfaite intelligence d'une si haute doctrine. Car la pensée de saint Thomas est singulièrement vaste et profonde : pour la pénétrer dans sa vitalité essentielle, comme pour répondre aux difficultés nouvelles soulevées par le cours du temps, la lettre seule, si précieuse et si éclairante qu'elle soit, suffit-elle à nous instruire ? N'avons-nous pas besoin que nous soient expliquées davantage, par le mouvement et le progrès caractéristiques de tout organisme animé, les articulations secrètes et l'inflexible hiérarchie des thèses qui règlent cet immense univers spirituel ? Et s'il est vrai, comme le dit Platon, qu'un écrit, ne sachant pas se défendre et s'expliquer tout seul, a toujours besoin du secours de son père, croirons-nous qu'en suscitant saint Thomas Dieu ne lui a pas donné, dans une tradition vivante, le moyen de venir au secours de sa doctrine, et de nous en communiquer l'esprit ? C'est en ce sens que

Léon XIII, en nous recommandant dans l'encyclique *Aeterni Patris* d'étudier avant tout la doctrine de saint Thomas dans la source vive elle-même, *ex ipsis ejus fontibus*, nous conseillait aussi de nous abreuver aux cours d'eau purs et limpides issus de cette source, *rivi integri et illimes*, par opposition à d'autres fleuves qui se sont accrus d'eaux étrangères, et non salubres, *rivi qui exinde fluxisse dicuntur, re autem alienis et non salubribus aquis creverunt*.

Mais avec tous les dons personnels et tous les secours humains de la tradition, avec tous les commentateurs et les glossateurs nous n'aurons encore rien gagné, si cela même qui est l'objet et la fin de l'intelligence, le terme de son *inclination naturelle*, n'est pas aussi l'objet et le terme de notre *inclination volontaire*, du désir qui nous tend tout entiers vers notre bien, nous n'aurons rien gagné si nous n'aimons pas la vérité de tout notre cœur, si nous ne nous efforçons pas de l'aimer comme il l'a aimée lui-même, ce grand Docteur dont les tranquilles yeux ruisselaient de larmes, tant son cœur était lourd de l'attente de la vision.

Si nous aimons la vérité dans les âmes, si nous comprenons de quelle soif le monde agonise, si nous sommes prêts à tout donner pour qu'une telle soif soit soulagée ; si nous aimons la vérité dans l'Église,

si nous comprenons la portée de la parole de Benoît XV, reprise par S. S. Pie XI : « L'Église a déclaré que la doctrine de saint Thomas est sa doctrine propre », alors nous ne serons pas beaucoup retardés par les difficultés d'école, nous pourrons espérer d'avoir part à la lumière de saint Thomas, d'entendre vraiment — *intellectu conspiciere* — les choses qu'il a enseignées, et d'être employés selon nos forces, si chétifs soyons-nous, à ce travail universel de redressement dans la vérité, auquel il est commis par le Maître de l'histoire.

CHAPITRE IV

LE DOCTEUR COMMUN

Quia ipse plus illuminavit Ecclesiam quam omnes alii Doctores.

JEAN XXII (1318).

Thomae doctrinam Ecclesia suam propriam edixit esse.

BENOIT XV (1921).

Nous ne voudrions pas que l'on se méprît sur le sens de cette étude, où considérant la philosophie de saint Thomas (abstraction faite de la théologie, qui, elle, soutient avec la foi un rapport intrinsèque et essentiel), nous essayons de caractériser l'attitude de l'Église catholique à l'égard de cette philosophie. En la publiant nous n'oublions pas qu'il serait absurde d'essayer de remplacer par l'argument d'autorité ou par une espèce de contrainte, les raisons d'évidence intrinsèque qui seules peuvent motiver l'adhésion scientifique à un système de philosophie. Ce n'est pas dans la foi religieuse ni dans l'autorité de l'Église que la philosophie thomiste a ses principes et sa raison d'être, et l'on se tromperait beaucoup en

y voyant une doctrine réservée aux gens d'Église et aux offices sacrés. C'est une philosophie, elle ne se fonde que sur l'évidence, elle ne vit que de raison. De soi, elle appartient au même cycle profane que les *arts libéraux*. Nous pensons même que l'heure est venue pour elle de se répandre dans tous les ordres de l'activité spéculative profane, de laisser les murs de l'École, du séminaire ou du collège, pour assumer dans le monde tout entier de la culture le rôle qui convient à une sagesse d'ordre naturel : sa place est parmi les sciences ses sœurs, elle doit converser avec la politique et l'ethnologie, l'histoire et la poésie ; formée au grand air, dans les libres entretiens du péripatétisme, elle veut, tout en restant séparée des négoce des hommes, s'intéresser à tout de leur vie, il lui est essentiel de garder le contact avec l'expérience sensible ; pour maintenir sa propre vitalité elle a besoin d'une vaste surface respiratoire et d'échanges incessants.

Mais la cité, avec toute sa culture profane, est dans l'Église comme la terre dans le ciel ; le *laïc* est dans l'Église. Plus elle se fera laïque, et se portera hardiment aux frontières les plus exposées, plus la philosophie perdurable, pour sauver son intégrité, devra rester en continuité avec les sources surhumaines sans lesquelles l'humain faiblit, avec la sagesse sacrée qui la transcende et dont l'activité contemplative de l'Église est la patrie. C'est pour-

quoi il était normal et conforme à l'ordre éternel que partant à l'aventure dans l'univers elle fût d'abord *missionnée* par la Papauté.

Cette prédilection de l'Église, ces recommandations, ces exhortations des Papes, ne constituent pas et ne prétendent pas constituer une démonstration intrinsèque de la vérité du thomisme. Ce sont des arguments et des garanties extrinsèques, des signes qui déterminent l'intelligence du croyant à une confiance bien fondée. Les incroyants sans doute y demeurent insensibles ; bien plus, de telles recommandations leur rendraient plutôt suspecte une doctrine ainsi patronnée. L'Église ne baisse pas la voix pour cela, peu lui importe de *compromettre* des philosophes avec elle et avec Jésus-Christ ; elle estime sans doute que ces incroyants, s'ils n'entendent pas la Vérité première, entendraient moins encore les raisonnements métaphysiques, parce que leur cœur est prévenu ; qu'ils se scandalisent de voir une science honorée par la foi, elle tient leur scandale pour pharisaïque. Il reste qu'il serait ridicule de faire état devant eux de son sentiment en faveur d'une philosophie.

Quant aux croyants, ils n'ignorent pas qu'en aucune façon une philosophie ne saurait leur être imposée comme un dogme. Mais si la philosophie de saint Thomas ne reçoit ainsi pour eux, de la recommandation de l'Église, ni la valeur supra-rationnelle d'un article de foi, — ni, dans l'ordre propre des

disciplines rationnelles, cette évidence contraignant l'adhésion, qu'une philosophie a par elle-même, ou n'aura jamais, — il reste que parmi les signes extrinsèques aptes à produire l'opinion vraie, qui peuvent disposer un esprit de bonne foi à faire crédit à une doctrine, puis à l'examiner, à l'étudier lui-même avec respect et confiance, disons avec cette allégresse que donne l'espoir raisonnable de rencontrer le vrai, ils n'en peuvent pas trouver de plus persuasif et de plus notable que celui-là.

Dans le domaine propre de la science, l'argument d'autorité est le plus faible de tous¹. Mais dans le domaine de l'apprentissage, dans l'ordre de la préparation à la science, de la *via ad scientiam*, où précisément l'esprit soutenu par des signes et des arguments extrinsèques s'habitue peu à peu à avancer par lui-même à *pas d'évidence*, l'autorité d'un maître a de fait un rôle prépondérant. Car nous ne sommes pas des anges mathématiciens, constitués par la lumière naturelle de notre raison dans un état scientifique virtuel que nous n'aurions qu'à détendre par le discours, nous sommes, hélas, des enfants d'hommes, qui apprenons pour savoir, et qui, sachant, apprenons encore. Bien des malentendus concernant l'attitude de l'Église à l'égard de la philosophie de saint Thomas tomberaient d'eux-mêmes, si l'on compre-

1. Saint THOMAS D'AQUIN, *Sum. theol.*, I, 1, 8, ad 2.

nait qu'il s'agit là, avant tout, d'une question de pédagogie et d'éducation : « éduire », tirer à l'existence, faire naître le savoir philosophique de la puissance d'un intellect qui n'est d'abord qu'une *tabula rasa*.

C'est dans cet esprit, et pour aider à saisir plus exactement comment une philosophie, qui, de soi, ne relève que de l'évidence et de la raison, a pu cependant être recommandée par l'Église avec une insistance unique et extraordinairement significative, que nous proposons les remarques suivantes. Elles montreront, j'espère, qu'il est également faux, soit d'accuser l'Église catholique d'imposer à ses fidèles un « conformisme idéologique » en matière de philosophie, soit de regarder la philosophie de saint Thomas comme chose « indifférente » pour un catholique, et qui se présente à son examen de la même manière et dans les mêmes conditions que n'importe quelle autre doctrine philosophique.

Dans cet exposé, où, comme nous l'indiquions au début, nous considérons uniquement ce qui concerne saint Thomas philosophe, laissant de côté ce qui concerne saint Thomas théologien, — toute notre ambition sera de mettre le lecteur en face des textes des Souverains Pontifes, textes dont le public ne paraît pas toujours assez amplement informé. Nous étudierons donc avant tout, au point de vue des faits, et d'une façon historique et documentaire, ce que fut

effectivement l'attitude des Papes à l'égard de saint Thomas.

Cependant, pour éclairer notre route, il faudra tâcher d'abord, en manière d'introduction, de nous faire une idée sommaire, mais précise, des vérités générales qui commandent tout le débat, je veux dire du rôle et de l'autorité de l'Église en matière philosophique.

I

Sur ce point, certaines vérités élémentaires s'imposent logiquement à tout homme qui admet une révélation de Dieu proposée par l'Église du Christ, vérités élémentaires à propos desquelles l'Église elle-même, d'ailleurs, a pris soin de porter des définitions dogmatiques¹. Nous les rappelons ici pour plus de clarté.

1^o La vérité ne peut pas lutter contre la vérité, ce serait mettre en pièces le tout premier principe de la raison ; et la théorie de la double vérité, inventée au moyen âge par les averroïstes et reprise de nos jours par quelques modernistes, — théorie d'après laquelle la même chose peut être vraie selon la foi

1. Cf. DENZINGER-BANNWART, 1797, 1799, 1674, 1682, 1714 ; 1681, 1786 (Cf. VACANT, *Études théologiques sur le Concile du Vatican*, I, p. 347 ; SAINT THOMAS D'AQUIN, *Sum. theol.*, I, I, 1 ; *Sum. contra Gent.*, I, 4 ; GARRIGOU-LAGRANGE, *De Revelatione*, I, pp. 411-415) ; 1798, 1674 ; 1683-1684.

et fausse selon la raison, ou inversement, -- est une pure absurdité. « Bien que la foi soit au-dessus de la raison, dit le Concile du Vatican, il ne peut cependant y avoir entre la foi et la raison aucun dissentiment véritable : car c'est le même Dieu qui, d'une part, révèle les mystères et infuse la foi dans les âmes, et qui d'autre part, a fait don à l'esprit humain de la lumière de la raison, et Dieu ne saurait se nier lui-même, ni le vrai contredire jamais le vrai. D'où vient parfois la vaine apparence d'une telle contradiction, c'est avant tout de ce que les dogmes de la foi ne sont pas entendus et exposés selon le sens de l'Église, ou de ce que des opinions erronées sont prises pour des affirmations de la raison. » Il suit de là :

2° D'une part, que la philosophie, comme toute science, est indépendante de la révélation et de la foi dans son œuvre propre et dans ses principes, et se développe d'une manière autonome à partir de ceux-ci, en ayant pour lumière propre la lumière naturelle de la raison, et pour seul critérium l'évidence ;

3° D'autre part, que la philosophie est cependant soumise au magistère de la foi, toute énonciation d'un philosophe destructive d'une vérité révélée étant évidemment une erreur, et la *raison éclairée par la foi* ayant seule autorité pour juger si telle énonciation d'un philosophe (c'est-à-dire d'un homme qui use plus ou moins bien de la seule *raison naturelle*) est oui ou non contraire à la foi.

Ainsi la révélation joue le rôle de *norme* ou de *règle négative* à l'égard de la philosophie, c'est-à-dire que, sans empiéter sur ses principes ni intervenir dans ses procédés et dans son œuvre propre, elle a droit de *contrôle* sur ses *conclusions*.

4° Il est évident, dès l'instant qu'on admet le fait de la révélation, que la philosophie ne saurait souffrir aucun dommage de cette subordination indirecte à la foi. Comme l'art et comme toute discipline humaine, elle est libre et maîtresse dans son domaine, toutefois ce domaine est limité et subordonné ; elle ne jouit donc pas d'une liberté *absolue*, mais qui donc est *absolument libre*, sinon Dieu même ? D'être limitée dans sa liberté *de se tromper*, d'avoir contre l'erreur un contrôle extérieur et comme un garde-fou, c'est en réalité pour elle un grand bienfait. Car s'il est vrai que, selon le mot de Cicéron, il n'est pas de sottise au monde qu'un philosophe ne se soit trouvé pour soutenir, ce qui revient à dire avec l'Écriture que les insensés sont en multitude infinie (même parmi les philosophes), alors il faut bien avouer que la philosophie, pour mener à bien l'œuvre de la raison, doit avoir besoin, — je ne dis pas en elle-même, je dis dans l'homme, — du secours que lui apporte le contrôle de la révélation, en la protégeant contre un certain nombre de fâcheux accidents.

Pour mieux apprécier l'importance et même en un sens la nécessité de ce bienfait, rappelons-nous que,

selon l'enseignement commun des théologiens, confirmé par le Concile du Vatican, la faiblesse naturelle de l'homme est si grande que, sans un secours spécial de Dieu, la raison humaine est incapable de parvenir à posséder toutes à la fois (*collective*) et sans mélange d'erreur, les grandes vérités d'ordre naturel, dont chacune, prise à part, est cependant à sa portée. Nous comprendrons alors qu'outre la fonction essentielle de norme négative ou de contrôle externe dont je viens de parler, la foi a encore, à l'égard de la raison philosophique, un office positif, celui d'indiquer le but et d'orienter l'esprit, *veluti stella rector*, comme une étoile directrice.

5^o Enfin on peut considérer la philosophie non plus en elle-même et dans son domaine propre, mais en tant qu'elle entre dans la texture d'une science plus élevée : la théologie, science des vérités révélées, qui est en nous, dit saint Thomas, comme une participation de la science propre de Dieu et des bienheureux. La théologie ne peut pas se développer dans l'esprit humain sans se servir des vérités philosophiques, établies par la raison, qu'elle met en contact avec les données de la foi, pour faire jaillir de ces données les conséquences qu'elles contiennent virtuellement. Elle surélève ainsi la philosophie et *use* alors d'elle comme d'un instrument. On voit tout de suite que ces liens vivants confirment à un nouveau titre la subordination de la philosophie au magis-

tère de la révélation et de la foi : la théologie, indépendante en elle-même de tout système philosophique, devant juger les énonciations des philosophes à sa lumière, et assumer, parmi les divers systèmes philosophiques, celui qui sera entre ses mains le meilleur *instrument de vérité*.

Telles sont les notions élémentaires qui s'imposent logiquement à l'esprit, dès qu'on a posé le fait de la Révélation catholique.

Que s'ensuit-il ? Il s'ensuit que ceux qui ont reçu la grâce de la foi ne sauraient philosopher en se désintéressant de cette foi, *stella rectrix*, et de la théologie, en pratiquant le système de la cloison étanche ; la philosophie reste en eux rigoureusement *distincte* de la foi, et n'admet que du rationnel en sa structure propre, — elle ne peut pas être *séparée* de la foi ; et il est clair que le mouvement naturel de tout fidèle est de rejeter comme fausses les opinions philosophiques qu'il voit contraires à la vérité révélée. Chacun est tenu de défendre son bien et le bien de Dieu contre l'erreur.

Mais l'Église abandonnera-t-elle ici chacun à ses seules forces individuelles ? Elle manquerait au mandat qu'elle a reçu de garder le dépôt de la foi, à son devoir de protection envers les âmes. Elle interviendra donc, et en face d'une erreur philosophique qu'elle jugera assez grave (soit que cette erreur détruise directement une vérité révélée, soit qu'elle

détruise une vérité *connexe* au dépôt révélé), elle portera une condamnation ; elle recommandera positivement aussi la doctrine philosophique qu'elle juge capable entre toutes de donner sûreté et fermeté à l'esprit par rapport à la foi ; elle exercera son magistère sacré sur le domaine philosophique.

Quand nous parlons de l'Église — qu'on nous permette cette parenthèse, — pensons à ce qu'elle est vraiment ; n'ayons pas d'elle une conception diminuée ; ne nous représentons pas une simple administration spirituelle, rappelons-nous qu'elle est elle-même un mystère, qu'elle est le corps mystique du Christ, une personne vivante, à la fois divine et humaine, dont le Christ est la tête et dont le Saint-Esprit joint tous les membres, la grande Contemplative qui aspire à engendrer tous les hommes à la vie éternelle, et dont tous les mouvements, exécutés sans doute par des instruments humains, procèdent de la sagesse divine et des dons les plus purs de la grâce. Alors nous ne lui marchanderons pas notre confiance, nous ne la suivrons pas comme des enfants hargneux qu'il faut tirer de force ; nous comprendrons que son autorité doctrinale ne se borne pas à définir solennellement ce qu'on ne peut nier sans être hérétique, elle s'étend au contraire, selon tous les degrés et toutes les nuances que comporte dans le ton de la voix et l'autorité de l'affirmation, ce qu'on appelle le magistère ordinaire de l'Église,

à tout ce qui intéresse l'intégrité de la foi des âmes.

Des principes précédemment posés, une dernière conclusion se dégage.

Lorsque l'Église exerce son autorité sur le domaine philosophique, elle le fait essentiellement *par rapport à la foi, par rapport à la vérité révélée*, dont elle a mission de garder le dépôt. Mais la foi supposant la raison, comme la grâce suppose la nature, il se trouve que, pour accomplir parfaitement son office de gardienne de la foi, l'Église est aussi, et secondairement, constituée par Dieu gardienne de la santé de la raison, gardienne de l'ordre naturel (comme aussi du droit naturel). Disons donc qu'elle a une double mission : sauvegarder le dépôt révélé, et, secondairement, sauvegarder la rectitude naturelle de la raison elle-même. Et c'est au nom de cette double mission qu'exerçant son autorité sur le domaine philosophique, elle travaille en fait pour le plus grand bien de la raison. Elle n'est pas pour le monde, disait saint Augustin ; et cependant elle agit comme si elle était là pour le bien du monde.

II

On sait que la grande synthèse doctrinale effectuée par saint Thomas au XIII^e siècle apparut aux contemporains comme une nouveauté hardie. Pourquoi ? Parce que saint Thomas, à la suite de son maître

Albert le Grand, avait adopté, pour la faire passer au service de la foi, la philosophie d'Aristote, et parce qu'Aristote, qui était parvenu récemment au monde chrétien par l'intermédiaire compromettant des Arabes traducteurs et commentateurs, avait la plus mauvaise réputation. L'étonnement de certains esprits routiniers fut si grand que, quelques années après la mort de saint Thomas, malgré l'immense rayonnement déjà acquis par sa doctrine, quelques-unes des thèses professées par lui furent frappées de censure par l'évêque de Paris, Étienne Tempier, et par deux évêques anglais. Mais Étienne Tempier n'était pas l'Église. Quant à la *nouveauté* de saint Thomas, elle ne venait pas de ce qu'il changeait ou altérerait la pensée théologique héritée des Pères et élaborée dans les écoles du moyen âge, elle venait au contraire de ce qu'il la portait à son point de perfection scientifique, en usant pour cela comme d'instrument, non sans la surélever et l'épurer, de la philosophie la plus fortement rationnelle, la plus formée, la plus analytique que le génie grec ait pu concevoir.

Or, chose bien remarquable, dès le début les Papes ont non seulement encouragé saint Thomas dans son œuvre¹, mais encore discerné dans la synthèse tho-

1. « De son vivant même, il reçut d'Alexandre IV une lettre où le Pape n'hésitait pas à écrire : *A Notre cher Fils Thomas d'Aquin, homme éminent par la noblesse du sang et l'éclat des vertus, à qui la grâce de Dieu a accordé le trésor de la science des Écritures.* » S. S. PIE XI, encycl. *Studiorum Ducem*.

miste une valeur, une *qualité* incomparable, estimé qu'en elle c'est toute la tradition chrétienne qui venait donner son fruit. Jean XXII, qui canonisa frère Thomas d'Aquin en 1323, cinquante ans après la mort de celui-ci, déclarait que sa doctrine n'a pu provenir que d'une action miraculeuse de Dieu, « *doctrina ejus non potuit esse sine miraculo* », et qu'à lui seul il a plus illuminé l'Église que tous les autres docteurs. Vingt ans plus tard, le 6 février 1344, Clément VI attestait la diffusion de la pensée de saint Thomas dans l'Église universelle, et en 1346 il prescrivait à l'Ordre dominicain de ne pas s'écarter de sa doctrine. L'Ordre de Saint-Dominique, qui avait déjà, dans les Chapitres généraux de 1279 et de 1286, choisi Thomas d'Aquin pour son Docteur, était ainsi missionné par le Pape pour défendre et maintenir intact l'enseignement de saint Thomas, officiellement préposé, sous le signe du Docteur Angélique, à la garde de l'intelligence catholique.

Urbain V enjoignait, en 1368, à l'Université de Toulouse « *de suivre la doctrine du bienheureux Thomas, comme étant véridique et catholique, et de s'appliquer de toutes ses forces à la développer* ». On n'en finirait pas si l'on voulait rapporter par le détail les témoignages des Souverains Pontifes, Nicolas V, Pie IV, saint Pie V, qui proclama Thomas d'Aquin Docteur de l'Église, Sixte-Quint, Clément VIII, Paul V, Alexandre VII, Innocent XI, Innocent XII,

Benoît XIII, Clément XII, Benoît XIV... Qu'il nous suffise de signaler le mot d'Innocent VI, déclarant que « *ceux qui possèdent la doctrine de saint Thomas d'Aquin ne sont jamais surpris hors du sentier de la vérité, et que quiconque l'a combattue a toujours été suspect d'erreur* », et de constater que dans le gros volume consacré par le P. Berthier¹ à *Saint Thomas, Docteur commun de l'Église*, ces témoignages des Papes n'occupent pas moins de deux cent cinquante pages in-8°. Depuis le Concile de Lyon, tenu en 1274, l'année même de la mort de saint Thomas (il mourut à Fossa-Nova tandis qu'il se rendait au Concile, mais sa pensée y fut présente et c'est à elle que le Concile demanda ses formules pour condamner les erreurs de Grecs), et depuis le Concile de Vienne (1311-1312) où l'Église définit l'unité substantielle de l'être humain dans le langage même de saint Thomas, on peut affirmer que les Pères de tous les Conciles ont eu recours aux armes intellectuelles préparées par lui, et se sont toujours montrés strictement fidèles à ses principes. Cela n'est nulle part plus sensible que dans les définitions du Concile de Trente. « *Depuis la bienheureuse mort du saint Docteur*, écrivait Pie X, *l'Église n'a pas tenu un seul Concile auquel Thomas n'ait participé par les trésors de sa doctrine*². » Si cependant la marque

1. J. J. BERTHIER, *Sanctus Thomas Aquinas Doctor communis Ecclesiae*, vol. I, *Testimonia Ecclesiae*, Romae, 1914.

2. *Motu proprio Doctoris Angelici*. Ce mot de Pie X est repris par S. S. Pie XI, dans l'encyclique *Studiorum ducem*.

des limitations humaines au regard des mystères divins n'a pas manqué même en un tel Docteur, en ceci que le privilège de l'Immaculée Conception, controversé à son époque, n'a pas été enseigné par lui (il fut même combattu âprement pendant quelques siècles par *une partie* de son école), on doit remarquer que la réserve gardée par lui sur ce point provient de ce que (par prudence théologique et pour ne pas devancer le jugement de l'Église romaine) il est resté dans l'implicite sans pousser jusqu'aux précisions définitives ; elle ne décèle pas le moindre défaut dans ses principes, ceux-ci même en réalité, comme un « gouvernail » ¹ assurant la bonne direction, ont

1. « L'École franciscaine, suivant l'impulsion de Scot, et favorisée par le sentiment enthousiaste des fidèles, criait de toutes ses forces que la Mère de Dieu devait être et était Immaculée. Il s'agissait, par n'importe quelle voie, de toucher ce port, que leur faisait convoiter leur ardent amour envers la Très Sainte Vierge ; aussi étaient-ils plus préoccupés d'activer la vapeur et d'accélérer la marche que de tracer l'itinéraire exact.

» Saint Thomas et son École, accoutumés à imposer au sentiment le frein de la raison, et à ne pas risquer une avance sur le terrain mystérieux du dogme, sans s'éclairer au phare des dogmes déjà définis, proclamaient, avec non moins de force, que la Mère de Dieu, comme tout fils d'Adam, avait dû être vraiment et personnellement rachetée par le Sang du Calvaire, et qu'ils étaient prêts à barrer le chemin même à la Mère de Dieu tant qu'ils ne la verraient pas franchement engagée dans la voie du *debitum personnel*, la seule qui motive la rédemption par le sang de Jésus-Christ.

» Livrée à cette double influence — l'ardeur scotiste et le gouvernail thomiste — la barque de l'Immaculée avançait lentement mais sûrement pendant des siècles. Sans Scot et son École

servi autant que l'ardeur de Scot et de l'école franciscaine à préparer la définition dogmatique prononcée par Pie IX en 1854.

Mais arrivons au dernier quart du XIX^e siècle. Ici les choses prennent un aspect nouveau. Saint Thomas n'apparaît plus seulement comme le maître de la science sacrée, dont la doctrine préside aux actes solennels du magistère ecclésiastique et constitue la réserve *théologique* de l'Église. Le Pape s'adresse à la raison humaine, il l'adjure de revenir

elle n'eût pas bougé du tout, ou du moins n'aurait guère avancé ; sans l'intervention de saint Thomas et de ses disciples, elle se serait certainement égarée. Après Dieu et son Église, c'est à Scot et à son École que nous sommes redevables de la définition de l'*Immaculée Conception*, mais c'est à saint Thomas et à ses disciples que nous devons la définition de la *vraie Immaculée Conception*. » F. MARÍN-SOLA, *L'Évolution homogène du dogme catholique*, Fribourg, 1924, t. I, pp. 327-328.

Voir avant tout, sur cette question, l'ouvrage du R. P. DEL PRADO, *Divus Thomas et Bulla Dogmatica « Ineffabilis Deus »*, Fribourg, 1919. Ce que saint Thomas enseigne (contre certaines manières erronées d'argumenter pour l'*Immaculée Conception*), c'est que la Mère du Sauveur a été *rachetée*, elle aussi, par les mérites de son fils, et qu'il faut lui reconnaître *tous* les degrés de pureté, *pourvu qu'ils soient compatibles* avec sa rédemption par Jésus-Christ. Il suffit d'expliciter davantage, et d'ajouter que cette rédemption a été une rédemption *préservatrice* (supposant non le péché, mais le *debitum*, la dette personnelle et prochaine remise par les mérites prévus du Christ à l'instant même de la création et de l'infusion de l'âme), pour avoir la notion de l'*Immaculée Conception* telle que l'Église l'a définie, notion très exactement précisée dans l'oraison de la fête du 8 décembre : « *Deus... qui ex morte ejusdem Filii tui praevisa, eam ab omni labe praeservasti...* »

au Docteur Angélique, de lui demander le chemin de la lumière, de restaurer, elle qui a connu tant de négations, d'ivresses et de dégoûts, les grandes affirmations de la *philosophie* thomiste. Le 4 août 1879, Léon XIII publie l'encyclique *Aeterni Patris*¹, de laquelle date la renaissance des études scolastiques. Il est utile à chacun de lire (ou de relire) cette encyclique tout entière, on y trouve une défense et apologie de la Philosophie, de sa valeur comme science, de sa dignité et de son utilité parmi les hommes et dans la société chrétienne, qui, émanant du vicaire du Christ parlant à l'univers, a une singulière gravité et une singulière noblesse. Après avoir brièvement résumé l'histoire de la philosophie dans les siècles chrétiens, au temps des Pères et au temps des scolastiques, « *entre les Docteurs scolastiques, dit le Pape, s'élève à une hauteur incomparable leur prince et leur maître à tous, Thomas d'Aquin, lequel, ainsi que le remarque Cajetan, pour avoir profondément vénéré les saints Docteurs qui l'ont précédé, a hérité en quelque sorte de l'intelligence de tous, intellectum omnium quodammodo sortitus est. Thomas recueillit leurs doctrines comme les membres dispersés d'un même corps; il les réunit, les assemble dans un ordre admirable, et leur donna des accroissements si grands qu'il est tenu à juste titre pour le défenseur spécial et l'honneur*

1. Voir aux ANNEXES, p. 205, le texte intégral de cette Encyclique.

de l'Église catholique ». Léon XIII insiste ensuite d'une façon très remarquable sur l'importance capitale d'une renaissance thomiste, non seulement à l'égard de la vérité religieuse et des biens sacrés à protéger dans les âmes, mais aussi à l'égard de la culture profane, et de tout le mouvement de l'art et de la science. Les arts en effet « *empruntent de la philosophie, comme de la sagesse modératrice, leur régulation suprême, et puisent en elle, comme à une commune source de vie, l'esprit qui les anime.* » Quant aux sciences de la nature, c'est faire à la philosophie scolastique une « *souveraine injustice* » que de « *l'accuser de mettre obstacle au progrès et au développement de ces sciences* ». Au contraire, « *comme les scolastiques, suivant en cela les enseignements des saints Pères, enseignent à chaque pas, dans l'anthropologie, que l'intelligence ne peut s'élever que par les choses sensibles à la connaissance des choses immatérielles, ils ont compris d'eux-mêmes que rien n'est plus utile au philosophe que de scruter avec diligence les secrets de la nature, et de donner beaucoup de temps et de soin à l'étude des choses physiques. [...] Loin d'en souffrir le moindre détriment, les sciences de la nature elles-mêmes, en si grand honneur aujourd'hui, et qui par tant de splendides découvertes s'attirent partout une admiration sans pareille, gagneraient singulièrement à une restauration de l'ancienne philosophie. [...] Car il ne suffit pas de constater les faits,*

il faut s'élever plus haut [...] Sagement mise en œuvre, la philosophie scolastique apporterait à ces recherches un merveilleux accroissement de force et de lumière. » Et le Pape conclut : « *Nous vous exhortons de la manière la plus pressante, et cela pour la défense et l'honneur de la foi catholique, pour le bien de la société, pour l'avancement de toutes les sciences, à remettre en vigueur et à propager le plus possible la précieuse sagesse de saint Thomas. »* Nous assistons aujourd'hui à un grand mouvement intellectuel déclenché par la volonté et par la parole de celui qui veille au sommet des tours de l'Église ; c'est là un des meilleurs exemples de ce qu'on pourrait appeler l'action *médicinale* de la Papauté sur l'humanité blessée.

Innombrables sont les actes par lesquels Léon XIII a confirmé et explicité les exhortations de l'encyclique *Aeterni Patris*. La défense de la foi, « le profit de la science, le salut de la société sont en jeu¹ ». Qu'il s'adresse à l'Église entière, aux Rédemptoristes, aux Franciscains, aux Dominicains, aux Bénédictins, aux Jésuites, aux évêques, aux universités, aux séminaires, pendant vingt-cinq ans, dans des encycliques, des brefs, des lettres, des audiences, il ne cesse de promouvoir le retour à saint Thomas, et de donner à ce sujet, chaque fois que l'occasion s'en présente, des prescriptions formulées d'une manière nettement impérative : « *Ceux qui veulent être vraiment philoso-*

1. Lettre à M. Pidal, 12 décembre 1884.

phes (et les religieux doivent surtout le vouloir) sont obligés, dit-il aux Frères Mineurs¹, d'établir les principes et les bases de leur doctrine sur saint Thomas d'Aquin. » « S'il se rencontre, écrit-il aux Jésuites², des docteurs en désaccord avec saint Thomas, quel que soit par ailleurs leur mérite, l'hésitation n'est pas permise, les premiers doivent être sacrifiés au second. » Le 18 janvier 1880, il charge les Dominicains de publier, aux frais du Saint-Siège, une édition monumentale de saint Thomas ; le 4 août de la même année, il place sous le patronage de Thomas d'Aquin « les Universités, les Académies, les Facultés et les Écoles catholiques », et, dans le Bref qu'il publie à cette occasion, il affirme sa conviction que « la doctrine thomiste possède, avec une éminente supériorité, une force et une vertu singulières pour guérir les maux dont notre époque est affligée ».

Il ajoute :

« La doctrine de saint Thomas est si vaste qu'elle contient, comme une nier, toute la sagesse qui découle des anciens. Tout ce qui a été dit de vrai, tout ce qui a été sagement discuté par les philosophes païens, par les Pères et les Docteurs de l'Église, par les hommes supérieurs qui florissaient avant lui, non seulement il l'a pleinement connu, mais il l'a accru, parfait, ordonné avec une vue si perspicace des principes essentiels, avec

1. 25 novembre 1898.

2. 30 décembre 1892.

une telle perfection de méthode et une telle propriété des termes, qu'il semble n'avoir laissé à ceux qui le suivaient que la faculté de l'imiter, en leur ôtant la possibilité de l'égaliser.

« Et il y a encore ceci de considérable : c'est que sa doctrine, étant formée et comme armée de principes d'une grande largeur d'application, répond aux nécessités, non pas d'une époque seulement, mais de tous les temps, et qu'elle est souverainement propre à vaincre les erreurs sans cesse renaissantes. »

Léon XIII lui-même, « pour prouver l'actualité de cette doctrine et la proportion qu'elle a avec les problèmes du jour, s'en sert continuellement dans l'enseignement de l'Église¹ ». Il encourage et soutient de toutes les manières institutions et entreprises destinées à la répandre, notamment l'œuvre, conduite à Louvain non sans durs combats, de celui qui deviendra le Cardinal Mercier.

Enfin, dans sa lettre encyclique du 8 septembre 1899 au clergé français, il insiste de nouveau et il oppose au subjectivisme kantien, dénoncé comme le péril par excellence, encore et toujours saint Thomas :

« Nous le disions dans Notre Encyclique Aeterni Patris, dont Nous recommandons de nouveau la lecture

1. R. P. JANVIER, *Action intellect. et polit. de Léon XIII en France*. [Voir toutes les encycliques de Léon XIII, notamment *Rerum Novarum*.]

attentive à vos séminaristes et à leurs maîtres, et Nous le disions en Nous appuyant sur l'autorité de saint Paul : c'est par les vaines subtilités de la mauvaise philosophie, per philosophiam et inanem fallaciam, que l'esprit des fidèles se laisse le plus souvent tromper, et que la pureté de la foi se corrompt parmi les hommes. Nous ajoutions, et les événements accomplis depuis vingt ans ont bien tristement confirmé les réflexions et les appréhensions que Nous exprimions alors : « Si l'on » fait attention aux conditions critiques du temps où » nous vivons, si l'on embrasse par la pensée l'état des » affaires, tant publiques que privées, on découvrira » sans peine que la cause des maux qui nous oppriment, » comme de ceux qui nous menacent, consiste en ceci : » que des opinions erronées sur toutes choses, divines et » humaines, des écoles des philosophes se sont peu à peu » glissées dans tous les rangs de la société et sont arrivées à se faire accepter d'un grand nombre d'esprits. »

« Nous réprouvons de nouveau ces doctrines, qui n'ont de la vraie philosophie que le nom, et qui, ébranlant la base même du savoir humain, conduisent logiquement au scepticisme universel et à l'irréligion. Ce nous est une profonde douleur d'apprendre que, depuis quelques années, des catholiques ont cru pouvoir se mettre à la remorque d'une philosophie qui, sous le spécieux prétexte d'affranchir la raison humaine de toute idée préconçue et de toute illusion, lui dénie le droit de rien affirmer au delà de ses propres opérations,

sacrifiant ainsi à un subjectivisme radical toutes les certitudes que la métaphysique traditionnelle, consacrée par l'autorité des plus vigoureux esprits, donnait comme nécessaires et inébranlables fondements à la démonstration de l'existence de Dieu, de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme, et de la réalité objective du monde extérieur. »

Notons que vers la même époque, Rudolf Eucken, du côté protestant, opposait lui aussi saint Thomas et Kant comme deux mondes en conflit irréductible ¹.

Nous n'avons pas fini. Pie X, Benoît XV, Pie XI, ont continué et confirmé de toutes manières l'œuvre intellectuelle de Léon XIII. Plus que jamais il importe ici d'avoir sous les yeux les textes eux-mêmes. Qu'on se rappelle ces lignes de l'encyclique *Pascendi* (8 septembre 1907) :

« Premièrement, en ce qui regarde les études, Nous voulons et ordonnons expressément que la philosophie scolastique constitue le fondement des études sacrées. Il va sans dire que « s'il se rencontre chez les docteurs » scolastiques quelque question trop subtile, ou quelque » proposition inconsiderée, ou quelque chose qui ne » cadre pas avec les gains dûment acquis par le savoir » dans les temps qui ont suivi, ou qui n'ait enfin aucune » sorte de probabilité, notre intention n'est nullement

1. Thomas von Aquino und Kant, ein Kampf zweier Welten, Kantstudien, VI, 1901.

» de le proposer à l'imitation de notre siècle »¹. Mais ce qui est capital, c'est que, lorsque nous prescrivons de suivre la philosophie scolastique, Nous entendons surtout par là cette philosophie qui nous a été léguée par saint Thomas d'Aquin. Nous déclarons donc que tout ce qui a été édicté à ce sujet par Notre Prédécesseur reste pleinement en vigueur, et, en tant que besoin, Nous l'édictons à nouveau et le confirmons, et ordonnons qu'il soit par tous rigoureusement observé. Que, dans les Séminaires où on aurait pu le mettre en oubli, les évêques en imposent et en exigent l'observance : prescriptions qui s'adressent aussi aux Supérieurs des Instituts religieux. Et que les professeurs sachent bien que s'écarter de saint Thomas, surtout dans les questions métaphysiques, ne va pas sans détriment grave. »

Dans le *Motu proprio Sacrorum Antistitum* (1^{er} septembre 1910), adressé à tous les Évêques, et aux Maîtres généraux des Ordres religieux qui auraient pour mission de veiller à la formation des jeunes clercs, Pie X réitérait ces prescriptions :

« Pour ce qui est des études, Nous voulons et ordonnons expressément que la philosophie scolastique constitue le fondement des études sacrées. [...] Et ce qui est capital, c'est que, lorsque Nous prescrivons de suivre la philosophie scolastique, Nous entendons

1. Léon XIII, *Encycl. Aeterni Patris*.

surtout par là cette philosophie qui nous a été léguée par saint Thomas d'Aquin. »

Surtout, disait le Pape.

« Il s'est trouvé (reprenait-il le 29 juin 1914, dans ce Motu proprio Doctoris angelici¹ qui rassemble et résume tous les enseignements pontificaux sur saint Thomas, et qui atteste avec force l'indivisibilité de sa doctrine), il s'est trouvé, parce que Nous avions dit, en cet endroit, qu'il fallait surtout suivre la philosophie de Thomas d'Aquin, sans dire qu'il fallait la suivre uniquement, que plusieurs se sont persuadé qu'ils obéissaient à Notre volonté, ou à tout le moins qu'ils ne lui étaient point contraires, s'ils prenaient indistinctement, pour s'y tenir, ce que tel autre des docteurs scolastiques a enseigné en philosophie, bien que cela fût en opposition avec les principes de saint Thomas. Mais en cela ils se sont grandement trompés. Lorsque Nous donnions aux nôtres saint Thomas pour guide suprême de la philosophie scolastique, il est bien clair que Nous voulions qu'on entendît cela avant tout des principes enseignés par lui, qui sont comme les fondements sur lesquels cette philosophie repose. De même, en effet, qu'il faut rejeter l'opinion de certains anciens, affirmant qu'il n'importe en rien à la vérité de la foi qu'on ait tel ou tel sentiment au sujet des choses créées, pourvu seulement qu'on pense juste au sujet de Dieu,

1. Voir aux ANNEXES, (III, p. 205 et suiv.) le texte intégral de ce *Motu proprio*.

car l'erreur touchant la nature des choses engendre une fausse connaissance de Dieu ; de même doivent être saintement et inviolablement gardés les principes de la philosophie posés par Thomas d'Aquin, grâce auxquels tout ensemble est procurée des choses créées une science qui s'accorde pleinement avec la foi (Contra Gentiles, II, III et IV) ; toutes les erreurs de tous les temps se trouvent réfutées ; on peut discerner avec certitude ce qui doit être attribué à Dieu seul et à nul autre que Lui (Ibid., III ; Sum. theol., I, 12, 4 ; 54, 1) ; enfin sont admirablement mises en lumière et la diversité, et l'analogie entre Dieu et ses œuvres...

« ...Un si magnifique patrimoine de sagesse, que lui-même, après l'avoir reçu des anciens, a perfectionné et augmenté par la puissance de son génie presque digne des anges, et qu'il a appliqué à préparer, illustrer et protéger la Doctrine sacrée dans les intelligences humaines, (In libr. Boethii de Trinit., q. 2, a. 3), ni la saine raison ne veut qu'on le néglige, ni la religion ne souffre qu'il soit diminué d'aucun côté. Alors surtout que si la vérité catholique est une fois privée de ce puissant soutien, c'est en vain que pour la défendre on demandera du secours à une philosophie dont les principes, ou bien sont communs avec les erreurs matérialistes, monistes, panthéistes, socialistes et avec les diverses formes de modernisme, ou en tout cas ne leur sont point opposés. C'est qu'en

effet les points capitaux de la philosophie de saint Thomas ne doivent pas être placés dans le genre des opinions au sujet desquelles on peut disputer en l'un et en l'autre sens, mais bien regardés comme les fondements sur lesquels toute la science des choses naturelles et divines se trouve établie ; et si on les retire ou si on les altère en quelque manière que ce soit, il en résulte encore nécessairement cette conséquence que les étudiants en sciences sacrées ne perçoivent même plus la signification des mots par lesquels les dogmes que Dieu a révélés sont proposés par le magistère de l'Église.

« C'est pour cela que Nous avons voulu que tous ceux qui travaillent à enseigner la philosophie et la théologie sacrée fussent avertis que s'ils s'éloignaient d'un seul pas, surtout dans les choses de la métaphysique, de Thomas d'Aquin, ce ne serait point sans un grand détriment. — Et maintenant Nous déclarons de plus que, non seulement ceux-là ne suivent point saint Thomas, mais qu'ils s'égarent très loin du saint Docteur, qui pervertissent dans leurs interprétations ou qui tiennent en parfait mépris ce qui dans sa philosophie en constitue les principes et les grandes thèses (principia et pronuntiata majora). Que si la doctrine de quelque auteur ou de quelque saint a été jamais recommandée par Nous ou par Nos prédécesseurs avec des louanges particulières, en telle sorte même qu'aux louanges se joignissent l'invitation et l'ordre de la répandre et de

la défendre, il est aisé de comprendre qu'elle a été recommandée dans la mesure où elle s'accordait avec les principes de saint Thomas d'Aquin ou qu'elle ne s'y opposait en aucune manière. »

Il ne restait plus qu'à imposer aux maîtres dont la charge relève de l'Église l'enseignement de la philosophie de saint Thomas, et cela par une loi inscrite dans le code même des décrets de l'Église. C'est ce qui a été fait, et un tel acte dépasse encore tout ce que les Papes avaient accompli jusque-là. Dans le nouveau Code du droit canonique, promulgué par Benoît XV, il est prescrit aux professeurs des écoles catholiques *« de traiter de tout point les études de philosophie rationnelle et de théologie, et la formation des élèves dans ces sciences, selon la méthode, la doctrine et les principes du Docteur angélique, et de s'y tenir saintement¹ »*

1. Can. 1366, § 2. — Pour réserver les usages et traditions particulières de l'Église orientale, le premier canon du Code du droit canonique mentionne que celui-ci ne vise que l'Église latine. L'obligation juridique de mettre saint Thomas à la base des études n'atteint donc pas, de par la lettre du code, l'Église d'Orient. Mais ce qu'il importe ici de considérer avant tout, c'est la pensée et le désir de l'Église, dont ses lois sont l'expression adaptée aux temps et aux lieux. Et il ne fait aucun doute que dans l'esprit de l'Église c'est à la lumière des principes de saint Thomas que la sagesse des Pères grecs et des traditions orientales doit aussi être comprise et systématisée. Les enseignements et exhortations des Papes à ce sujet ont une portée absolument universelle.

Ainsi Thomas d'Aquin ne nous est plus seulement proposé comme un docteur éminent parmi d'autres. Il est le Docteur par excellence, il occupe une place absolument unique. Il réalise en plénitude ce titre de *Doctor communis Ecclesiae* qu'on lui donnait déjà autrefois. Pour autant qu'un philosophe porte à un degré d'éminence exceptionnel les caractères d'une certaine communauté spirituelle, on peut dire que Descartes, Malebranche ou Auguste Comte, sont des philosophes spécifiquement français, Fichte ou Hegel des philosophes spécifiquement germaniques. Saint Thomas, lui, est le Docteur spécifiquement catholique, il est le philosophe et le théologien de Pierre et de la catholicité.

Plus tard Benoît XV écrira encore, et c'est une des paroles les plus grandes qui aient été prononcées sur saint Thomas, que « *l'Église a proclamé que la doctrine de Thomas d'Aquin est la sienne propre* ¹ », *cum Thomae doctrinam Ecclesia suam propriam edixit esse*. Puis S. S. Pie XI, dans sa Lettre apostolique sur

1. Encyclique *Fausto appetente die*, pour le septième centenaire de la mort de saint Dominique (29 juin 1921). — Voir aussi le témoignage porté sur saint Thomas, dont la philosophie est *selon le Christ*, dans le Motu proprio *Non multo* sur l'Académie romaine de Saint-Thomas (31 décembre 1914) : « Nos vero, cum, aeque ac Decessores Nostri, persuasissimum habeamus de illa tantum philosophia Nobis esse laborandum quae sit *secundum Christum* (Colos., II, 8), ac propterea ipsius philosophiae studium ad principia et rationem Aquinatis omnino exigendum esse... »

l'éducation du clergé¹ : « *Le cycle des études littéraires achevé, les jeunes clercs doivent, comme préparation à la théologie, s'appliquer avec le plus grand soin, deux ans au moins, à l'étude de la philosophie. Nous entendons la philosophie scolastique, diligemment élaborée par les travaux ininterrompus des saints Pères et des Docteurs de l'École, et que le labeur et le génie de Thomas d'Aquin ont portée à sa plus haute perfection, cette philosophie que Notre illustre prédécesseur Léon XIII n'hésitait point à appeler « le rempart de la foi et la solide forteresse de la religion* ². » C'est, en effet, la gloire de Léon XIII d'avoir, en restaurant l'amour et le culte du Docteur Angélique, remis en honneur la philosophie chrétienne ; et Nous sommes à ce point convaincu que ce fut là le plus grand de tous les services si précieux qu'au cours de son long pontificat il rendit à l'Église et à la société civile, que, à défaut d'autres mérites, ce seul titre suffirait à immortaliser le nom de ce grand Pape.

« Les professeurs de philosophie se préoccuperont donc avant tout, en enseignant cette science aux séminaristes, de suivre non seulement la méthode de saint Thomas, mais encore sa doctrine et ses principes ; ils mettront d'autant plus d'ardeur à lui être fidèles qu'ils savent que les modernistes et les autres ennemis de la

1. Lettre Apostolique de S. S. Pie XI sur la formation du Clergé, 1^{er} août 1922.

2. Lettre Encycl. *Aeterni Patris*.

*foi catholique ne redoutent et ne craignent aucun Docteur de l'Église à l'égal de saint Thomas*¹. »

Enfin l'encyclique *Studiorum ducem*, mettant dans leur plein jour l'union, dans le Docteur Angélique, de la sainteté et de la doctrine, et montrant en lui,

1. Citons encore la page suivante, concernant la théologie :
 « Ce que nous disons de la philosophie doit s'entendre également de la théologie. Cela ressort de ces paroles de Sixte-Quint : « Cette science » si salutaire découle des sources très fécondes des divines Écritures, » des actes pontificaux, des œuvres des Pères, des décisions des Conciles ; la connaissance et l'usage de la théologie ont toujours été » pour l'Église une aide puissante soit pour comprendre et interpréter » avec exactitude et fidélité les Écritures mêmes ; soit pour lire et » expliquer les Pères avec plus de sûreté et plus de fruit ; soit » pour découvrir et réfuter les diverses erreurs et hérésies. Mais c'est » surtout de nos jours, où nous vivons ces temps pleins de périls » décrits par l'Apôtre, où des hommes blasphémateurs, orgueilleux, » et séducteurs, avancent sans cesse dans le mal, plongés dans l'erreur » et y entraînant les autres, que cette science est souverainement » nécessaire pour confirmer les dogmes de la foi catholique et réfuter » les hérésies. » (Bulle Triumphantis, 1588).

« Or, qu'est-ce qui fait de la théologie une discipline possédant la force d'une science vraiment digne de ce nom, capable de donner — suivant la belle expression de Notre très regretté prédécesseur — (Benoît XV, Motu proprio « De Romana sancti Thomae Academia », 1914) — « une explication aussi complète que le permet la » raison humaine et une victorieuse défense de la vérité révélée par » Dieu » ? C'est la philosophie scolastique, et elle seule, utilisée en prenant pour guide et maître saint Thomas d'Aquin, et mise au service de la théologie. C'est elle qui fournit « cette exacte et solide » connexion des choses entre elles et avec leurs principes, cet ordre » et cette disposition qui font penser à une armée formée en bataille, » ces lumineuses définitions et distinctions, cette solidité d'arguments et cette subtilité dans la controverse, tout cet ensemble qui » sépare la lumière des ténèbres et la vérité de l'erreur, qui dénonce » et met à nu les mensonges des hérétiques en jetant bas le voile de

avec la grâce de l'éloquence de la sagesse, « l'alliance des deux sagesse, l'acquise et l'infuse », nous rend comme sensiblement présent tout ce qu'il y a d'amour, de sainte énergie apostolique, de vitalité toujours actuelle dans la pensée de saint Thomas, elle insiste également sur la *catholicité* de cette pensée, et tout en reprenant le mot si important de Benoît XV, elle donne une consécration officielle au plus ancien, et au plus beau sans doute, des titres de saint Thomas :

« Quant à Nous, Nous trouvons si justifiés les magnifiques hommages rendus à ce génie vraiment divin que, à Notre avis, il convient d'appeler non seulement Docteur angélique, mais encore commun Docteur ou universel de l'Église, celui dont l'Église a fait sienne la

» prestiges et de sophismes dont ils se couvrent ». (Sixte-Quint, loc. cit.)

« Ceux-là, par suite, entendent mal la formation des jeunes clercs qui, laissant de côté la méthode scolastique, sont d'avis qu'on doit donner tout l'enseignement théologique d'après la méthode dite positive ; et ces professeurs remplissent moins bien encore leur fonction, qui font consister tout leur cours de théologie à parcourir, en d'érudites dissertations, la liste des dogmes et des hérésies. La méthode positive est le complément nécessaire de la méthode scolastique, mais elle ne suffit pas, à elle seule. Il importe, en effet, que les nôtres soient armés non seulement pour établir la vérité de la foi, mais encore pour l'expliquer et la défendre ; or, passer en revue, par ordre chronologique, les dogmes de la foi et les erreurs opposées, c'est faire de l'histoire ecclésiastique, non de la théologie ». (Ibid., 1^{er} août 1922).

doctrine, comme le prouvent tant de documents de toute sorte¹. »

En même temps cette encyclique, en dégagant et sanctionnant de son autorité certains points enseignés par saint Thomas, nous apporte sur les raisons de l'adoption de la doctrine de celui-ci par l'Église des précisions notables.

« Accoutumé, écrit Pie XI, à contempler toutes choses en Dieu, cause première et fin dernière de tout ce qui a été fait, Thomas était naturellement enclin à se guider dans sa vie, comme dans sa Somme théologique, d'après les deux sagesses dont nous avons parlé et qu'il décrit en ces termes : « La sagesse que l'homme » acquiert par l'étude... le met à même de porter sur les » choses divines un jugement droit selon l'usage parfait » de la raison... Mais l'autre sagesse est un don qui » descend du ciel... et elle juge des choses divines en » vertu d'une certaine communauté de nature (con- » naturalité) avec elles. Elle est un don de l'Esprit- » Saint... par lequel l'homme est rendu parfait dans » l'ordre des choses divines, n'apprenant pas seulement, » mais expérimentant en lui ces choses. » (II-II, 45, I ad 2 ; 2, c.)

« Cette sagesse émanant de Dieu ou infuse, accom-

1. *Encycl. Studiorum ducem*, 29 juin 1923. Voir aux ANNEXES, (III, p. 205 et suiv.) le texte intégral de cette Encyclique.

On consultera avec fruit le remarquable commentaire composé sur elle par le R. P. Benoît LAVAUD : *Saint Thomas guide des études*, Paris, Téqui, 1925.

pagnée des autres dons du Saint-Esprit, fit chez saint Thomas de continuels progrès, dans la même mesure que la charité, maîtresse et reine de toutes les vertus. Aussi bien était-ce pour lui une doctrine très certaine que l'amour de Dieu ne doit jamais cesser de grandir, « comme l'implique l'énoncé même du précepte : Tu » aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur ; « de » tout ton cœur » ou « parfaitement », c'est tout un... » La charité, dit l'Apôtre, est la fin de la loi : or, ce n'est » pas la fin qui admet une mesure, mais seulement » les moyens qui y conduisent. » (Ibid., 184, 3). C'est pour ce motif que la perfection de la charité est incluse dans le précepte, comme le but auquel tous doivent tendre, chacun suivant sa condition. »

Ainsi sont affirmées deux thèses importantes du Docteur commun, l'une qui distingue la sagesse acquise par l'étude (sagesse philosophique et théologique) de la sagesse infuse qui est un don du Saint-Esprit, et qui est liée à la charité, l'autre qui déclare que la perfection de la charité tombe sous le précepte comme la fin à laquelle chacun doit tendre selon sa condition.

En ce qui concerne en particulier la philosophie, l'encyclique loue sans réserve l'idée (tout aristotélicienne) que saint Thomas se fait de la structure et des divisions essentielles du savoir suprême d'ordre naturel, et elle cite ce texte majeur du commentaire sur l'Éthique : « Il appartient au sage de mettre l'ordre

dans les choses. Parce que la sagesse est au premier chef une perfection de la raison, dont le propre est de connaître l'ordre : en effet bien que les puissances sensibles connaissent certaines choses prises absolument, il relève de l'intellect seul ou de la raison de connaître la relation ou l'ordre qui joint l'une à l'autre. Or autant il y a d'ordres différents que la raison considère en propre, autant il y a de sciences différentes. L'ordre que la raison spéculative établit dans son acte propre a rapport à la philosophie de la raison ou *logique*, qui considère l'ordre des parties du discours entre elles et l'ordre que les principes ont entre eux et avec les conclusions. A la philosophie de la nature (ou *physique*) il appartient de considérer l'ordre que la raison humaine constate dans les choses mais ne fait pas elle-même ; en quoi nous joignons ici la *métaphysique* à la philosophie de la nature. Enfin l'ordre des actions volontaires est du domaine de la philosophie des mœurs (ou *éthique*), qui se divise en trois parties : la première considère dans leur ordre à la fin les opérations de l'individu, c'est la « monastique » (ou morale individuelle) ; la seconde, les opérations de la collectivité familiale, c'est l'« économique » ; la troisième, les opérations de la collectivité civile, c'est la politique ». (*In Ethic.*, lect. 1.)

« Toutes ces parties de la philosophie, continue le Pape, saint Thomas les a étudiées à fond, chacune selon

sa méthode propre, partant de ce qui est le plus proche de la raison humaine, pour s'élever graduellement à ce qui en est plus éloigné, et pour s'arrêter enfin « au dernier sommet de toutes choses », in supremo rerum omnium vertice (Contra Gent., l. II, c. 56 ; l. IV, c. 1).

« Ce qu'il enseigne sur le pouvoir ou la valeur de l'esprit humain doit être tenu pour définitivement acquis (sanctum). « Naturellement, notre intelligence » connaît l'être et ce qui, en vertu de sa notion même, » tient de l'être comme tel, et c'est sur cette connaissance » que se fonde la certitude des premiers principes ». (Contra Gent., l. II, c. 83.) Par là sont réduites à néant les théories et les erreurs des philosophes modernes qui prétendent que, dans l'acte d'intelligence, ce n'est pas l'être même qui est perçu, mais la modification de celui qui perçoit ; erreurs qui aboutissent à l'agnosticisme, si énergiquement condamné par l'Encyclique Pascendi.

« Quant aux arguments par lesquels saint Thomas montre que Dieu existe et que lui seul est l'Être même subsistant, ils restent aujourd'hui comme au moyen âge, la preuve la plus solide de ces vérités¹ ; ils con-

1. Il serait instructif de rapprocher de cette grave affirmation pontificale les assertions sans fondement (dues, à vrai dire, à une totale incompréhension de la pensée de saint Thomas) que la critique moderniste, telle que certains philosophes catholiques croient pouvoir la formuler de nouveau, oppose aux arguments dont il s'agit.

firment clairement le dogme catholique, solennellement promulgué au Concile du Vatican et que Pie X formule en termes si nets : « Dieu, en tant que principe » et fin de toutes choses, peut être connu avec certitude » et même démontré par la lumière naturelle de la raison » au moyen de ce qui a été fait, c'est-à-dire des œuvres » visibles de la création, comme la cause l'est par ses » effets. » (Motu proprio Sacrorum Antistitum, 1^{er} sept. 1910). Sa doctrine métaphysique, bien qu'elle ait été souvent, et de nos jours encore, en butte aux attaques amères de critiques injustes, garde cependant aujourd'hui comme autrefois, tel l'or qu'aucun acide ne peut entamer, toute sa force et son plein éclat. Notre prédécesseur avait donc bien raison d'affirmer (Encycl. Pascendi, 8 sept. 1907) : « S'écarter de Thomas » d'Aquin, surtout en métaphysique, ne va pas sans » détriment grave ¹. »

1. Sur la théologie, retenons ces lignes remarquables qui montrent comment cette science demande d'elle-même à s'achever dans la contemplation :

« On ne dit pas d'un homme qu'il connaît à fond tel pays lointain pour cela seul qu'il en connaît une description, même détaillée, mais bien s'il y a vécu un certain temps ; de même nul n'acquiert une connaissance profonde de Dieu par la seule recherche scientifique, s'il ne vit également dans une union intime avec lui. »

Et sur l'œuvre théologique de saint Thomas :

« Tout d'abord, il a établi sur ses véritables bases l'apologétique, fixant nettement la distinction entre les vérités de la raison et celles de la foi, entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. Aussi, lorsqu'il définit la possibilité de connaître certaines vérités religieuses par les lumières de la raison, la nécessité morale d'une révélation divine

En définitive, « si l'on veut se mettre en garde contre les erreurs qui sont la source et l'origine de tous les maux de notre époque, il faut rester plus que jamais fidèle à la doctrine de saint Thomas. Dans tous les domaines, Thomas réfute péremptoirement les théories

pour les connaître toutes avec certitude et sans erreur, enfin la nécessité absolue d'une révélation pour connaître les mystères, le Concile du Vatican n'emploie que des arguments empruntés à saint Thomas. Celui-ci entend que tous les apologistes du dogme catholique tiennent pour sacré ce principe : « Donner son assentiment aux vérités de la » foi, ce n'est pas faire preuve de légèreté, bien qu'elles dépassent la » raison » (Contra Gent., I, c. 6). Il montre, en effet, que, si mystérieuses et obscures que soient les vérités de la foi, les raisons du moins sont claires et manifestes qui poussent l'homme à croire, au point « qu'il ne croirait pas s'il ne voyait pas qu'il faut croire ». (I-II, 1, 4). Il ajoute que, loin de considérer la foi comme une entrave ou un joug d'esclave imposé à l'humanité, il la faut tenir pour un bienfait très précieux, étant donné que « la foi est en nous comme un » certain commencement de la vie éternelle. » (De Verit., XIV, 2).

« La seconde partie de la théologie, qui s'occupe de l'explication des dogmes, est aussi étudiée par saint Thomas avec une ampleur exceptionnelle. Personne n'a pénétré plus profondément ni exposé avec plus de sagacité tous les mystères sacrés, notamment la vie intime de Dieu, l'abîme de la prédestination éternelle, le gouvernement surnaturel du monde, le pouvoir offert aux natures douées de raison de parvenir à leur fin, la rédemption du genre humain opérée par Jésus-Christ et continuée par l'Église et les sacrements, ces deux « reliques de l'Incarnation divine », suivant l'expression du saint Docteur. »

« En morale également, Thomas a établi une solide doctrine théologique, faite pour diriger tous nos actes d'une manière appropriée à notre fin surnaturelle. Et parce qu'il est, comme nous l'avons dit, parfait théologien, il assigne les déterminations sûres et les règles de vie qui doivent guider non seulement l'individu dans sa vie personnelle, mais aussi la famille et la société civile ; en quoi consiste la science morale soit « économique » soit politique.

[On notera que ces quelques lignes, affirmant si nettement le

imaginées par les modernistes : en philosophie, en sauvegardant, comme Nous l'avons dit, la valeur et le pouvoir de l'intelligence humaine et en établissant par des arguments irréfutables l'existence de Dieu ; en matière dogmatique, en distinguant l'ordre surnaturel de l'ordre naturel et en mettant en lumière les raisons de croire et les dogmes mêmes ; en théologie, en montrant que tout ce qui est l'objet de la foi repose non sur l'opinion, mais sur la vérité, et ne saurait changer ; en matière biblique, en établissant la vraie notion de l'inspiration divine ; dans les choses de la morale, de la vie sociale et du droit, en formulant avec exactitude les principes de la justice ou légale ou sociale comme de la

principe de la subordination de la politique à la morale et à la lumière théologique, montraient d'avance en la doctrine de saint Thomas le remède au *naturalisme politique* condamné depuis lors par le Souverain Pontife.]

« Et nous avons alors, dans la deuxième partie de la Somme théologique, ces admirables enseignements sur le gouvernement paternel ou domestique, le pouvoir légitime dans les cités ou les États, le droit naturel et le droit des gens, la paix et la guerre, la justice et la propriété, les lois et leur observation, le devoir de soulager la misère privée et de collaborer à la prospérité publique, et cela dans l'ordre naturel comme dans l'ordre surnaturel.

« Le jour où, dans la vie privée, dans la vie publique et dans les rapports qui s'imposent de nation à nation, ces règles seraient religieusement et inviolablement observées, rien ne manquerait plus pour assurer aux hommes cette « paix du Christ par le règne du Christ » à laquelle le monde entier aspire si ardemment. »

C'est ainsi que l'encyclique *Studiorum ducem* caractérise elle-même l'office de *sage architecte* qui incombe au Docteur Angélique à l'égard de la culture chrétienne à instaurer dans le monde moderne.

justice ou commutative ou distributive, et en expliquant les rapports de la justice avec la charité; en ascétique, en donnant les règles de la vie parfaite, comme aussi en réfutant ceux de ses contemporains qui attaquaient les Ordres religieux. Enfin, à l'encontre de cette autonomie de la raison humaine à l'égard de Dieu, dont on fait si grand étalage, il affirme les droits de la Vérité première et l'autorité sur nous du Maître souverain. On voit par là que les modernistes ont des motifs suffisants de ne craindre aucun Docteur de l'Église autant que Thomas d'Aquin.

« Aussi, comme il a été dit autrefois aux Égyptiens lors d'une extrême disette : Allez à Joseph, pour recevoir le blé nécessaire à la nourriture du corps; de même, à tous ceux sans exception qui sont aujourd'hui en quête de la vérité, Nous disons : Allez à Thomas, allez lui demander l'aliment de la saine doctrine, dont il est riche, et qui nourrit les âmes pour la vie éternelle. »

III

Deux choses nous semblent ici particulièrement frappantes. Tout d'abord l'Église s'engage à fond, si l'on peut ainsi parler, sur saint Thomas et sur sa philosophie, et elle nous propose ainsi, non pas telle ou telle vérité particulière, mais un corps entier de doctrine. On doit remarquer en second lieu l'accent dra-

matique des objurgations que, depuis Léon XIII, elle adresse sur ce chapitre à ses fidèles et plus encore à son clergé. On sent qu'à ses yeux le débat a une importance immense, c'est une question vitale pour les intérêts de la foi et de la civilisation.

Pourquoi en est-il ainsi ?

C'est que nous n'avons pas affaire aujourd'hui à des hérésies particulières et déterminées, mais à une hérésie globale, universelle, à une rupture par la base : la raison s'effondre, on ne croit plus à la vérité, ni dans l'ordre naturel ni dans l'ordre surnaturel, on sépare la vie humaine de la vérité ; c'est là le fond de ce *modernisme* condamné par Pie X en 1907 dans l'encyclique *Pascendi*, et caractérisé par lui comme la sentine de toutes les erreurs. A un tel péril, ce n'est pas une vérité particulière, c'est toute la foi du côté du ciel, et toute la lumière des dons infus, mais c'est aussi, du côté de la terre, toute une philosophie, toute *la Philosophie*, prise globalement dans son universalité et dans son unité doctrinale, qu'il convient d'opposer.

Dogme et raison, ce n'est pas en quelques pages qu'on peut étudier les aspects variés de leur essentielle harmonie. Nous voudrions seulement rappeler ici l'extrême sollicitude avec laquelle l'Église, qui a pourtant des objets bien supérieurs et bien autrement beaux à contempler, s'occupe de défendre et garantir la valeur et la dignité de la raison naturelle, où elle

admire une participation créée du Dieu qu'elle aime, de la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. En 1567 contre Baïus, en 1713 contre Quesnel, elle affirme la validité des connaissances que la raison naturelle procurait aux païens de la loi morale et de l'existence de Dieu. En 1840, elle exige de l'abbé Bautain, puis, en 1855, de l'abbé Bonnetty, qu'ils reconnaissent que « le raisonnement peut prouver avec certitude l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, la liberté de l'homme », que « l'usage de la raison précède la foi et conduit l'homme à elle par le secours de la révélation et de la grâce ». En 1870, au Concile du Vatican, elle définit solennellement que « *Dieu, principe et fin de toutes choses, peut être connu avec certitude (certo cognosci) par la lumière naturelle de la raison humaine à partir des choses créées* ». Et elle précise qu'il peut être ainsi démontré (*adeoque demonstrari posse*) par le moyen des œuvres VISIBLES de la création, comme la cause par les effets. ¹ Elle que la fausse raison a tant calomniée, elle protège ainsi la raison contre elle-même, lorsque dans un accès de délire philosophique, cette ci-devant déesse a recours au suicide pour mettre fin à ses tourments.

Tout cela s'explique aisément, s'il est vrai que la grâce achève la nature et que l'homme est par nature

1. Serment antimoderniste (PIE X, Motu proprio *Sacrorum Antistitum*, 1^{er} septembre 1910.)

un animal doué de raison. Brisez la force de la raison, vous brisez les assises naturelles elles-mêmes par lesquelles la grâce *prend* dans l'être humain, vous élevez un monument divin, et très lourd, sur une terre minée. La vie chrétienne n'est pas facile, il faut de bonnes épaules à saint Christophe pour porter l'enfant Jésus. Il faut une bonne raison pour porter la vérité surnaturelle.

Je ne dis pas qu'il faut nécessairement la raison des philosophes, une raison techniquement développée et cultivée ! Si la Philosophie, avec ses plus rares splendeurs intellectuelles, fait partie du trésor de l'Église, est nécessaire à l'intégrité et au plein développement de sa vie doctrinale ici-bas, elle n'est pas nécessaire à chaque fidèle, du moins aux simples et aux ignorants. D'autre part, les vérités de la foi prises en elles-mêmes sont *indépendantes* de tout système philosophique (je dis indépendantes de tout système, je ne dis pas indifférentes à l'égard de tout système) parce que descendant directement de Dieu elles sont *supérieures* à toute conception philosophique. C'est ainsi que nulle part le Christ ne fait de philosophie dans l'Évangile ; parce qu'il était la sagesse même, il n'avait pas besoin de la chercher.

Mais ce qui est requis nécessairement, c'est la raison dans sa vigueur *naturelle*, c'est cet usage spontané et naturellement droit de l'intelligence qu'on appelle le *sens commun*.

Or, c'est la rectitude foncière du sens commun, la santé même de la raison naturelle, qui est atteinte et détruite par les grandes erreurs issues de la philosophie moderne. La vigueur naturelle de la raison et du bon sens, détruite par les philosophes, ne peut dès lors être restaurée que si l'esprit se rectifie dans la philosophie, dans la science des vérités supérieures naturellement accessibles à l'homme. La foi et la grâce — *gratia sanans* — aideront à ce travail de guérison ; elles ne le rendent pas inutile ou superflu, elles l'exigent au contraire.

Quels sont donc, au point de vue où nous sommes placés ici, les caractères les plus frappants de la philosophie de saint Thomas ?

Cette philosophie nous est apparue déjà comme incorporée vraiment à la vie intellectuelle de l'Église, comme la mieux proportionnée à la foi, ainsi que le notait Pie X dans le *Motu Proprio Doctoris Angelici*, comme l'instrument par excellence de la théologie (aucune autre doctrine philosophique n'ayant pu, de fait, entrer dans la contexture de la théologie sans y amener quelque dégât). Les hérétiques eux-mêmes lui rendent en cela témoignage. « *Tolle Thomam et dissipabo Ecclesiam*, » s'écriait le protestant Bucer ; et Jansenius : « *Fastidit Thomas, dum Augustinum degusto*. » (Comme s'il s'agissait de déguster, là où il faut comprendre !) Notons en passant que c'est là pour la philosophie thomiste un *signe* remar-

quable de vérité : nous disions, au début de cette étude, que la théologie, science supérieure, indépendante en elle-même de toute philosophie, doit assumer pour son service, parmi tous les systèmes philosophiques, celui qui sera entre ses mains le meilleur instrument de vérité. Serait-il possible qu'il fût le meilleur instrument de vérité, s'il n'était *vrai* lui-même ?

Mais voici maintenant un second caractère de la philosophie de saint Thomas. Elle est par excellence la philosophie de la raison, la *philosophie du sens commun*¹.

Non certes au même sens que la philosophie écosaise ! Car elle ne s'appuie pas sur l'autorité du consentement commun des hommes, elle ne se fonde que sur l'évidence de l'objet.

En un sens tout différent : en ceci que le sens commun lui-même est une philosophie embryonnaire et rudimentaire, une philosophie non parvenue à l'état scientifique. Est-ce qu'il ne croit pas, et fermement, que ce qui est est, qu'on ne peut pas en même temps

1. Par *sens commun* nous entendons ici l'intelligence des premiers principes, et les premières certitudes rationnelles qui suivent, comme une dot de nature, à l'exercice spontané de la raison. De ce sens commun comme *intellection* naturelle doit être soigneusement distingué le sens commun comme *imagerie* primitive, qui se représente la terre comme plate, le soleil comme tournant autour de la terre, le haut et le bas comme des propriétés absolues de l'espace, etc., et qui n'a aucune valeur philosophique.

affirmer et nier la même chose, qu'en disant *oui* ou *non*, si nous disons vrai, nous atteignons ce qui est, que tout ce qui arrive a une cause, que le monde sensible existe, que l'homme a un moi substantiel, que nous sommes libres dans notre volonté, que les lois primordiales de la morale sont universelles, enfin que le monde ne s'est pas fait tout seul et que son auteur est intelligent ? Or cette raison spontanément droite, ce sens commun qui précède la foi et sans lequel les mots qu'elle met sur nos lèvres n'ont plus de signification pour nous, nous retrouvons dans la philosophie de saint Thomas, mais transfigurée par la lumière de la science, la philosophie qu'il contient implicitement ; non seulement la doctrine thomiste établit de façon démonstrative les conclusions instinctivement posées par le sens commun, mais il y a continuité parfaite entre ses principes, même les plus déliés et les plus subtils, et les évidences premières de l'intelligence enveloppées dans les certitudes du sens commun¹. Appuyée sur l'évidence objective, assujettie à la méthode la plus rigoureuse, poussant jusqu'au scrupule le souci de la réflexion critique et analytique, menant la pensée métaphysique aux sommets les plus hauts et les plus abrupts, la philosophie thomiste est la discipline de sagesse qui

1. Cf. R. GARRIGOU-LAGRANGE, *Le Sens commun, la Philosophie de l'être et les formules dogmatiques*. 3^e éd., Desclée De Brouwer.

répond dans l'ordre scientifique aux certitudes naturelles de la raison. Ceux-là s'en aperçoivent bien, qui, y pénétrant après un long séjour dans les paradis artificiels de la philosophie moderne, y sentent revivre toutes les fibres de leur intelligence. Ici encore nous pouvons noter en passant un *signe* remarquable de vérité. Car si l'intelligence vaut quelque chose, — et sinon mieux vaudrait être végétal que philosophe, — la doctrine qui se développe le mieux dans la ligne naturelle de l'intelligence n'est-elle pas aussi la plus vraie ?

En même temps la philosophie de saint Thomas est la seule qui puisse maintenir et défendre contre toute attaque, et même, à vrai dire, qui entreprenne de maintenir et de défendre l'intégrité de la raison et de justifier — ce qui est l'office propre de la sagesse métaphysique, — les principes de la connaissance humaine. De telle sorte qu'en définitive les positions intellectuelles, beaucoup plus nettes aujourd'hui qu'il y a cent ou deux cents ans, grâce à l'évolution de la philosophie moderne, nous mettent dans l'obligation de choisir entre les deux termes de cette alternative : réalisme intégral au sens de saint Thomas, ou irrationalité pure.

Philosophie par excellence à l'égard de la foi et de la vérité révélée, philosophie par excellence à l'égard de la raison naturelle et du sens commun, on peut relever dans le thomisme bien d'autres caractères,

mais ces deux-là sont ceux qui nous font le plus aisément comprendre la confiance unique que lui témoigne l'Église.



Faut-il dire après cela que l'Église a *canonisé* la philosophie de saint Thomas ? Oui certes en ce sens qu'elle a inscrit l'enseignement de cette philosophie au nombre des prescriptions du *Droit canonique*. On doit dire en ce sens-là que la philosophie de saint Thomas est la philosophie de l'Église, celle dont l'Église se sert dans sa vie propre, celle qu'elle commande à ses professeurs d'enseigner, celle qu'elle désire, et de quel désir incessamment manifesté, voir adoptée par ses fidèles.

L'a-t-elle *canonisée* toutefois en ce sens qu'elle l'imposerait à l'adhésion des intelligences au nom de son magistère doctrinal ? Non. A ce point de vue aucune philosophie, c'est-à-dire aucune doctrine de sagesse purement humaine, ne saurait être appelée, en rigueur de termes, « la philosophie catholique ». Il ne peut pas exister de « système philosophique qu'il faudrait adopter pour être chrétien ¹ ». La philosophie de saint Thomas n'est pas un dogme, l'Église ne peut définir comme vérité de foi que ce qui est contenu, au moins d'une manière implicite, dans le

1. Cf. A.-D. SERTILLANGES, *Revue des Jeunes*, 25 août 1921.

dépôt divin de la révélation. Telle ou telle vérité professée par la philosophie thomiste pourra bien quelque jour être ainsi définie (si l'Église juge qu'elle était contenue dans le dépôt de la foi, et de fait la chose s'est déjà présentée), — mais jamais la philosophie tout entière, le corps de doctrine thomiste ; et même la vérité en question ne sera jamais définie *comme philosophique*, puisqu'elle ne pourra être définie *que comme contenue dans le dépôt révélé*. Du fait même de l'élévation du dogme et de son indépendance à l'égard de tout système philosophique, elle sera surélevée au-dessus du langage et des formulations philosophiques ; c'est ce qui est arrivé par exemple lorsque le Concile de Vienne a défini que *l'âme raisonnable est par soi et essentiellement forme du corps humain*. Cette définition, comme l'expliquait Pie IX en 1877, affirme seulement l'unité substantielle de la nature humaine, composée de deux substances partielles, le corps et l'âme raisonnable, elle n'impose pas le sens philosophique, le sens strictement aristotélicien du mot *forme*, — bien qu'en fait, mais ceci est une autre affaire, qui regarde notre raison, nous ne trouvions parmi les doctrines philosophiques aucune, sauf celle d'Aristote, qui lui réponde pleinement.

Cependant, n'avons-nous pas dit, au début de cette étude, que le magistère doctrinal de l'Église n'est pas limité aux seules définitions de foi ? Assurément, et

il convient à tout catholique de recevoir la philosophie de saint Thomas pour ce qu'elle est en effet, — philosophie que l'Église s'est appropriée, et qu'elle déclare *selon le Christ*¹, — et donc avec le respect dû à un tel suffrage.

Mais on n'impose pas une philosophie à l'intelligence par voie d'autorité ; ce serait contraire à la nature même des choses, la philosophie étant par son essence œuvre de la raison.

L'Église agissant comme société parfaite ayant ses organes propres d'exécution, *commande* à ses professeurs d'enseigner la philosophie de saint Thomas, par là même elle *recommande* aux fidèles d'y adhérer, elle projette sur cette philosophie toutes les lumières possibles, elle use de tous les signaux, elle crie : voilà où vous trouverez les eaux vives, elle ne force pas, elle ne contraint pas à y aller.

Elle use même d'une grande largeur et longanimité à l'égard de ses professeurs, les professeurs étant partout, on le sait trop, gent hargneuse et vétilleuse.

Léon XIII dans l'encyclique *Aeterni Patris*, et Pie X après lui dans l'encyclique *Pascendi*, avaient pris soin, on l'a vu plus haut², de noter que « *s'il se rencontre chez les docteurs scolastiques quelque question trop subtile ou quelque chose qui ne cadre pas avec les gains dûment acquis par le savoir dans les temps qui*

1. Cf. plus haut, p. 156, note 1.

2. Voyez plus haut, p. 150-151.

ont suivi, ou qui n'ait enfin aucune sorte de probabilité, Notre intention n'est nullement de le proposer à l'imitation de notre siècle. » Certains en profitèrent pour faire litière des principes mêmes de saint Thomas, regardés sans doute comme péchant par excès de subtilité.

On se souvient que Pie X, dans le *Motu proprio Doctoris Angelici*, protestait avec force contre cet abus¹, et prescrivait aux professeurs d'être saintement fidèles aux *principia et pronuntiata majora*, aux principes et aux grands points de doctrine de la philosophie thomiste (prescription enregistrée plus tard par le nouveau code du Droit canonique). On pouvait toutefois demander quels sont ces grands points de doctrine ?

Le 27 juillet 1914, la Congrégation des Études publiait, sur l'ordre de Pie X, vingt-quatre thèses, qui, déclarait-elle, « *contiennent ouvertement les principes et les grands points de doctrine du saint Docteur*² ». Ce fut le dernier acte public de Pie X.

Là-dessus, certains professeurs de demander si toutes ces vingt-quatre thèses étaient *imposées* à leur enseignement ? Le 7 mars 1916, la Congrégation des Études, devenue Congrégation des Séminaires et Uni-

1. Voyez plus haut, p. 152.

2. Ces vingt-quatre thèses ont été expliquées et commentées dans un ouvrage du R. P. MATTIUSI, *Les points fondamentaux de la philosophie thomiste*, trad. franç. 1926, Turin, Marietti.

versités, tout en confirmant que ces vingt-quatre thèses expriment en effet la doctrine authentique de saint Thomas (*Omnes illae viginti quatuor theses philosophiae germanam S. Thomae doctrinam exprimunt*), répondait en prescrivant seulement qu'elles fussent *proposées* par les professeurs à leurs élèves *comme normes directives sûres, proponantur veluti tutae normae directivae*.

Admirons la prudence (non exempte de quelque ironie) dont l'Église use dans le gouvernement des esprits, parce qu'elle sait la faiblesse humaine. 1^o Elle impose à ceux qu'elle revêt de la charge de maîtres l'enseignement de la philosophie de saint Thomas ; 2^o elle déclare que vingt-quatre thèses qu'elle publie, expriment les grands points de doctrine de la philosophie de saint Thomas ; alors, 3^o on lui demande si elle impose l'enseignement de ces vingt-quatre thèses ? — Non, répond-elle, je ne vous les impose pas. C'est qu'elle pense : Ils finiront bien par s'apercevoir que, s'ils doivent enseigner saint Thomas, ils doivent aussi enseigner les vingt-quatre thèses qui expriment fidèlement saint Thomas. Mais, tant qu'ils ne s'en aperçoivent pas, je les laisserai tranquilles. Je leur donnerai le temps de tirer eux-mêmes cette conséquence ; et de se convaincre eux-mêmes de la vérité de ce que je leur demande d'enseigner de ma part.



L'Église impose-t-elle à ses fidèles une sorte de « conformisme idéologique » en matière de philosophie ? — Non.

La philosophie de saint Thomas est-elle donc pour un catholique chose « indifférente », qui se présente à son examen exactement de la même manière et dans les mêmes conditions que n'importe quelle autre doctrine philosophique ? — Non.

Comme toute philosophie, la philosophie de saint Thomas se présente à l'examen de notre raison, mais seule parmi toutes les philosophies, elle se présente avec cette recommandation, et, si je puis dire, ce coefficient formidable d'être la philosophie dont le Corps mystique du Christ, l'Église dont nous sommes les membres, use dans sa propre vie intellectuelle. Si l'autorité des maîtres joue dans la genèse du savoir humain le rôle que nous rappelions dans les premières pages de cette étude, si dans le savoir lui-même, et pour secondaire qu'elle soit alors, elle se retrouve encore cependant, à combien plus forte raison l'autorité de l'Église, — et plus encore peut-être que ses injonctions, son exemple, ce fait même que dans sa vie intellectuelle propre, elle use constamment de la philosophie du Docteur commun, — vaudra pour tourner vers celui-ci un esprit attentif, et pour l'inciter à chercher patiemment, sous l'écorce amère de

la scolastique, le fruit du savoir promis. Sans doute il n'y a qu'une seule manière de juger en propre une philosophie : c'est de l'étudier en elle-même et d'apprécier son évidence intrinsèque. Mais en attendant, quel *signe* pour un chrétien, de voir l'Église donner officiellement sa confiance à un homme, à un Docteur. C'est que, suivant le mot profond de Jean de Saint-Thomas, en saint Thomas c'est quelque chose de plus grand que saint Thomas qui est reçu et défendu, *majus aliquid in sancto Thoma quam sanctus Thomas suscipitur et defenditur*. Il convient de se souvenir que Dieu, dans ses œuvres les plus hautes, procède par privilèges et par exceptions, et par des cas uniques. Il a envoyé une fois son Fils sur la terre, il lui a donné un précurseur, il a donné une fois la Loi par Moïse, — quoi d'étonnant qu'il ait donné une fois à son Église un Docteur par excellence en sagesse philosophique et théologique ?

A qui se ferait une idée adéquate de la sagesse de l'Église, le signe dont nous parlons, tout en restant à l'égard de la philosophie elle-même de saint Thomas signe extrinsèque, de l'ordre de la confiance bien fondée, non de la science, prendrait quant à la valeur de cette philosophie considérée d'ensemble, le caractère de la certitude, engendrerait une détermination intellectuelle absolument ferme. Encore une fois il ne s'agit pas de remplacer par là le labeur philosophique, il s'agit d'y préparer, et d'y provoquer ; il ne s'agit

pas d'imposer par force l'adhésion à une philosophie, mais bien d'inviter, par amour et miséricorde, à aller voir la vérité là où elle est. Voilà le sens de ces grands signaux dans le ciel que nous avons vus se succéder depuis Léon XIII. *Venez et voyez*, c'est toujours ainsi que s'annoncent les bonnes nouvelles. « *A tous ceux quels qu'ils soient qui sont aujourd'hui en quête de la vérité, nous disons : Allez à Thomas d'Aquin.* »¹

C'est ainsi que l'Église catholique demande à ceux qui croient en elle, non pas de tirer au bénéfice de telle doctrine personnelle des textes découpés çà et là dans la Somme, mais bien d'aller à saint Thomas dans sa vivante unité. Elle veut qu'il soit *le maître de leur éducation philosophique*, le maître à qui l'on se confie pour apprendre à penser soi-même et pour acquérir la science. Comme elle a donné mission à saint Thomas d'aller parler à l'intelligence, elle presse l'intelligence d'aller écouter saint Thomas. Il est à souhaiter que les modernes disciples de celui-ci comprennent leur tâche en conséquence. Le temps est passé pour eux de quereller les scotistes et les occamistes, les molinistes, les augustinien, les suarézien, les vasquézien, sur des questions d'école qu'on doit regarder comme réglées depuis des siècles. (Qu'on ne méprise pas ces grandes questions, ce serait faiblesse d'esprit, on n'est pas philosophe si on ne

1. S. S. Pie XI, encyclique *Studiorum ducem*.

les a pas approfondies ; mais il faut en poser d'autres). La philosophie de saint Thomas entre, semble-t-il, dans une période à la fois plus *apostolique* et plus *laïque* de son développement, elle est requise par tous les problèmes de la culture. L'intelligence, qui a besoin d'elle partout, ne lui pardonnerait pas de dormir sur ses positions.

Elle exige un *thomisme vivant*, qui s'introduise dans la vie du siècle et travaille pour le bien du monde. En vertu d'une loi profonde, qui ne peut sembler paradoxale qu'à un esprit nourri d'apparences, plus un tel thomisme se fera laïque et travaillera dans l'ordre profane, plus en même temps il sera *de l'Église*. Car pour aller sans aliéner son essence, et avec une efficacité véritable, jusqu'aux limites extrêmes où il est appelé, une vertu doit passer par lui qui lui vient de plus haut que lui, des énergies de l'Église du Christ. Cela suppose qu'un lien vivant, actuel, actif, rattache tout cet effort intellectuel à la prière des contemplatifs, dans leurs solitudes et leurs chartreuses, et que ce travail parmi les hommes est vraiment porté par cette oraison en Dieu.

Ceux qui suivront saint Thomas d'Aquin dans une telle disposition auront part à cette sorte de *pauvreté* en esprit qui donnait à ce plus grand des Docteurs l'allure et la simplicité d'un enfant. Leur confiance ne sera pas dans leur science, ils ne se fieront

qu'au Dieu de miséricorde, à qui eux-mêmes et leur science sont remis comme instruments. Non qu'ils courbent pour cela la science, comme il arrive chaque fois qu'on en fait l'instrument d'un intérêt humain. Ils lui garderont au contraire toute sa rigueur et tout son désintéressement, car ils ne la mettront au service que de Celui qui conserve toutes choses dans leur droiture et leur loyauté.

Mais à cause de cette pauvreté même, et de ce rôle instrumental, ils pourront espérer servir efficacement au bien des âmes et au bien de la communauté humaine : parce qu'ils ordonneront leur effort à quelque chose de plus haut que la communauté humaine, je veux dire à l'extension du royaume de Dieu, à l'évangélisation du monde ; fin plus élevée que la culture, et dont la culture dépend.

Comme saint Thomas luttait à la fois contre les averroïstes et contre les pseudo-augustiniens, il convient d'éviter ici une double erreur : une erreur qu'on peut placer sous le signe de l'optimisme cartésien, et qui espère, qui exige une organisation rationnelle complète et achevée du monde, une stabilisation de la culture dans une perfection naturelle définitive, comme si la nature n'était pas blessée, et comme si notre fin n'était pas surnaturelle.

Et une erreur qu'on peut placer sous le signe du pessimisme luthérien, et qui désespère complètement du monde et de la culture, l'abandonnant aux puis-

sances du diable, comme si le Christ ne nous avait pas réellement rachetés.

L'Évangile nous dit que nous sommes dans le monde et pas du monde. C'est nous dire que l'effort que nous faisons dans le monde restera inachevé dans le monde, mais que nous devons le faire cependant avec d'autant plus d'espérance, assurés qu'il s'achève ailleurs, et que du peu de bien que nous obtenons ici-bas, et beaucoup plus encore de ce que nous souffrons, et de nos infirmités elles-mêmes, Celui que nous aimons tire parti.

ANNEXES

I

TABLEAUX CHRONOLOGIQUES¹

VIE ET ÉCRITS DE SAINT THOMAS

REMARQUES : 1. *Crochet à droite du titre* : La date de composition, imprécise, doit être placée dans l'intervalle compris entre les extrémités du crochet.

2. *Flèche à gauche du titre* : La durée de la composition s'étend sur la période indiquée.

3. *Date entre parenthèses* : La période de composition, dépassant le cadre du tableau, s'étend jusqu'à cette date.

1. Extraits d'une série de synopses établies par M. R. LABERGIERE, et qui paraîtront bientôt en volume. — Pour l'établissement du catalogue des œuvres authentiques et de leur chronologie, (qui reste en partie provisoire, car sur plusieurs points les érudits sont en désaccord, et plusieurs travaux importants sont encore en cours), voir en particulier MANDONNET, *Des écrits authentiques de saint Thomas*, Fribourg, 1910, 2^e éd. ; Introduction à la *Bibliographie thomiste*, Le Saulchoir, 1921 ; à l'édition des *Quaestiones disputatae*, Paris, 1925, des *Quaestiones quodlibetales*, Paris, 1926, des *Opuscula omnia*, Paris, 1927 ; *Chronologie des écrits scripturaux de saint Thomas d'Aquin*, *Revue Thomiste*, janv.-fév. 1928 et numéros suivants ; GRABMANN, *Die echten Schriften des hl. Thomas von Aquin*, dans les *Beiträge* de Baumker,

vol. XXII, 1920 ; *Les Commentaires de saint Thomas sur les ouvrages d'Aristote*, Annales de l'Inst. sup. de Phil. de Louvain, t. III, 1914 ; *die Aristoteles Kommentare des hl. Thomas von Aquin*, dans *Mittelalterliches Geistesleben*, München, 1926 ; BACIC, *Introductio compendiosa in Opera S. Thomae Aquinatis, Angelicum*, 1925 ; DESTREZ, *Les disputes quodlibétiques de saint Thomas d'après la tradition manuscrite*, Mélanges thomistes, Le Saulchoir, 1923 ; SYNAVE, recension de Destrez dans *Bulletin thomiste*, mai 1924 ; *Le Catalogue officiel des œuvres de saint Thomas d'Aquin*, Archives d'hist. doctrinale et littér. du moyen âge, t. III, 1928.

Sur le caractère apocryphe de certains opuscules (qui ne figurent pas dans ces tableaux) et sur la chronologie des œuvres de saint Thomas, des désaccords subsistent entre les érudits, et les travaux ultérieurs modifieront certainement quelques-uns des résultats résumés ici ; la chronologie surtout reste en partie provisoire, et si la date des écrits scripturaires semble fixée d'une façon extrêmement probable par les travaux de Mandonnet, celle des commentaires sur Aristote est encore fort incertaine. Pour la chronologie de ces commentaires on a ici généralement suivi Mandonnet (Introd. à la *Bibliographie thomiste*), sauf en ce qui concerne les commentaires sur la *Métaphysique*, la *Physique* et l'*Éthique*, qu'il place vers 1265 et 1266 : la composition d'œuvres aussi importantes a dû occuper plusieurs années du premier enseignement italien, peut-être à partir de 1261, comme Grabmann le supposait en 1914. (En 1926 Grabmann place ces commentaires dans le second enseignement parisien, ce qui charge celui-ci d'une manière invraisemblable.) Pour le commentaire sur le *de Anima*, que Mandonnet situe vers 1266, on a suivi Grabmann, qui propose 1270-1272, un passage de ce commentaire semblant clairement renvoyer à l'écrit *De unitate intellectus*.

I. — PÉRIODE DE FORMATION

1225-1252

LIEUX ET DATES	PHILOSOPHIE	ÉC. PHILOS.- THÉOL.	THÉOLOGIE	ÉCRITURE SAINTE	DIVERS
<i>α. Italie</i>					
1225-45					
1225					
<i>Roccasecca</i>					naissance
1230					
<i>Mont Cassin</i>					oblat
1239					
<i>Roccasecca</i>					
<i>Naples</i>					étudiant <i>és</i> <i>Arts</i>
1244					
<i>Naples</i>					habit dominic.
<i>Aquapendente</i>					arrestation
<i>Roccasecca</i>					internement
	de PROPOSIT. MODALIBUS				
	de FALLACIIS				
1245					libération départ pour Paris
<i>β. France</i>					
<i>Allemagne</i>					
1245-52					
1245					
<i>Paris</i>					couvent <i>de</i> S. J. élève d'Al- bert le Gr.
1248					
<i>Cologne</i>			de DIVINIS NOMINIBUS		
1262					départ de Cologne

II. — PREMIER ENSEIGNEMENT PARISIEN 1252-1259

LIEUX ET DATES	PHILOSOPHIE	ÉC. PHILOS.- THÉOL.	THÉOLOGIE	ÉCRITURE SAINTE	DIVERS
<i>Paris</i>					
1252	de ENTE et ESSENTIA		Liber MANDA- TORUM DEI		bachelier biblique
1254			in IV lib. SEN- TENTIARUM		COLLATIO- NES DOMINICALES FESTIVAE QUADRAGES.
1255	de PRINCIPIS NATURAE				
1256			↓ RIGANS MONTES		licence de théologie
		QUODLIBET VII Quaest. disp. de OPERE MANUALI de SENS. SACR. SCRIPT. de VERITATE		in ISAIAM	
1257	de HEBDOMA- DIBUS BOETHII	QUODLIBET VIII	Contra IMPUGNANT. DEI CULTUM de TRINITATE BOETHII	↓ in MATTHÆUM	
1258		QUODLIBET IX — X	SUMMA c. GENTES		
1259		↓ QUODLIBET XI		↓	↓ (1264)
JUIN			(1260)		départ pour l'Italie

III. — PREMIER ENSEIGNEMENT ITALIEN 1259-1268

LIEUX ET DATES	PHILOSOPHIE	ÉC. PHILOS.- THÉOL.	THÉOLOGIE	ÉCRITURE SAINTÉ	DIVERS
<i>Anagni</i>					
1259		Quaest. disp. de POTENTIA		in CANTIC. CANTICOR. in EPISTOLAS PAULI (1)	COLLATIO- NES in Iam IIam DECRET.
1260					
1261			de RATIONI- BUS FIDEI		
<i>Orvieto</i>	in VIII lib. PHYSIC.		de ART. FIDEI et SACRA- MENT.		
	in XII lib. METAPHYS.				
	in X lib. ETHIC.				
1262			de EMPTIONE et VENDI- TIONE	CATENA (in Matth.)	Offic. CORP. CHRISTI Sermo de —
1263		Quaest. disp. de MALO	Contra ERRORES GRAECORUM	↓ CATENA (in Marc.) (in Joh.) (in Luc.)	
1264					
1265		DECLARATIO CVIII QUAEST.	in I SENTENT. (II) de REGIMINE PRINC.		
<i>Rome</i>	in lib. de SENSU ET SENSATO	Quaest. disp. de NATURA BEATITUDINIS	SUMMA THEO- LOGICA la PARS		
1266	in lib. de MEMORIA et REMIN.				
1267					
<i>Viterbe</i>				in THERENOS in JEREMIAM	
1268	in POST. ANALYTIC.	Quaest. disp. de UNIONE VERBI	↓	↓	SERMONES (1273)
	in IV lib. POLITICOR.				
NOVEMBRE					départ pour Paris

IV. — SECOND ENSEIGNEMENT PARISIEN
1269-1272

LIEUX ET DATES	PHILOSOPHIE	ÉC. PHILOS.- THÉOL.	THÉOLOGIE	ÉCRITURE SAINTE	DIVERS
<i>Paris</i>					
1269	de REGIMINE JUDÆOR.	de SECRETO	de PERFE- CTIONE VITÆ SPIR.	in JOB	SERMO- NES
	de OCCULT. OP. NAT.	QUODLIBET I	SUMMA THEO- LOGICA Ia-IIae		
	in lib. de CAUSIS	— II	de JUDICIIS ASTROR.		
	in IV lib. METEOR.	Quaest. disp. de SPIRIT. CREAT.	de SORTI- BUS		
	in PERIHER- MENEIAM		de FORMA ABSOL.		
		de ANIMA			
1270	de UNITATE INTEL.	QUODLIBET III	Contra RE- TRAHN- TES a RELIGIONIS INGR.	in JOHANNEM	
	in III lib. de ANIMA	— XII			
	de ÆTER- NIT. MUNDI	Quaest. disp. de VIRTUTI- BUS			
1271		ARTICULI ITER. REM.	✓ SUMMA THEOLO- GICA IIa-IIae		
		DECLARA- TIONES			
		XLII quaest.			
		XXXV —			
		VI —			
		QUODLIBET IV			
		— V			
		Quaest. disp. de PUERIS in RELIGIONE ADM.			
1272		✓ QUODLIBET VI	✓	✓	✓ (1273)
AVRIL					départ pour l'Italie

V. — SECOND ENSEIGNEMENT ITALIEN

1272-1274

LIEUX ET DATES	PHILOSOPHIE	ÉC. PHILOS.- THÉOL.	THÉOLOGIE	ÉCRITURE SAINTE	DIVERS
<i>Florence</i> 1272					SERMONES
<i>Naples</i>	in lib. de CAELO et MUNDO		SUMMA THEO- LOGICA IIIa Pars	in PSALMOS in EPISTOLAS PAULI (II)	
	in lib. de GENERAT. et CORRUPT.		COMPEN- DIUM THEO- LOGIAE		
	de SUBSTAN- TIIS SEPA- RATIS				↓ COLLATIO- NES
1273	de MIX- TIONE ELE- MENTOR.				de PATER NOST.
	de MOTU CORDIS				de AVE MARIA
1274					de CREDO
					de X PRÆ- CEP.
<i>Mont-Cassin</i>		RESPONS ad BERNARD. ABB.	Euvres de DATE INCERTAINE ou d'AUTHENTICITÉ DISCUTÉE EPIST. de MODO STUDENDI PLAE PRECES de DIVINIS MORIBUS		
<i>Fossanova</i> 7 MARS					† mort

II

TÉMOIGNAGES DES SOUVERAINS PONTIFES¹

<i>Alexandre IV</i> (1254-1261)	9-23	7-24
<i>Urbain IV</i> (1261-1264)	24-30	24-28
<i>Clément IV</i> (1265-1268)	31-36	29-31
<i>Grégoire X</i> (1271-1276)	37-41	32-33
<i>Innocent V</i> (1276)	42-44	34-35
<i>Nicolas III</i> (1277-1280)	47-50	36-38
<i>Martin IV</i> (1281-1285)	51 P	38-39
<i>Honorius IV</i> (1285-1287)	52-53	39-40
<i>Nicolas IV</i> (1288-1292)	54 P	40-41
<i>Célestin V</i> (1294)	55 P	41
<i>Boniface VIII</i> (1294-1303)	56-57	42-43
<i>Benoît XI</i> (1303-1304)	58-59 P	43

1. Références à :

J. J. BERTHIER, O. P. : *Sanctus Thomas Aquinas « Doctor Communis » Ecclesiae*, vol. I : *Testimonia Ecclesiae* ; Romae 1914.

Le premier groupe de chiffres se rapporte aux paragraphes, le second, aux pages.

La lettre P indique un témoignage explicite sur les Prêcheurs, qui désigne implicitement saint Thomas.

<i>Clément V</i> (1305-1314)	60	44
<i>Jean XXII</i> (1316-1334)	61-69	44-53
1 ^{er} mars 1318. Déclare sa doctrine miraculeuse. « Il illumina l'Église à lui seul plus que tous les autres docteurs ».		
18 juillet 1323. Bulle de Canonisation : « Redemptionem misit Dominus ».		
	62	45
<i>Benôît XII</i> (1335-1342)	70 P	53-54
<i>Clément VI</i> (1342-1352)	71-78	54-61
1346. Ordonne aux Prêcheurs de ne pas s'écarter de la doctrine de saint Thomas.		
<i>Innocent VI</i> (1352-1362)	79	62
<i>Urbain V</i> (1362-1370)	80-86	62-66
<i>Grégoire XI</i> (1370-1378)	87-88	66-67
<i>Urbain VI</i> (1378-1389)	89 P	68
<i>Boniface IX</i> (1389-1404)	90	68-69
<i>Innocent VII</i> (1404-1406)	91	70
6 juillet 1406. Confirme la doctrine des Prêcheurs qui est celle de saint Thomas. Const. « Decens reputamus ».		
	91	70
<i>Grégoire XII</i> (1406-1415)	92	71

<i>Alexandre V</i> (1409-1410)	93	71-72
<i>Jean XXIII</i> (1410-1415)	94	72
<i>Martin V</i> (1417-1431)	95 P	73-74
<i>Eugène IV</i> (1431-1447)	96-97	74-76
<i>Nicolas V</i> (1447-1455)	98-99	76-78
<i>Calixte III</i> (1455-1458)	100-101	78-80
<i>Pie II</i> (1458-1464)	102	80-81
<i>Paul II</i> (1464-1471)	103 P	81-82
<i>Sixte IV</i> (1471-1484)	104	82-83
<i>Innocent VIII</i> (1484-1492)	105	83-84
<i>Alexandre VI</i> (1492-1503)	106	84
<i>Jules II</i> (1503-1513)	108 P	85-86
<i>Léon X</i> (1513-1521)	109-111 P	86-87
<i>Clément VII</i> (1523-1534)	113-115 P	88-90
<i>Paul III</i> (1534-1549)	116-118 P	90-92
<i>Jules III</i> (1550-1555)	119 P	93
<i>Paul IV</i> (1555-1559)	121	94-95
<i>Pie IV</i> (1559-1565)	122	95-96
<i>Pie V</i> (1566-1572)	123-125	97-101

11 avril 1567. Proclame
saint Thomas Docteur.

Const. « Mirabilis Deus ». 124 97

1570. Ordonne l'édition
des œuvres complètes de
saint Thomas.

	125	100
<i>Grégoire XIII</i> (1572-1585)	126-127 P	101-103
<i>Sixte V</i> (1585-1590)	128-130	103-106
<i>Clément VIII</i> (1592-1605)	134-140	108-115

1594. Recommande aux
Pères de la C^{ie} de Jésus
d'adhérer à Saint Tho-
mas.

	140	114-115
<i>Léon XI</i> (1605)	141	116
<i>Paul V</i> (1605-1621)	142-144	116-119
<i>Urbain VIII</i> (1624-1644)	146-147 P	120-121
<i>Alexandre VII</i> (1655-1667)	149-151	122-125
<i>Clément X</i> (1670-1676)	153	127-128
<i>Innocent XI</i> (1676-1689)	154-155	128-132
<i>Alexandre VIII</i> (1689-1691)	156	133-134
<i>Innocent XII</i> (1691-1700)	157-158	134-136
<i>Clément XI</i> (1700-1721)	159-165	136-141

23 avril 1718. Approu-
ve solennellement les sta-
tuts de l'Académie de
Saint-Thomas à Rome.

Const. « Inscrutabili ».	159	136-138
<i>Innocent XIII</i> (1721-1724)	166 P	142-143
<i>Benoît XIII</i> (1724-1730)	167-174	143-153
<i>Clément XII</i> (1730-1740)	175-177	153-155
<i>Benoît XIV</i> (1740-1758)	178-181	155-166
<i>Clément XIII</i> (1758-1769)	182-183	166-168
<i>Clément XIV</i> (1769-1774)	185 P	168-169
<i>Pie VI</i> (1775-1799)	185-186	169-170
<i>Pie VII</i> (1800-1823)	187	171
<i>Léon XII</i> (1823-1829)	188	172
<i>Pie IX</i> (1846-1878)	191-195	174-177

<i>Léon XIII</i> (1878-1903)	196-365	177-271
4 août 1879. Enc. « Aeterni Patris ».	199-218	178-196
15 octobre 1879. Annonce intention restaurer Académie romaine de Saint-Thomas, publier œuvres complètes. Lettre : « Iampridem ».	219-225	196-200
18 janvier 1880. Ordonne édition nouvelle des œuvres complètes de saint Thomas. Motu proprio : « Placere nobis ».	226-227	200-201
7 mars 1880. Proclame la nécessité de l'étude de la Philosophie de saint Thomas. Alloc. « Pergratus nobis ».	228-223	201-206
4 août 1880. Institue saint Thomas, patron universel des Écoles catholiques. Bref : « Cum hoc sit ».	238-242	208-211
30 décembre 1892. Invite les membres de la C ^{1e} de Jésus à suivre la doctrine de saint Tho-		

mas. Bref : « Gravissime nos »,	318-325	244-252
25 novembre 1898. Même invitation adressée aux Frères mineurs.	352	264
9 mai 1895. Approuve nouvelles constit. de l'Acad. rom. de Saint- Thomas. Lettre apost. « Constitutiones »,	341	258-260
8 septembre 1899. Let- tre encyclique au Clergé français « Depuis le jour »,	355	265-267
<i>Pie X</i> (1903-1914)	366-388 680-682	271-280 695-702
8 septembre 1907. Enc. « Pascendi »,	376	276
1 ^{er} septembre 1910. Motu proprio « Sacrorum Antistitum. »		
29 juin 1914. Motu proprio « Doctoris Ange- lici »,	680-681	695-699
27 juillet 1914. Publi- cation des XXIV thèses thomistes.	682	699-702

Benôit XV (1914-1922).

31 décembre 1914. Motu proprio « Non multo » sur l'Académie romaine de Saint-Thomas.

7 mars 1916. Réponse de la Congr. des Sém. et Univ. sur les XXIV thèses.

27 mai 1917. Promulg. du nouveau Code du Droit canonique. (Can. 1366, § 2 : Les maîtres doivent « se tenir saintement à la méthode, à la doctrine et aux principes » de saint Thomas).

29 juin 1921. Encycl. « Fausto appetente die ».

Pie XI

1^{er} août 1922. Lettre apostolique sur l'éducation du clergé.

29 juin 1923. Encycl. « Studiorum ducem » pour le VI^e centenaire de saint Thomas.

III

TROIS DOCUMENTS PONTIFICAUX

I. — LETTRE ENCYCLIQUE « AETERNI PATRIS » ¹

Le Fils unique du Père Éternel, qui s'est manifesté sur la terre pour apporter au genre humain le salut et la lumière de la Sagesse divine, a procuré au monde un bienfait grand et admirable entre tous, lorsque, sur le point de remonter aux cieux, il prescrivit aux Apôtres d'*aller pour enseigner toutes les nations*², et laissa à l'Église qu'Il avait fondée la charge universelle et souveraine de l'enseignement des peuples. Car les hommes que la Vérité avait délivrés, la Vérité devait les garder : et les fruits des enseignements célestes par lesquels le salut fut acquis à l'homme, n'eussent point été durables si le Christ, Notre-Seigneur, n'avait établi pour toujours un magistère qui formât les esprits à la foi. L'Église, en vérité, érigée sur les promesses et imitant la charité de son divin auteur, a accompli l'ordre reçu

1. A tous les évêques du monde catholique, 4 août 1879.

2. Matth., xxviii, 19.

de façon telle que jamais elle n'a perdu de vue, et qu'elle a voulu avant toute chose, enseigner la religion et combattre l'erreur sans relâche. C'est bien à cela que tendent les labeurs attentifs de l'épiscopat tout entier ; c'est pour cela que les Conciles promulguent leurs lois et leurs décrets et c'est là, avant tout, l'objet de la sollicitude quotidienne des pontifes romains : successeurs du B^x Pierre le prince des Apôtres, dans sa primauté, ils ont le droit et l'obligation d'enseigner leurs frères et de les confirmer dans la foi.

Or l'Apôtre nous en avertit, ce sont ordinairement la *philosophie* et les *raisonnements vains et trompeurs*¹ qui abusent l'esprit des fidèles du Christ et corrompent la pureté de la foi parmi les hommes. Voilà pourquoi les pasteurs suprêmes de l'Église ont constamment jugé qu'il était aussi de leur charge de promouvoir de toutes leurs forces la science vraiment digne de ce nom, et de veiller en même temps avec une vigilance particulière à ce que partout, toutes les sciences humaines fussent enseignées en conformité avec la foi catholique, — mais principalement la *philosophie*, puisque, assurément, la droite régulation des autres sciences dépend d'elle pour beaucoup. Cela même, Nous vous l'avions déjà, entre autres choses, brièvement indiqué, Vénérables Frères, dans la première Lettre encyclique que Nous vous

1. *Coloss.*, II, 8.

avons adressée. Cependant, l'importance du sujet et les circonstances nous astreignent de nouveau à traiter avec vous des règles à observer dans les études philosophiques, pour qu'elles répondent au bien de la foi et se conforment aussi à la dignité même des sciences humaines.

Si l'on fait attention aux conditions critiques du temps où nous vivons, si l'on embrasse par la pensée l'état des affaires tant publiques que privées, on découvrira sans peine que la cause des maux qui nous oppriment comme de ceux qui nous menacent, consiste en ceci : que des opinions erronées sur toutes choses, divines et humaines, des écoles des philosophes se sont peu à peu glissées dans tous les rangs de la société, et sont arrivées à se faire accepter d'un grand nombre d'esprits. Comme en effet il est inscrit dans la nature de l'homme de prendre la raison pour guide de ses actes, si l'intelligence commet quelque faute, la volonté elle aussi déclinera facilement sur le même objet. Il arrive ainsi que la déviation des opinions, qui ont leur siège dans l'intelligence, influe sur les actions humaines et les vicie. Au contraire, si l'esprit des hommes est sain, s'il se tient avec fermeté à des principes vrais et solides, il sera, pour la société comme pour les individus, la source des plus grands bienfaits.

Certes nous n'accordons pas à la philosophie

humaine assez de force et d'autorité pour la juger capable de repousser ou de détruire absolument toutes les erreurs. De même, en effet, que lors du premier établissement de la religion chrétienne ce fut l'admirable lumière de la foi, répandue *non pas par les paroles persuasives de la sagesse humaine mais par la manifestation de l'Esprit et de la Force divine*¹, qui rétablit le monde dans la dignité de son premier âge, de même maintenant, c'est de la Force toute-puissante et du secours de Dieu qu'il faut attendre que les esprits, une fois écartées les ténèbres de l'erreur, fassent enfin retour à l'ordre. Pourtant, on ne doit ni mépriser, ni négliger les secours naturels impartis au genre humain par le bienfait de la divine sagesse, laquelle dispose tout avec force et suavité. De ces secours, un droit usage de la philosophie se trouve, sans contredit, être le principal. Ce n'est pas en vain que Dieu a placé la lumière de la raison dans l'esprit de l'homme ; et tant s'en faut que la lumière surajoutée de la foi éteigne ou diminue la vigueur de l'intelligence ; elle la parfait plutôt et, en augmentant ses forces, la rend capable de se porter plus haut.

L'ordre établi par la divine Providence elle-même demande donc que pour rappeler les peuples à la foi et au salut, on recherche aussi le concours de la science humaine. Cette louable et sage façon de

1. I Cor., II, 4.

procéder, les plus illustres des Pères de l'Église l'ont mise en usage, ainsi que l'attestent les monuments de l'antiquité. Ces mêmes Pères n'avaient pas coutume de ne donner à la raison qu'un rôle minime ou médiocre. Le grand Augustin fait tenir dans une brève formule toute l'étendue de ce rôle, lorsqu'il attribue *à la science humaine ce par quoi la foi salutaire... est engendrée, nourrie, défendue, fortifiée*¹.

Tout d'abord la philosophie, entendue dans le vrai sens où l'ont prise les sages, a en quelque sorte le pouvoir de frayer et d'aplanir le chemin qui mène à la vraie foi, et de préparer convenablement les esprits qu'elle forme à recevoir la révélation. Aussi, les anciens l'ont-ils appelée non sans raison tantôt une *institution préparatoire à la foi chrétienne*², tantôt le *prélude et l'auxiliaire du christianisme*³, tantôt l'*éducatrice qui mène à l'Évangile*⁴.

Et en effet, en ce qui concerne les choses divines, Dieu dans sa très grande bonté ne nous a pas seulement dévoilé par la lumière de la foi les vérités auxquelles l'intelligence humaine est incapable d'atteindre par elle-même, mais Il nous a manifesté aussi plusieurs de celles qui ne sont pas absolument

1. *De Trinit.*, lib. XIII, cap. 1.

2. Clem. Alexandr., *Strom.*, I, 16 ; VIII, 3.

3. Orig. ad Gregor. Thaum.

4. « *Ad Evangelium paedagogus* ». Clem. Alex., *Strom.* I, 5.

inaccessibles à la raison, afin que, l'autorité de Dieu s'y ajoutant, elles parviennent dans délai, et sans aucun mélange d'erreur à la connaissance de tous. De là vient que certaines vérités divinement proposées à notre croyance ou rattachées par des liens étroits à la doctrine de la foi, ont été reconnues, démontrées avec des arguments appropriés et défendues par les philosophes païens eux-mêmes, sans qu'ils aient eu d'autre lumière que la raison naturelle. Comme le dit l'Apôtre, *les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, sont, depuis la création du monde, rendues visibles à l'intelligence par le moyen de ses œuvres* ¹; et les gentils qui n'ont pas de loi... *font voir... néanmoins que ce qui est prescrit par la loi est écrit dans leurs cœurs* ². Il est grandement opportun de tourner ces vérités, reconnues par les sages païens eux-mêmes, à l'avantage et à l'utilité de la doctrine révélée ; de la sorte, on fera réellement voir que la sagesse humaine, elle aussi, que le témoignage même des adversaires de la foi chrétienne, déposent en faveur de celle-ci. Cette méthode n'est certainement pas d'introduction récente, elle est ancienne, au contraire, et d'un fréquent usage chez les Pères de l'Église. Il y a plus : ces témoins, ces gardiens vénérables de la tradition religieuse reconnaissent comme le type

1. Rom. I, 20.

2. Rom. II, 14-15.

et la figure d'une telle façon d'agir dans ce fait que les Hébreux, au moment de quitter l'Égypte, reçurent l'ordre d'emporter avec eux les vases d'argent et d'or des Égyptiens, et leurs vêtements précieux, afin que changeant aussitôt d'usage, ces dépouilles, qui avaient servi auparavant à des rites ignominieux et à la superstition, fussent désormais dédiées à la religion du vrai Dieu. Saint Grégoire de Néocésarée loue Origène¹ de ce que, s'emparant d'idées ingénieusement choisies parmi celles des païens, comme de traits arrachés à l'ennemi, il les avait retournées avec une adresse particulière à la défense de la sagesse chrétienne et à la ruine de la superstition. Grégoire de Nazianze², Grégoire de Nysse³ louent et approuvent dans saint Basile le Grand un semblable emploi de la discussion. Saint Jérôme en fait grand cas chez Quadratus, disciple des Apôtres, chez Aristide, Justin, Irénée et un grand nombre d'autres⁴. « Ne voyons-nous pas, dit saint Augustin, avec quel chargement d'or, d'argent, de vêtements, Cyprien, docteur très doux et martyr bienheureux, est sorti d'Égypte ? Et Lactance ? Et Victorin, Optat, Hilaire ? Et pour taire les vivants, ces Grecs innombrables⁵ » ? Que si

1. *Orat. paneg. ad Orig.*

2. *Vit. Moys.*

3. *Carm.* I, *Iamb.* 3.

4. *Epist. ad Magn.*

5. *De doct. christ.* II, 40.

la raison naturelle a produit cette abondante moisson de science, avant d'être fécondée par la vertu du Christ, elle en produira assurément une plus riche encore, après que la grâce du Sauveur a restauré et augmenté la puissance naturelle de l'esprit humain. Et qui ne voit le chemin uni et aisé que cette manière de philosopher ouvre vers la foi ?

Là toutefois ne se bornent pas les avantages qui résultent de l'usage de la philosophie. Et de fait les oracles de la sagesse divine adressent de graves reproches à la sottise de ces hommes qui « *par les biens visibles n'ont pu s'élever à la connaissance de Celui qui est ; ni par la considération de ses œuvres reconnaître l'ouvrier* ¹. » De la raison humaine provient donc en premier lieu ce fruit grand et précieux entre tous : la démonstration de l'existence de Dieu. « Car par la grandeur et la beauté de la créature le Créateur peut apparaître à la connaissance. » ² — La raison nous montre ensuite comment dans l'excellence unique de Dieu, sont unies toutes les perfections, avant tout une sagesse infinie à laquelle rien ne peut échapper et une justice souveraine à laquelle nulle affection désordonnée ne saurait faire obstacle ; elle nous fait comprendre ainsi, non seulement que Dieu est véridique, mais qu'il est la Vérité même, incapable de se tromper ni de tromper. D'où il

1. *Sap.*, XIII, 1.

2. *Ibid.*, 5.

suit avec évidence que la raison humaine demande pour la parole de Dieu la foi et l'autorité la plus entière. — De la même façon, la raison montre que dès son origine, la doctrine de l'Évangile est apparue avec des signes extraordinaires, indices certains d'une vérité certaine. C'est pourquoi, loin d'agir témérairement comme s'ils écoutaient des fables spécieuses¹, tous ceux qui ajoutent foi à l'Évangile soumettent au contraire leur intelligence et leur jugement à l'autorité divine, par une obéissance pleinement conforme à la raison. Enfin, ce qui n'est pas moins précieux, la raison met en évidence que l'Église instituée par le Christ, est (ainsi que l'établit le Concile du Vatican) « par son admirable propagation, par sa sainteté éminente, par sa fécondité inépuisable et universelle, par son unité catholique et son inébranlable stabilité, un grand et perpétuel motif de crédibilité, un témoignage irréfragable de la divinité de sa mission. »²

Ces fondements étant ainsi très solidement posés, on retirera encore de la philosophie un service d'une utilité durable et immense : c'est en se servant d'elle que la Théologie sacrée reçoit et revêt la nature, la forme, le caractère d'une vraie science. Car il est absolument nécessaire que dans la plus noble des disciplines, les parties multiples et variées dont se

1. II Petr., I, 16.

2. *Const. dogm. de Fide cath.*, cap. 3.

composent les enseignements célestes soient rassemblées comme en un seul corps, en sorte que, disposées avec ordre chacune en son lieu, et dérivées de leurs principes propres, elles soient toutes liées entre elles avec la cohésion qui convient ; il faut enfin que toutes et chacune soient confirmées par les arguments, — et inébranlables — qui en rendent raison. On ne doit pas non plus passer sous silence ou tenir pour de peu de prix cette connaissance plus précise et plus riche des objets de nos croyances, et cette intelligence, pour autant qu'on peut l'acquérir, en quelque mesure plus lucide des mystères eux-mêmes de la foi, dont saint Augustin et les autres Pères ont fait l'éloge, et à laquelle ils s'appliquèrent à parvenir, et qu'à son tour, le Concile du Vatican¹ a déclarée très fructueuse. Cette connaissance et cette intelligence, ceux-là sans aucun doute les acquièrent plus complètement et plus facilement, qui joignent à la pureté de la vie et au zèle de la foi un esprit cultivé dans les sciences philosophiques : alors surtout que le Concile du Vatican enseigne encore que cette intelligence des dogmes sacrés doit être cherchée « aussi bien dans l'analogie avec les choses qui sont l'objet de la connaissance naturelle, que dans la connexion qui unit les mystères entre eux et avec la fin dernière de l'homme² ».

1. *Constit. cit.*, cap. 4.

2. *Ibid.*

Enfin, il appartient encore aux sciences philosophiques de défendre religieusement les vérités révélées par Dieu et de combattre ceux qui osent les attaquer. Aussi, est-ce le grand honneur de la philosophie d'être considérée comme le rempart de la foi et le ferme soutien de la religion. « Il est vrai », comme l'affirme Clément d'Alexandrie, « que la doctrine du Sauveur est parfaite par elle-même et n'a besoin du secours de personne, puisqu'elle est la force et la sagesse de Dieu. La philosophie grecque ne rend pas par son concours la vérité plus puissante, mais parce qu'elle ôte toute force aux arguments que les sophistes opposent à cette vérité, et parce qu'elle dissipe les embûches qui lui sont tendues, elle a pu être appelée la haie et la palissade dont la vigne est munie. »¹ En effet, de même que les ennemis du nom catholique, pour combattre la religion, empruntent à la raison philosophique la plupart de leurs instruments de guerre, de même, c'est à l'arsenal de la philosophie que les défenseurs des enseignements divins demandent la plus grande partie des munitions propres à défendre les dogmes révélés. Aussi, ne faut-il pas croire que ce soit un médiocre triomphe pour la foi chrétienne, que les armes que ses adversaires empruntent pour lui nuire aux artifices de la raison humaine, cette même raison humaine les repousse avec aisance

1. *Strom.*, lib. I, c. 20.

et efficacité. — Cette manière de lutter pour la religion fut employée par l'Apôtre des Nations lui-même; saint Jérôme le rappelle dans sa lettre à Magnus : « Le Guide de l'armée chrétienne, Paul, l'orateur invincible, défendant la cause du Christ, retourne savamment en faveur de la foi, même une inscription rencontrée par hasard. C'est qu'il avait appris du vrai David à arracher le glaive des mains de l'ennemi et à trancher la tête de l'orgueilleux Goliath avec son propre fer ». ¹

L'Église elle-même ne conseille pas seulement aux docteurs chrétiens de demander à la philosophie son concours, elle le leur ordonne. Le V^e Concile de Latran, après avoir établi « que toute assertion contraire à la vérité de la foi révélée est purement et simplement fausse, attendu que le vrai ne peut en aucune façon contredire le vrai ² », enjoint à ceux qui enseignent la philosophie de s'appliquer avec soin à la réfutation des arguments trompeurs, puisque, comme l'affirme Augustin, « si une raison, si spécieuse soit-elle, est apportée contre l'autorité des divines Écritures, elle ne saurait tromper que par l'apparence du vrai ; car, pour vraie, elle ne peut pas l'être ³ ».

Cependant, pour que la philosophie se trouve en

1. *Epist. ad Magn.*

2. *Bulla Apostolici regim.*

3. *Epist. CXLIII ad Marcellin.*, n. 7.

état de porter les fruits précieux que nous avons rappelés, il faut avant tout que jamais elle ne se détourne du chemin qu'ont suivi les vénérables Pères de l'antiquité, et que le Concile du Vatican a approuvé par le suffrage solennel de son autorité. C'est-à-dire que, puisqu'il est tout à fait certain que nous devons recevoir nombre de vérités d'ordre surnaturel, qui dépassent de beaucoup la pénétration de quelque intelligence que ce soit, la raison humaine, consciente de sa propre infirmité, ne saurait se permettre de prétendre à ce qui la dépasse, ni de nier ces mêmes vérités, ni de les mesurer à ses propres forces, ni de les interpréter selon son caprice. Elle doit plutôt les recevoir avec une foi entière et humble, et se tenir pour honorée au plus haut point d'être admise, à la manière d'une compagne et d'une servante, dans la familiarité des connaissances célestes, et, par un bienfait de Dieu, de pouvoir y toucher en quelque façon. — Au contraire, sur les points de doctrine que l'intelligence humaine peut connaître naturellement, il est évidemment juste que la philosophie use en propre de sa méthode, de ses principes et de ses arguments ; non pas toutefois de telle sorte qu'elle ait la témérité de se soustraire à l'autorité de Dieu. Bien plus, étant donné que les enseignements de la révélation jouissent d'une vérité certaine, et que ce qui est contraire à la foi s'oppose également à la droite raison, le philosophe catholique doit

savoir qu'il violerait tout ensemble les droits de la raison et ceux de la foi, s'il admettait une conclusion qu'il saurait contraire à la doctrine révélée.

Nous le savons, il ne manque pas d'esprits qui élèvent beaucoup trop la puissance de la nature humaine. Ils prétendent que l'intelligence de l'homme, si une fois elle se soumet à l'autorité divine, déchoit de sa dignité native, et que, courbée sous le joug d'une sorte de servitude, elle se trouve alors extrêmement retardée et entravée dans son progrès vers le faite de la vérité et de l'excellence. Mais il n'y a là qu'erreur complète et illusion. De tels sophismes tendent en définitive à porter les hommes au comble de la déraison, et du même coup à une souveraine ingratitude, en leur faisant rejeter les vérités les plus hautes et repousser volontairement le bienfait divin de la foi, de laquelle, comme d'une source vive, ont découlé tous les biens même aussi pour la société civile. C'est que l'esprit humain, enfermé dans des limites déterminées, et à vrai dire assez étroites, est exposé à de nombreuses erreurs et à l'ignorance de bien des choses. Par contre, la foi chrétienne, appuyée sur l'autorité de Dieu, est une maîtresse de vérité absolument sûre : celui qui la suit ne s'embarrasse pas dans les filets de l'erreur, il n'est pas ballotté sur les flots d'opinions incertaines. Voilà pourquoi c'est philosopher excellemment que d'unir l'étude de la philosophie à la

soumission à la foi chrétienne, puisque la splendeur des vérités divines reçue dans l'âme vient en aide à l'intelligence elle-même, et loin de lui rien ôter de sa dignité, ajoute beaucoup à sa noblesse, à sa pénétration, à sa force.

En appliquant la sagacité de son esprit à réfuter les opinions contraires à la foi, et à prouver celles qui s'accordent avec elle, on exerce dignement et très utilement sa raison. Là on décèle les causes de l'erreur et l'on discerne le vice des arguments sur lesquels elles s'appuient ; ici on saisit dans toute leur force les raisons qui démontrent solidement les vérités en question, et qui sont propres à persuader tout homme réfléchi. Cet exercice et ce savant travail augmentent les ressources de la raison et en développent le pouvoir. Celui qui le nierait, en viendrait nécessairement à ce non-sens que le discernement du vrai et du faux ne contribue en rien au progrès de l'esprit. C'est donc avec raison que le Concile du Vatican rappelle les avantages très manifestes que la raison tient de la foi : « la foi délivre la raison de l'erreur, elle la protège, elle l'enrichit de connaissances multiples. »¹ Aussi l'homme, s'il était sage, loin de s'en prendre à la foi, comme si elle était une ennemie de la raison et des vérités naturelles, devrait-il plutôt rendre à Dieu de dignes actions de grâces et se réjouir profondément de ce que parmi

1. *Constit. dogm. de Fide cath.*, cap. 4.

tant de causes d'ignorance, et au milieu des flots de l'erreur, la très sainte lumière de la foi lui est donnée, et comme un astre ami, lui montre, à l'abri de tout péril d'erreur, le port de la vérité.

Si maintenant, Vénérables Frères, vous considérez l'histoire de la philosophie, vous y discernerez précisément la confirmation de tout ce que nous venons de dire. En vérité, parmi les philosophes anciens qui n'eurent pas le bienfait de la foi, ceux mêmes qui passaient pour les plus sages tombèrent, sur bien des points, dans les plus graves erreurs. Parmi quelques vérités, vous savez combien souvent ils ont enseigné des choses fausses et déraisonnables, et combien de choses incertaines et douteuses, au sujet de la véritable nature de la divinité, de l'origine première des choses, du gouvernement du monde, de la connaissance que Dieu a de l'avenir, du principe et de la cause du mal, de la fin ultime de l'homme et de la béatitude éternelle, des vertus et des vices, et d'autres points de doctrine dont la connaissance vraie et certaine est tout ce qu'il a de plus nécessaire au genre humain.

Mais d'autre part les premiers Pères et Docteurs de l'Église, comprenant bien que par le dessein de la volonté divine, le Christ est aussi le restaurateur de la science humaine, lui qui est la force de Dieu et la sagesse de Dieu¹, et « *en qui sont cachés tous*

1. I Cor., I, 14.

les trésors de la sagesse et de la science, »¹ entreprirent de scruter les ouvrages des philosophes anciens, et de comparer leur pensée avec les enseignements de la révélation. Ils adoptèrent avec un sage discernement tout ce que ces philosophes avaient dit et pensé de vrai et de raisonnable ; pour tout le reste, ils le corrigèrent ou le rejetèrent ; car, de même que Dieu dans sa suprême providence a suscité pour la défense de l'Église des martyrs pleins de force et prodigues de magnanimité contre la violence des tyrans, de même il a opposé aux faux philosophes et aux hérétiques, des hommes de grande sagesse, qui eussent soin de défendre, avec l'aide de la raison humaine elle-même, le trésor des vérités révélées. Dès l'avènement de l'Église, la doctrine catholique rencontra beaucoup d'adversaires très acharnés ; tournant en dérision les dogmes et les institutions chrétiennes, ils affirmaient la pluralité des dieux, que la matière du monde n'avait pas de principe et de cause, que le cours des événements était contenu dans une nécessité aveugle et fatale, et non pas gouverné par le conseil de la divine Providence. Or contre ces maîtres de doctrines insensées s'éleva opportunément la sagesse des *Apologistes*, qui, guidés par la foi, usèrent aussi des raisonnements de la sagesse humaine pour établir qu'on ne doit adorer qu'un seul Dieu, lequel

1. *Coloss.* II, 3.

surpasse en éminence tous les genres de perfection ; que toutes les choses ont été produites de rien par sa force toute-puissante, qu'elles subsistent par sa sagesse, et par elle sont mues et dirigées chacune vers sa fin propre.

La première place parmi ces apologistes revient à *saint Justin*, martyr. Après avoir fréquenté, comme pour les mettre à l'épreuve, les plus célèbres académies de la Grèce ; après avoir clairement vu que l'on ne peut boire la vérité à pleine bouche, ainsi qu'il le dit lui-même, que dans la doctrine révélée, il embrassa celle-ci avec toute l'ardeur de son âme, il la justifia contre les fausses accusations, il la défendit auprès des empereurs romains avec pénétration et abondance, il coordonna avec elle bien des idées des philosophes grecs. A la même époque, *Quadratus* et *Aristide*, *Hermias* et *Athénagore*, suivirent la même voie avec succès. Et ce n'est pas une moindre gloire qu'*Irénée*, martyr invincible et pontife de l'Église de Lyon, s'acquitt semblablement ; il réfuta avec force les opinions perverses apportées d'Orient par les gnostiques et disséminées dans toute l'étendue de l'Empire romain, et à cette occasion « *il expliqua, dit saint Jérôme, l'origine de chacune des hérésies et les sources philosophiques dont elles émanaient* ». ¹ — Personne n'ignore les controverses de *Clément d'Alexandrie*, dont le même

1. *Epist. ad Magn.*

saint Jérôme disait pour leur rendre hommage : « *Y a-t-il rien en elles qui marque une connaissance insuffisante ? rien qui ne sorte du cœur même de la philosophie ?* »¹ Sur une incroyable variété de sujets, Clément a écrit des choses très utiles, soit pour l'histoire de la philosophie, soit pour l'art et le juste exercice de la dialectique, soit pour montrer l'accord de la raison et de la foi. — Après lui vint *Origène*. Cet illustre maître de l'école d'Alexandrie, très instruit des doctrines grecques et orientales, publia des ouvrages très nombreux et très savants à la fois, admirablement appropriés à l'explication des Saintes Écritures et à l'élucidation des dogmes sacrés. Bien que ces ouvrages, tels du moins qu'ils nous sont parvenus, ne soient pas exempts d'erreurs, ils contiennent pourtant des pensées d'une grande force par lesquelles le nombre et la solidité des vérités naturelles reçurent accroissement.

Contre les hérétiques, *Tertullien* combat avec l'autorité de l'Écriture Sainte ; contre les philosophes, prenant des armes d'une autre nature, il combat philosophiquement. Il réfute ces derniers avec tant de pénétration et de savoir qu'il ne craint point de leur lancer ce défi : « Ni en fait de science, ni en fait d'érudition, quoi que vous pensiez, vous n'êtes à égalité avec moi. »² — *Arnobé*, dans les livres

1. *Epist. ad Magn.*

2. *Apologet.*, § 46.

qu'il publia contre les Gentils, et *Lactance*, principalement dans ses « *Institutions divines* », emploient au service de leur zèle une égale éloquence et une vigueur égale, pour persuader les hommes de la vérité des dogmes et des préceptes de la sagesse catholique, et cela sans ruiner la philosophie, comme faisaient les Académiciens, mais en prenant, pour triompher des philosophes, une partie de leurs arguments au sein même des mutuelles disputes de ceux-ci¹. — Les écrits que le grand *Athanase* et *Chrysostome*, le prince des orateurs, nous ont laissés sur l'âme humaine, sur les attributs de Dieu, et sur d'autres questions de la plus grande importance, sont au jugement de tous, d'une telle perfection qu'il paraît presque impossible de rien ajouter à leur richesse et à leur pénétration. Sans vouloir nous étendre à l'excès, en faisant une énumération complète, nous joindrons cependant au nombre des hommes éminents dont mention a été faite, *Basile le Grand* et les deux *Grégoire*. Ils sortaient d'Athènes, ce lieu d'élection de toute l'humaine culture, où ils s'étaient abondamment pourvus de toutes les ressources de la philosophie ; et ces trésors de science, que chacun d'eux avait conquis avec une ardeur si vive, — ils les tournèrent à la réfutation des hérétiques et à l'enseignement des chrétiens.

Mais entre tous, c'est *Augustin* qui semble rem-

1. *De Op. Dei*, cap. 21.

porter la palme. Esprit très puissant, entièrement pénétré des sciences sacrées et profanes, il combattit sans défaillance toutes les erreurs de son temps avec une foi souveraine, et une science non moins éminente. A quel point de la philosophie n'a-t-il pas touché ; bien plus, quel point n'a-t-il pas soigneusement approfondi ? Tantôt, il ouvrait aux fidèles les plus hauts mystères de la foi, tout en les défendant contre les assauts furieux des adversaires, tantôt, dissipant les inventions des Académiciens ou des Manichéens, il assurait les fondements et la valeur de la science humaine, ou recherchait la nature, l'origine et les causes des maux qui accablent les hommes ; sur les anges, sur l'âme, sur l'esprit humain, sur la volonté et le libre arbitre, sur la religion et la vie bienheureuse, sur le temps et l'éternité, sur la nature même des corps soumis au changement, combien de choses n'a-t-il pas discutées avec la plus grande profondeur ? — Plus tard, *Jean Damascène*, suivant en Orient les traces de Basile et de Grégoire de Nazianze ; en Occident, *Boèce* et *Anselme*, professant les doctrines d'Augustin, enrichirent beaucoup le patrimoine de la philosophie.

Après cela, les docteurs du Moyen Age, ceux que l'on appelle les *Scolastiques*, entreprirent cette œuvre immense, de recueillir avec soin les abondantes et fécondes moissons de doctrine répandues dans les ouvrages si nombreux et si amples des Pères,

et de les rassembler comme en un seul lieu pour l'usage et la commodité des temps à venir. — Il Nous plaît ici, Vénérables Frères, pour exposer d'une manière plus étendue, l'origine, les caractères et l'excellence de l'enseignement scolastique, de nous servir des paroles d'un homme de la plus grande sagesse, Notre prédécesseur Sixte-Quint : « Par la divine faveur de Celui qui seul donne l'esprit de science, de sagesse et d'intelligence, et qui, à travers les siècles, et selon les besoins, enrichit son Église de nouveaux bienfaits, et lui procure de nouveaux secours, nos ancêtres, hommes de profonde sagesse, instituèrent la théologie scolastique. Ce sont surtout deux glorieux docteurs : l'angélique saint Thomas et le séraphique saint Bonaventure, tous deux Maîtres illustres dans cette matière, qui par la supériorité de leur génie, par leur zèle assidu, par leurs grands travaux et leurs veilles, cultivèrent cette science, l'enrichirent et la léguèrent à la postérité, disposée dans un ordre parfait, largement et excellemment développée. Et certes, la connaissance et l'usage d'une science aussi salubre, qui découle des sources très fécondes des divines Écritures, des actes pontificaux, des œuvres des saints Pères et des décisions des Conciles, ont été, en tout temps, d'un très grand secours à l'Église, soit pour comprendre et interpréter avec exactitude et fidélité les Écritures elles-mêmes, soit pour lire et expliquer

les Pères avec plus de sûreté et plus de fruit, soit pour découvrir et réfuter les diverses erreurs et hérésies. Mais c'est surtout de nos jours, où nous vivons ces temps pleins de périls décrits par l'Apôtre, où des hommes blasphémateurs, orgueilleux, et séducteurs, avancent sans cesse dans le mal, plongés dans l'erreur et y entraînant les autres, que cette science est souverainement nécessaire pour confirmer les dogmes de la foi catholique et réfuter les hérésies. »¹

Ces paroles, bien qu'elles ne paraissent concerner que la Théologie scolastique, on comprend pourtant qu'il faut les entendre à la louange de la Philosophie scolastique également. C'est que les qualités éminentes qui rendent la théologie scolastique tellement redoutable aux ennemis de la vérité, — à savoir, ainsi que l'ajoute le même Pontife, « cette exacte et solide connexion des choses entre elles et avec leurs principes, cet ordre et cette disposition qui font penser à une armée formée en bataille, ces définitions et ces distinctions lumineuses, cette solidité dans l'argumentation et cette subtilité dans la controverse, tout cet ensemble qui sépare la lumière des ténèbres et la vérité de l'erreur, qui dénonce et met à nu les mensonges des hérétiques en jetant bas le voile de prestiges et de sophismes

1. Bulle *Triumphantis*, 1588.

dont ils se couvrent, »¹ — toutes ces qualités éminentes et admirables, disons-nous, doivent être rapportées uniquement au droit usage de cette philosophie que les maîtres scolastiques, avec beaucoup de sagesse, avaient soin d'employer ordinairement même dans les discussions théologiques. Aussi bien le caractère propre et distinctif des théologiens scolastiques est-il d'unir entre elles par le lien le plus étroit la science humaine et la science divine, et la théologie dans laquelle ils excellèrent n'aurait certainement pu obtenir autant d'honneur et d'estime dans l'esprit des hommes, s'ils s'étaient servis d'une philosophie incomplète, insuffisante ou superficielle.

Cependant, parmi les docteurs scolastiques, s'élève à une hauteur incomparable leur prince et leur maître à tous, Thomas d'Aquin, lequel, ainsi que le remarque Cajetan, « pour avoir profondément vénéré les saints Docteurs qui l'ont précédé, a hérité en quelque sorte de l'intelligence de tous. »² Thomas recueillit leurs doctrines comme les membres dispersés d'un même corps. Il les réunit, les rassembla dans un ordre admirable, et leur donna des accroissements si grands qu'il est tenu à juste titre pour le défenseur spécial et l'honneur de l'Église catholique. D'un esprit docile et pénétrant, d'une

1. *Op. cit.*

2. In 2^m 2^æ, q. 148, a. 4, in finem.

mémoire facile et sûre, d'une parfaite intégrité de vie, n'ayant d'autre amour que celui de la vérité, surabondant en science divine et humaine, on l'a comparé au soleil parce qu'il réchauffa le monde par le rayonnement de ses vertus et le remplit de la splendeur de sa doctrine. Il n'est aucune partie de la philosophie qu'il n'ait approfondie avec autant de vigueur que de sagacité : des lois du raisonnement ; de Dieu et des substances incorporelles ; de l'homme et des autres réalités sensibles ; des actes humains et de leurs principes, il a traité en telle sorte que rien ne manque à son enseignement, ni l'abondante moisson des questions, ni l'exacte disposition des parties, ni la perfection de la méthode, ni la solidité des principes ou la force des arguments, ni la clarté et la propriété de l'expression, ni l'aisance dans l'explication des points les plus difficiles.

Ajoutons que le Docteur Angélique a contemplé les conclusions philosophiques dans les raisons et les principes des choses, lesquels, étant d'une souveraine amplitude, enferment en quelque sorte en leur sein les germes de vérités presque infinies, que les maîtres des âges postérieurs auront à développer au moment opportun et avec les fruits les plus abondants. En employant également cette méthode philosophique dans la réfutation des erreurs, il est parvenu à ce résultat, de triompher à lui seul de toutes les erreurs des âges précédents, et de fournir

des armes invincibles pour renverser toutes celles qui, tour à tour, ne manqueraient pas d'apparaître dans l'avenir. — En outre, distinguant avant tout, comme il convient, la raison et la foi, et les unissant cependant dans une mutuelle amitié, d'une part il maintient leurs droits respectifs, de l'autre il sauvegarde leur dignité, de telle sorte que la raison portée sur les ailes de Thomas jusqu'à son faite humain ne peut guère s'élever plus haut, et c'est à peine si la foi peut attendre de la raison des services plus nombreux et plus efficaces que ceux que par Thomas elle en a déjà reçus.

Voilà pourquoi, dans les siècles précédents surtout, des théologiens et des philosophes du plus grand renom, après avoir recherché avec un zèle incroyable les œuvres immortelles de saint Thomas, se sont livrés tout entiers à sa sagesse angélique, non pas tant pour la cultiver et la mettre en valeur que pour s'en pénétrer à fond et pour s'en nourrir.

C'est un fait que presque tous les fondateurs et législateurs des Ordres religieux ont prescrit à leurs frères d'étudier la doctrine de saint Thomas et de s'y attacher pieusement ; ils ont pris soin de ne permettre à aucun d'eux de s'écarter, si peu que ce soit, des pas d'un si grand sage. Sans parler de la famille dominicaine qui se glorifie comme d'un privilège de posséder un tel maître, les Bénédictins, les Carmes, les Augustins, la Compagnie de Jésus et

beaucoup d'autres Ordres religieux, sont soumis à cette loi ainsi qu'en témoignent leurs statuts respectifs.

Et ici, c'est avec une extrême satisfaction que l'esprit se reporte à ces écoles et à ces académies très célèbres, jadis si florissantes en Europe, de Paris, de Salamanque, d'Alcala, de Douai, de Toulouse, de Louvain, de Padoue, de Bologne, de Naples, de Coïmbre et d'autres villes en grand nombre. Personne n'ignore que le renom de ces académies s'accrut avec le temps, et que les consultations qu'on leur demandait dans les affaires les plus importantes jouissaient partout d'une grande autorité. On sait aussi que dans ces nobles demeures de la sagesse humaine, saint Thomas siégeait en prince, comme dans son royaume, et que tous les esprits, les Maîtres eux-mêmes, se reposaient avec un accord admirable sur l'enseignement et l'autorité du seul Docteur Angélique.

Mais il y a plus encore : les Pontifes romains, Nos prédécesseurs, ont honoré la sagesse de saint Thomas par les suffrages les plus abondants et par des éloges exceptionnels. Clément VI¹, Nicolas V², Benoît XIII³ et d'autres témoignent de la lumière que son admirable doctrine donne à l'Église uni-

1. Bulle *In ordine*.

2. Bref à l'Ordre des Prêch., 1451.

3. Bulle *Pretiosus*.

verselle. Saint Pie V¹ déclare que les hérésies, confondues et vaincues, sont dissipées par cette même doctrine, et que chaque jour, elle délivre l'univers d'erreurs pernicieuses. D'autres, avec Clément XII², affirment que des biens très abondants se sont répandus, des écrits de saint Thomas, sur l'Église tout entière, et qu'on doit l'honorer du même culte que l'on rend aux plus grands docteurs de l'Église : Grégoire, Ambroise, Augustin et Jérôme. D'autres enfin n'hésitèrent pas à le proposer aux académies et aux grandes écoles comme un modèle et un maître à suivre en toute sécurité de doctrine. A ce propos, les paroles du Bienheureux Urbain V à l'Académie de Toulouse méritent d'être rappelées ici : « Nous ordonnons, et par la teneur des présentes, Nous vous enjoignons de suivre la doctrine du Bienheureux Thomas comme véridique et catholique et de vous appliquer de toutes vos forces à la développer ». ³ A l'exemple d'Urbain V, Innocent XII impose les mêmes prescriptions à l'Université de Louvain⁴, Benoît XIV au Collège dionysien de Grenade⁵. Pour couronner en quelque sorte ces jugements des Souverains Pontifes au sujet de Thomas d'Aquin, que soit mentionné ici le témoignage

1. Bulle *Mirabilis*.

2. Bulle *Verbo Dei*.

3. Cons. V ad cancell. Univ. Tolos., 1368.

4. Litt. in forma Brev., die 6 febr. 1694.

5. Litt. in forma Brev., die 21 August. 1752.

d'Innocent VI : « Sa doctrine (de Thomas) possède plus que toute autre, le droit canon excepté, la propriété des termes, l'exactitude des énoncés, la vérité des jugements, de telle façon que ceux qui y sont fidèles ne sont jamais surpris hors du chemin de la vérité, et que quiconque l'a combattue a toujours été suspect d'erreur. »¹

A leur tour, les Conciles œcuméniques, où brille la fleur d'une sagesse cueillie de toute la terre, se sont constamment appliqués à rendre à saint Thomas d'Aquin un honneur particulier. Dans les Conciles de Lyon, de Vienne, de Florence, du Vatican, on eût dit que saint Thomas prenait part aux délibérations et aux décisions des Pères, et presque qu'il les présidait, pour combattre avec une force indomptable et le plus heureux succès les erreurs des Grecs, des hérétiques et des rationalistes. Mais le plus grand hommage rendu à saint Thomas, privilège qu'il ne partage avec aucun des docteurs catholiques, lui vient des Pères du Concile de Trente : ils voulurent qu'au milieu même de l'assemblée, avec le livre des divines Écritures et les décrets des Souverains Pontifs, la *Somme* de Thomas d'Aquin fût ouverte sur l'autel, pour y puiser des conseils, des raisons, des oracles.

Enfin une dernière palme semble avoir été réservée à cet homme incomparable : il devait arracher aux

1. *Sermo de S. Thoma.*

adversaires eux-mêmes du nom catholique le respect, les louanges, l'admiration. On le sait en effet : parmi les chefs des factions hérétiques, il n'en a pas manqué qui déclarèrent ouvertement qu'une fois mise hors de cause la doctrine de Thomas d'Aquin, ils pourraient facilement « engager la lutte contre tous » les docteurs catholiques, « triompher d'eux et ruiner l'Église »¹. Vain espoir, à coup sûr, mais témoignage qui n'est pas vain !

Pour ces faits et ces motifs, Vénérables Frères, chaque fois que Nous considérons les qualités, la puissance, les remarquables avantages de cet enseignement philosophique, auquel nos pères étaient si attachés, Nous jugeons que l'on a agi avec témérité en ne persistant pas toujours et partout à l'honorer comme il le mérite : d'autant plus qu'il était constant que la philosophie scolastique avait en sa faveur et un long usage, et l'approbation d'hommes éminents, et, ce qui est capital, le suffrage de l'Église. Pourtant, à la place de l'ancienne doctrine une nouvelle espèce de philosophie s'est introduite de côté et d'autre ; on n'en a point recueilli les fruits désirables et salutaires que l'Église et la société civile elle-même eussent souhaités. Sous l'impulsion des novateurs du seizième siècle, on trouva bon de philosopher sans aucun égard pour la foi, en réclamant et en s'accordant tour à tour toute

1. Bèze, Bucer.

licence de penser selon son caprice ou sa tournure d'esprit. Il en résulta naturellement que les systèmes de philosophie se multiplièrent plus que de raison, et que des opinions diverses et contradictoires entre elles se firent jour même sur les plus importants objets des connaissances humaines. De la multitude des opinions, on en vint très souvent aux hésitations et aux doutes. Or, du doute à l'erreur il n'est personne qui ne voie avec quelle facilité glissent les esprits des hommes.

Par la contagion de l'exemple, cet empressement pour la nouveauté parut avoir pénétré par endroits l'esprit des philosophes catholiques eux-mêmes. Négligeant l'héritage de la sagesse antique, ils préférèrent bâtir à neuf plutôt que d'accroître et de perfectionner l'ancien par le nouveau : dessein peu sage assurément, et qui ne fut pas sans dommage pour les sciences. En effet, ces systèmes multiples, ayant pour fondement changeant l'autorité et le jugement propre de chaque maître particulier, ne sauraient apporter une philosophie solide, stable, vigoureuse, comme était l'ancienne, mais seulement branlante et sans poids. Si un jour, il arrive à cette philosophie de se trouver à peine capable de soutenir le choc de l'ennemi, qu'elle reconnaisse que la cause et la faute en résident en elle-même. En disant cela, Nous n'improuvons assurément pas ces hommes savants et habiles qui emploient à la culture de la

philosophie leur ingéniosité, leur érudition et les ressources des nouvelles découvertes : car Nous entendons bien que cela importe au développement de la science. Mais il faut se garder avec le plus grand soin de faire de cette ingéniosité ou de cette érudition le tout ou le principal de la tâche philosophique. On doit en juger de même en ce qui concerne la théologie sacrée. Il convient, il est vrai, de lui apporter le secours et la lumière d'une érudition étendue. Mais il est absolument nécessaire de la traiter à la manière grave des scolastiques, afin que, par les forces de la révélation et de la raison jointes en elle, elle demeure le *rempart inexpugnable de la foi*.¹

C'est donc dans le meilleur dessein qu'un certain nombre de ceux qui cultivent les sciences philosophiques, attachant leur esprit, en ces derniers temps, à restaurer utilement la philosophie, se sont appliqués et s'appliquent encore à restaurer l'admirable doctrine de Thomas d'Aquin, et à revendiquer pour elle sa gloire d'autrefois. Dans une intention semblable, plusieurs membres de votre Ordre, Vénérables Frères, se sont engagés avec ardeur dans la même voie : Nous l'avons appris avec une grande joie pour Notre âme, Nous ne leur en adressons pas seulement de vives louanges, Nous les exhortons aussi à persévérer dans la résolution qu'ils ont prise.

1. Sixte-Quint, *Bulle cit.*

Pour tous les autres, Nous avertissons chacun d'entre eux de ceci : rien ne Nous est plus à cœur, Nous ne souhaitons rien davantage que de les voir offrir largement et copieusement à toute la jeunesse appliquée à l'étude, les eaux très pures de la sagesse qui jaillissent de la pensée du Docteur Angélique comme d'une source intarissable et surabondante.

Multiples sont les motifs qui provoquent en Nous cette ardente volonté. En premier lieu, du fait même qu'à notre époque, la foi chrétienne est journellement en butte aux machinations et aux ruses d'une sagesse trompeuse, il est nécessaire que tous les jeunes gens, en particulier ceux dans lesquels l'Église met son espoir, soient nourris de l'aliment fort et substantiel de la doctrine, afin que pleins de vigueur, fortement et abondamment équipés, ils s'accoutument de bonne heure à défendre la cause de la religion avec force et sagesse, « *toujours prêts* », selon les avis de l'Apôtre, « *à répondre à quiconque demande raison de cette espérance qui est en [nous]*¹ », ainsi qu'à « *exhorter dans la saine doctrine, et à réfuter les contradicteurs* »².

Ensuite, la plupart des hommes dont l'esprit est éloigné de la foi et qui ont en haine les institutions catholiques, professent que la raison est leur seul

1. I Petr., III, 15.

2. Tit., I, 9.

maître et leur seul guide. Pour les guérir et les ramener à la grâce en même temps qu'à la foi, Nous ne voyons, après le secours surnaturel de Dieu, rien de plus opportun que la forte doctrine des Pères et des scolastiques. Les fondements très fermes de la foi, son origine divine, sa vérité certaine, les arguments qui conduisent à elle, les bienfaits qu'elle procure au genre humain, son parfait accord avec la raison, ils manifestent tout cela avec une évidence et une force telle qu'elle suffit amplement à fléchir les esprits même les plus rebelles et les plus opiniâtres.

Nous voyons tous dans quel grave péril se trouvent la société domestique et la société civile elle-même, par suite de la contagion des opinions déréglées. Certes, elles se maintiendraient dans une paix et dans une sécurité beaucoup plus grandes si les académies et les écoles transmettaient un enseignement plus sain et plus conforme à la doctrine de l'Église, tel l'enseignement contenu dans les ouvrages de Thomas d'Aquin. Sur la véritable nature de la liberté, (laquelle, en ce temps-ci, se change en licence,) sur l'origine divine de toute autorité, sur les lois et leur puissance, sur le juste et paternel pouvoir des souverains, sur la soumission due aux autorités supérieures, sur la charité mutuelle entre tous les hommes ; sur tous ces sujets et sur d'autres du même genre toutes les thèses que soutient Thomas d'Aquin ont une force irrésistible pour renverser ces principes

d'un droit nouveau qui apparaissent comme pleins de dangers pour la paix et l'ordre des choses et pour le salut public.

Enfin, toutes les disciplines humaines doivent espérer un progrès et se promettre des secours nombreux de la restauration des sciences philosophiques, telle que nous l'avons proposée. En effet, les beaux-arts empruntent normalement de la philosophie, comme de la sagesse modératrice, leur régulation suprême et leur droite mesure, et puisent en elle, comme à une commune source de vie, l'esprit qui les anime. Comme le font voir les faits et une constante expérience, les arts libéraux ont fleuri surtout lorsque la philosophie gardait son honneur intact et que son jugement se maintenait dans la sagesse. Au contraire, ils ont languì, négligés et presque effacés, lorsque la philosophie a décliné et qu'elle s'est embarrassée d'erreurs et d'absurdités.

Loin d'en souffrir le moindre détriment, les sciences de la nature elle-mêmes, en si grand honneur aujourd'hui, et qui, par tant de splendides découvertes, s'attirent partout une admiration sans pareille, gagneraient singulièrement, elles aussi, à une restauration de l'ancienne philosophie. Pour que l'étude en soit fructueuse et pour qu'elles progressent convenablement, la seule considération des faits et l'observation de la nature restent insuffisantes. Une fois les faits constatés, il faut s'élever plus haut, et

s'appliquer avec sagacité à reconnaître la nature des choses corporelles, à rechercher les lois auxquelles elles obéissent et les principes d'où procèdent leur ordre, leur unité parmi tant de variété, leurs mutuelles affinités parmi tant de diversité. Sagement mise en œuvre, la philosophie scolastique apporterait à ces recherches un merveilleux accroissement de force, de lumière et de richesse.

A ce propos, il convient d'en avertir les esprits, c'est par une souveraine injustice que l'on accuse cette philosophie de mettre obstacle au progrès et au développement des sciences de la nature. Comme les scolastiques, suivant là-dessus les sentiments des Saints Pères, enseignent à chaque pas, dans l'anthropologie, que l'intelligence humaine ne peut s'élever que par les choses sensibles à la connaissance des êtres incorporels et immatériels, ils ont compris d'eux-mêmes que rien n'est plus utile au philosophe que de scruter les secrets de la nature et de donner beaucoup de temps et de soin à l'étude des choses physiques. Cela, leur exemple même le confirme ; car saint Thomas, le Bienheureux Albert le Grand et les autres princes de la scolastique ne se sont pas adonnés à la spéculation philosophique en telle sorte qu'ils n'aient pas aussi apporté un grand soin à connaître les choses de la nature. Bien plus, dans cet ordre lui-même de connaissances, il est plusieurs des points enseignés par eux que les maîtres actuels

approuvent, et reconnaissent conformes à la vérité. Et de nos jours, plusieurs de ces illustres maîtres dans les sciences de la nature attestent publiquement et ouvertement qu'entre les conclusions admises comme certaines par la physique moderne et les principes philosophiques de l'École, il n'existe en réalité aucun conflit.

Pour nous donc, tout en proclamant qu'il faut accueillir volontiers et avec reconnaissance toute chose sagement dite, toute découverte, toute pensée utile d'où qu'elles viennent, Nous vous exhortons, Vénérables Frères, de la manière la plus pressante, et cela pour l'honneur et la défense de la foi catholique, pour le bien de la société, pour l'avancement de toutes les sciences, à remettre en vigueur et à propager le plus possible la précieuse sagesse de saint Thomas. Nous disons : la sagesse de saint Thomas, — car s'il se rencontre chez les docteurs scolastiques quelque question trop subtile ou quelque proposition inconsiderée, ou quelque chose qui ne cadre pas avec les gains dûment acquis par le savoir dans les temps qui ont suivi, ou qui n'ait enfin aucune sorte de probabilité, notre intention n'est nullement de le proposer à l'imitation de notre siècle. Au surplus, que des maîtres judicieusement choisis par Vous s'attachent à faire pénétrer la doctrine de Thomas d'Aquin dans l'esprit de leurs disciples, qu'ils mettent en évidence la solidité

et l'excellence qui l'élèvent au-dessus des autres doctrines. Que les académies fondées ou à fonder par Vous l'expliquent et la défendent, qu'elles l'emploient à la réfutation des erreurs qui se répandent. Seulement, afin qu'on ne boive pas une eau supposée pour la véritable, ni une eau corrompue pour une eau pure, veillez à ce que l'on puise la sagesse de saint Thomas à ses propres sources ou, du moins, à ces ondes qui, sorties de la source même, gardent, au jugement certain et concordant des doctes, un cours pur et limpide. De celles au contraire qu'on prétend découler de la source, mais qui, en réalité, se sont accrues d'eaux étrangères et non salubres, écarterez avec soin l'esprit des jeunes gens. Toutefois Nous savons bien que nos efforts seront vains si notre entreprise commune, Vénérables Frères, n'est secondée par Celui qui est appelé le *Dieu des sciences* dans les divines Écritures¹. Celles-ci Nous apprennent encore que « *toute grâce excellente, tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières.* »² Et encore : « *Si quelqu'un a besoin de la sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous libéralement et sans faire de reproches, et elle lui sera donnée.* »³

En cela encore suivons l'exemple du Docteur Angélique, qui ne se mettait jamais à lire ni à écrire

1. I *Reg.*, II, 3.

2. *Jac.*, I, 17.

3. *Ibid.*, I, 5.

sans s'être d'abord, par la prière, rendu Dieu favorable. Il avouait avec simplicité que ce qu'il savait, il ne l'avait pas tant acquis par l'étude et par son propre travail, que reçu de Dieu. Ainsi, tous ensemble supplions Dieu, par une prière instante, humble et unanime, d'envoyer sur les fils de l'Église l'esprit de science et d'intelligence et d'ouvrir leur esprit à la connaissance de la sagesse. Pour recevoir de la divine bonté des fruits plus abondants, faites intervenir aussi, auprès de Dieu, le patronage très puissant de la Bienheureuse Vierge Marie qui est appelée le Siège de la Sagesse. En même temps, ayez recours dans vos prières au Bienheureux Joseph, l'époux très pur de la Vierge, aux très grands apôtres Pierre et Paul qui renouvelèrent dans la vérité le monde corrompu par l'impure contagion de l'erreur, et le remplirent de la lumière de la céleste Sagesse.

Enfin, soutenus par l'espérance du secours divin et comptant sur votre zèle pastoral, Nous vous donnons à tous, très affectueusement dans le Seigneur, ainsi qu'à tout le clergé et au peuple commis à chacun de vous, la bénédiction apostolique comme un gage des faveurs célestes et un témoignage de particulière bienveillance.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 4 août 1879, en la 2^e année de Notre Pontificat.

LÉON XIII, Pape.

II. — MOTU PROPRIO « DOCTORIS ANGELICI »¹

Nul vrai catholique n'a osé révoquer en doute cette proposition du Docteur Angélique : « Régler les études appartient avant tout à l'autorité du Siège Apostolique qui gouverne l'Église universelle, et les centres généraux d'études y pourvoient en conséquence. »² De ce grand devoir de notre charge, Nous Nous sommes déjà acquitté ailleurs, mais surtout à la date du 1^{er} septembre 1910, lorsque par Notre lettre *Sacrorum Antistitum* adressée à tous les évêques et aux Maîtres généraux des Ordres religieux à qui incombe régulièrement le soin de former les jeunes clercs, Nous leur donnions d'abord ces avis : « En ce qui concerne les études, Nous voulons et ordonnons expressément que la philosophie scolastique constitue le fondement des études sacrées... Et ce qui est capital, c'est que, lorsque Nous prescrivons de suivre la philosophie scolastique, Nous entendons surtout celle qui nous a été léguée par saint Thomas d'Aquin. Nous déclarons donc que tout ce qui a été édicté à ce sujet par Notre Prédécesseur reste pleinement en vigueur, et, en tant que besoin, Nous l'édiction à nouveau et le

1. Pour l'Italie et les îles adjacentes, 29 juin 1914.

2. *Opusc. Contra impugnantes Dei cultum et religionem*, cap. ix.

confirmons, et ordonnons qu'il soit par tous rigoureusement observé. Que, dans les Séminaires où on aurait pu le mettre en oubli, les évêques en imposent et en exigent l'observance ; prescriptions qui s'adressent aussi aux Supérieurs des Instituts religieux. »

Or il s'est trouvé, parce que Nous avions dit en cet endroit, qu'il fallait *surtout* suivre la philosophie de Thomas d'Aquin, sans dire qu'il fallait la suivre *uniquement*, que plusieurs se sont persuadé qu'ils obéissaient à Notre volonté, ou à tout le moins qu'ils ne lui étaient point contraires, s'ils prenaient indistinctement, pour s'y tenir, ce que tel autre des docteurs scolastiques a enseigné en philosophie, bien que cela fût en opposition avec les principes de saint Thomas. Mais en cela ils se sont grandement trompés. Lorsque Nous donnions aux nôtres saint Thomas pour guide suprême de la philosophie scolastique, il est bien clair que Nous voulions qu'on entendît cela avant tout des principes enseignés par lui, qui sont comme les fondements sur lesquels cette philosophie repose. De même, en effet, qu'il faut rejeter l'opinion de certains anciens, affirmant qu'il n'importe en rien à la vérité de la foi qu'on ait tel ou tel sentiment au sujet des choses créées, pourvu seulement qu'on pense juste au sujet de Dieu, car l'erreur touchant la nature des choses engendre une fausse connaissance de Dieu, de même

doivent être saintement et inviolablement gardés les principes de la philosophie posés par Thomas d'Aquin, grâce auxquels tout ensemble est procurée des choses créées une science qui s'accorde pleinement avec la foi (*Contra Gentiles*, II, III et IV) ; toutes les erreurs de tous les temps se trouvent réfutées ; on peut discerner avec certitude ce qui doit être attribué à Dieu seul et à nul autre que Lui (*Ibid.*, III ; *Sum. theol.*, I, 12, 4 ; 54, 1) ; enfin sont admirablement mises en lumière et la diversité, et l'analogie entre Dieu et ses œuvres, — diversité et analogie que le Quatrième Concile de Latran a exprimées en ces termes : « Entre le Créateur et la créature, on ne peut assigner une telle ressemblance qu'on ne doive marquer entre eux une dissemblance plus grande encore. »¹ Du reste, ces principes de saint Thomas, pour en parler en général et dans l'ensemble, ne contiennent pas autre chose que ce que les plus excellents philosophes et les princes des docteurs de l'Église avaient trouvé par leurs méditations et leurs raisonnements sur les caractères propres de la connaissance humaine, sur la nature de Dieu et des autres êtres, sur l'ordre moral et la fin dernière de la vie.

Un si magnifique patrimoine de sagesse, que lui-même, après l'avoir reçu des anciens, a perfec-

1. *Decretalis IIIa Damnamus ergo*, etc. Cf. saint THOMAS, *Quaest. Disp. De scientia Dei*, art. 11.

tionné et augmenté par la puissance de son génie presque digne des anges, et qu'il a appliqué à préparer, illustrer et protéger la Doctrine sacrée dans les intelligences humaines (*In libr. Boethii de Trinit.*, q. 2, a. 3), ni la saine raison ne veut qu'on le néglige, ni la religion ne souffre qu'il soit diminué d'aucun côté. Alors surtout que si la vérité catholique est une fois privée de ce puissant soutien, c'est en vain que pour la défendre on demandera du secours à une philosophie dont les principes, ou bien sont communs avec les erreurs *matérialistes*, *monistes*, *panthéistes*, *socialistes* et avec les diverses formes de *modernisme*, ou en tout cas ne leur sont point opposés. C'est qu'en effet les points capitaux de la philosophie de saint Thomas ne doivent pas être placés dans le genre des opinions au sujet desquelles on peut disputer en l'un et en l'autre sens, mais bien regardés comme les fondements sur lesquels toute la science des choses naturelles et divines se trouve établie ; et si on les retire ou si on les altère en quelque manière que ce soit, il en résulte encore nécessairement cette conséquence que les étudiants en sciences sacrées ne perçoivent même plus la signification des mots par lesquels les dogmes que Dieu a révélés sont proposés par le magistère de l'Église.

C'est pour cela que nous avons voulu que tous ceux qui travaillent à enseigner la philosophie et la

théologie sacrée fussent avertis que s'ils s'éloignaient d'un seul pas, surtout dans les choses de la métaphysique, de Thomas d'Aquin, ce ne serait point sans un grand détriment. — Et maintenant Nous déclarons de plus que, non seulement ceux-là ne suivent point saint Thomas, mais qu'ils s'égarèrent très loin du saint Docteur, qui pervertissent dans leurs interprétations ou qui tiennent en parfait mépris ce qui dans sa philosophie en constitue les principes et les grandes thèses. Que si la doctrine de quelque auteur ou de quelque saint a été jamais recommandée par Nous ou par Nos prédécesseurs avec des louanges particulières, en telle sorte même qu'aux louanges se joignissent l'invitation et l'ordre de la répandre et de la défendre, il est aisé de comprendre qu'elle a été recommandée dans la mesure où elle s'accordait avec les principes de saint Thomas d'Aquin ou qu'elle ne s'y opposait en aucune manière.

Nous avons jugé comme un devoir de Notre charge apostolique de déclarer et d'ordonner ces choses, afin qu'en une matière de la plus grande importance, tous ceux qui appartiennent à l'un et à l'autre clergé, régulier et séculier, aient une connaissance tout à fait nette de Notre pensée et de Notre volonté, et qu'ils l'accomplissent avec la promptitude et la diligence qui conviennent. Mais ceux qui enseignent la philosophie chrétienne et la théologie sacrée s'en acquitteront avec un zèle tout parti-

culier ; car ils doivent bien se rappeler qu'ils n'ont point reçu le pouvoir d'enseigner à l'effet de communiquer aux élèves qu'ils forment les opinions qui leur plaisent, mais pour leur faire part des doctrines les plus approuvées de l'Église.

Maintenant, en ce qui concerne proprement la théologie sacrée, Nous voulons encore que l'étude de cette science soit toujours éclairée à la lumière de la philosophie que Nous avons dite. Mais, dans les Séminaires ordinaires des clercs, il sera permis, pourvu qu'il s'y trouve des maîtres compétents, d'employer les livres de ces auteurs qui exposent en abrégé les doctrines issues de la source de Thomas d'Aquin. Et il y a suffisamment d'ouvrages de ce genre qui sont fort recommandables.

Toutefois, pour cultiver plus profondément cette science, comme on doit la cultiver dans les Universités et dans les Écoles supérieures, et aussi dans tous ces Séminaires et Instituts auxquels a été donné le pouvoir de conférer les grades académiques, on doit absolument revenir à l'ancienne coutume dont il n'eût jamais fallu s'écarter, et faire des cours sur la *Somme théologique* elle-même, — pour ce motif encore, que le commentaire de ce livre rendra plus faciles l'intelligence et l'explication des Décrets solennels de l'Église enseignante, et des actes publiés à leur suite. Car, après la mort bienheureuse du saint Docteur, l'Église n'a tenu aucun Concile

auquel il n'ait lui-même assisté avec les trésors de sa doctrine. C'est que l'expérience de tant de siècles a montré, et il devient de jour en jour plus manifeste, combien était vraie cette affirmation de Notre Prédécesseur Jean XXII : « A lui seul, il (Thomas d'Aquin) a plus éclairé l'Église que tous les autres docteurs ; et dans ses livres l'homme profite plus en un an, que durant tout le temps de sa vie dans la doctrine des autres. »¹ Cette pensée, saint Pie V la confirma en ces termes, quand il prescrivit de célébrer dans toute l'Église la fête de saint Thomas comme Docteur : « La Providence du Dieu Tout-Puissant a fait que la force et la vérité de la doctrine du Docteur Angélique, à partir du moment où il fut admis parmi les membres de la Cité céleste, a dissipé, en les confondant et en les réfutant, les nombreuses hérésies qui sont nées depuis lors, comme on l'a vu souvent et clairement dans le passé, et récemment encore dans les saints Décrets du Concile de Trente. Voilà pourquoi Nous décidons que la mémoire de ce Docteur, grâce auquel l'univers est chaque jour délivré d'erreurs pernicieuses, doit être, plus encore qu'auparavant, honorée de sentiments de gratitude et de piété. »²

Omettant les autres témoignages, pourtant si nombreux et si éclatants, de Nos Prédécesseurs, il

1. Alloc. Consist., 1318.

2. Bulle *Mirabilis Deus*, 11 avril 1567.

Nous plaît encore, de résumer dans ces paroles de Benoît XIV, leurs éloges concernant les écrits de Thomas d'Aquin, et surtout la *Somme théologique* : « De nombreux Pontifes Romains, Nos Prédécesseurs, ont rendu à sa doctrine des témoignages glorieux. Aussi bien, Nous-mêmes, dans les livres que Nous avons écrits sur divers sujets, Nous sommes-Nous attaché et avons-Nous souscrit avec admiration et avec joie à la pensée du Docteur Angélique, après l'avoir considérée et examinée, et scrutée attentivement ; reconnaissant sincèrement, que s'il se rencontre quelque chose de bon dans ces mêmes livres, ce n'est nullement à Nous, mais à un si grand maître qu'il faut l'attribuer entièrement. »¹

C'est pourquoi « afin que fleurisse dans les écoles la doctrine authentique et intégrale de saint Thomas, ce que Nous avons extrêmement à cœur » ; afin que disparaisse dès lors « cette manière d'enseigner qui s'appuie sur l'autorité et les préférences de maîtres particuliers », et qui n'a, pour cette raison, « qu'un fondement changeant d'où proviennent des opinions diverses et contradictoires... non sans un grand dommage pour la science chrétienne, »² Nous voulons, ordonnons, commandons que tous ceux qui détiennent la charge d'enseigner la théologie sacrée dans les Universités, les grandes Écoles, les

1. Act. cap. gen. O.P., tom. IX, p. 196.

2. Léon XIII, Epist. *Qui te*, 19 juin 1886.

Collèges, les Séminaires, les Instituts ayant, par Indult apostolique, le pouvoir de conférer les grades académiques et le doctorat, aient comme *texte* de leurs leçons la *Somme théologique*, et l'expliquent en langue latine ; et que, de plus, ils mettent un soin empressé à ce que leurs auditeurs entrent à son égard dans les meilleures dispositions.

C'est ainsi qu'on en use déjà d'une manière louable, dans plusieurs Instituts. C'est ainsi que fortement approuvés par Nos Prédécesseurs, de très sages fondateurs d'Ordres religieux ont voulu qu'il en fût dans leurs maisons d'études ; et les saints qui sont venus après le temps de Thomas d'Aquin n'eurent aucun autre que lui pour maître suprême de doctrine. Or, c'est ainsi et non pas autrement qu'il arrivera, non seulement que la théologie sera rappelée à son ancien éclat, mais encore que les sciences sacrées retrouveront leur ordre et leur pleine valeur, et que tout ce qui est du domaine de l'intelligence et de la raison connaîtra en quelque sorte un nouveau printemps.

Pour ces motifs, à l'avenir, aucun pouvoir de conférer les grades académiques en théologie sacrée ne sera accordé à aucun Institut, à moins que ce que Nous avons prescrit ici, ne soit, chez lui, saintement observé. Quant aux Instituts ou aux Facultés, même des Ordres ou des Congrégations de réguliers, qui ont déjà le pouvoir de conférer légitimement les

grades académiques en théologie, ou autres diplômes semblables, même seulement dans les limites de leur famille, ceux-là en seront privés, qui, après trois ans, pour quelque cause que ce soit, même nullement volontaire, n'auront point religieusement obtempéré à Notre présente prescription.

Et Nous statuons ceci sans qu'aucune chose contraire puisse y faire obstacle.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 29 juin 1914, de Notre Pontificat la onzième année.

PIE X, Pape.

III. — LETTRE ENCYCLIQUE « STUDIORUM DUCEM »¹

Le guide des études que doit suivre, dans les sciences les plus hautes, la jeunesse cléricale est Thomas d'Aquin ; Nous l'avons dit il y a peu de temps dans notre Lettre Apostolique, confirmant ainsi les prescriptions du droit canonique. Une excellente occasion s'offre à Nous de fixer de plus en plus cette pensée en nos étudiants, et de leur montrer à quel point il leur sera utile d'être à l'école d'un si grand docteur : c'est l'approche du sixième

1. A tous les évêques du monde catholique, 29 juin 1923. — Nous publions la traduction du R. P. L. Lavaud, parue dans son livre « *Saint Thomas, Guide des études* ».

centenaire de son inscription régulière au nombre des saints. La vraie science, en effet, et la piété, cette compagne de toutes les vertus, sont unies par une sorte d'admirable parenté. Dieu est à la fois la vérité et la bonté : il ne serait donc pas suffisant, pour procurer la gloire de Dieu par le salut des âmes, — et c'est là l'office propre et premier de l'Église, — que les ministres des choses saintes fussent bien formés dans l'ordre de la connaissance, s'ils n'avaient abondamment les vertus convenables. Cette union de la science avec la piété, de l'érudition avec la vertu, de la vérité avec la charité est particulièrement remarquable chez le Docteur Angélique : et c'est à bon droit qu'on lui attribue comme insigne le soleil, car en apportant la lumière de la science aux esprits il met aussi le feu des vertus dans les cœurs. Dieu donc, source de toute sainteté et de toute sagesse, semble absolument avoir voulu montrer en Thomas comment elles s'entr'aident : la pratique des vertus prépare à la contemplation de la vérité, et, en retour, une méditation plus subtile de la vérité perfectionne les vertus et les achève.

En effet, celui qui vit d'une façon pure et dont les passions sont complètement domptées par la vertu est comme délivré d'un grand obstacle, et il lui est beaucoup plus facile d'élever son esprit vers les choses célestes et de pénétrer avec plus de profondeur les secrets de Dieu, comme le dit Thomas

lui-même : « La vie est avant la doctrine, car c'est la vie qui conduit à la science de la vérité. ¹ » Et, de même, lorsqu'il se sera appliqué à la connaissance du surnaturel, il se sentira par là même grandement excité à une vie parfaite ; car il faut dire que la science de si grandes choses est, non pas solitaire et sans fruit, mais très féconde, parce que la beauté de son objet attire à elle et ravit l'homme tout entier.

Voilà en premier lieu, Vénérables Frères, l'enseignement qu'il nous est permis de tirer de cette commémoraison séculaire : mais, pour que cet enseignement apparaisse avec plus de clarté, il Nous a paru bon de traiter brièvement dans cette lettre de la sainteté et de la doctrine de Thomas d'Aquin et de montrer ensuite ce qui en résulte pour le sacerdoce, surtout pour les jeunes clercs, et enfin pour tout le peuple chrétien.

Thomas, à la vérité, posséda toutes les vertus morales à un degré magnifique, et elles étaient chez lui à ce point unies et connexes qu'elles se fondaient ensemble, selon l'idéal qu'il indique lui-même, dans la charité « qui donne leur forme aux actes de toutes les vertus ² ». Mais si Nous recherchons les notes en quelque sorte propres et particulières de sa sainteté, la première de toutes qui se présente à Nous est cette vertu qui a fait voir en saint Thomas

1. *Comment. in Matth.*, c. v.

2. II-II, q. xxiii, a. 8 ; q. lxxv.

une certaine ressemblance avec les natures angéliques : Nous voulons dire cette chasteté qu'il avait gardée intacte dans l'épreuve d'un pressant péril ; il fut ainsi jugé digne d'être ceint par les anges d'une ceinture mystique. En même temps qu'une si grande pureté, il avait une égale aversion des biens passagers, et le mépris des honneurs. On sait que sa constance brisa l'opiniâtreté de ses proches qui s'efforçaient de l'amener à la vie plus facile du monde et que, plus tard, comme le Souverain Pontife lui offrait l'épiscopat, il obtint par ses prières de n'être point chargé de ce fardeau redouté. Mais ce qui distingue surtout la sainteté de Thomas, c'est ce que saint Paul appelle *sermo sapientiae*¹, la parole de sagesse, et cette union des deux sagesse, l'acquise et l'infuse, ainsi qu'on les appelle, avec quoi s'harmonisent si bien l'humilité, le goût de la prière et l'amour de Dieu.

L'humilité a été comme le fondement sur lequel les autres vertus de Thomas s'appuyaient : cela est évident pour qui remarque avec quelle soumission, au cours de la vie commune il obéissait à un frère convers ; et cela n'est pas moins frappant pour qui lit ses écrits, où l'on sent un tel respect à l'égard des Pères de l'Église, qu'il semble « avoir eu de quelque façon en partage l'intelligence de tous les anciens Docteurs, parce qu'il les a souverainement vénérés ».

1. I. Cor., XII, 8.

Et ceci est encore admirablement mis en lumière par le fait qu'il a dépensé les facultés de son génie divin, non pour sa propre gloire, mais pour la diffusion de la vérité. Ainsi, tandis que les philosophes se font, pour ainsi dire, les serviteurs de leur célébrité, celui-ci cherche, en transmettant la doctrine, à s'effacer lui-même complètement, pour que la lumière de la céleste vérité brille de son seul éclat. A cette humilité, et à cette pureté de cœur que Nous avons rappelée, se joignait une assiduité très grande à la sainte prière : aussi l'esprit de Thomas était-il docile et sensible aux souffles et aux lumières du Saint-Esprit ; il recevait et suivait ces inspirations qui sont les principes mêmes de la contemplation. Pour les obtenir du ciel, il s'abstenait souvent de toute nourriture ; souvent il passait des nuits entières à prier ; dans l'élan de sa piété candide, il appuyait sa tête au tabernacle du divin Sacrement ; très souvent, il tournait avec compassion ses yeux et son esprit vers l'image de Jésus crucifié, et il avouait à son ami, saint Bonaventure, que c'était là surtout le livre où il avait appris tout ce qu'il savait. A Thomas donc s'applique aussi ce qui est dit du patriarche Dominique : il ne parla jamais que de Dieu ou avec Dieu.

Il avait coutume de contempler toutes choses en Dieu, comme en leur cause première et leur fin ultime : aussi lui était-il facile, dans sa vie

comme dans sa *Somme théologique*, de suivre l'une et l'autre sagesse que Nous avons mentionnées ; il les décrit ainsi : « Par la sagesse à laquelle arrive l'étude humaine, on juge sainement des choses divines selon le parfait usage de la raison. Mais il y en a une autre qui vient d'en haut... et qui juge des choses divines, en raison d'une certaine communauté de nature avec elles. C'est le don du Saint-Esprit... qui perfectionne l'homme dans l'ordre divin, en lui faisant non seulement apprendre, mais expérimenter passivement les choses divines. ¹ »

Cette sagesse, descendue de Dieu ou infuse, accompagnée des autres dons du Saint-Esprit, reçut en Thomas un accroissement continu, ainsi que la charité, maîtresse et reine de toutes les vertus. Car c'était pour lui un point de doctrine absolument certain qu'il faut que l'amour de Dieu s'accroisse toujours, « d'après la formule même du précepte : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur ;* le tout et le parfait sont une seule et même chose... La fin du précepte est la charité, dit l'Apôtre ². Or, il n'y a pas de mesure dans la fin, mais seulement dans les moyens d'y parvenir ³ ». C'est la raison pour laquelle la perfection de la charité tombe sous le précepte comme ce à quoi chacun doit tendre selon

1. II-II, q. XLV, a. 1, ad 2 ; et a. 2.

2. I. *Tim.*, 1, 5.

3. II-II, q. CLXXXIV, a. 3.

sa condition. Et comme « le propre de la charité est de faire tendre à Dieu, en lui unissant l'affection de l'homme en sorte que l'homme vive non pour soi mais pour Dieu ¹ », l'amour de Dieu uni à la double sagesse augmentant constamment en lui, Thomas arriva ainsi au parfait oubli de soi-même, si bien que, comme Jésus crucifié lui disait : « *Tu as bien écrit de moi, Thomas* », et lui demandait : « *Quelle récompense veux-tu de moi pour ton labeur ?* » il répondit : « *Seigneur, aucune sinon vous !* » Aussi, poussé par la charité, il ne cessait de servir avec zèle le bien de son prochain, soit en écrivant des livres excellents, soit en aidant au travail de ses frères, soit encore en se dépouillant de ses vêtements pour secourir les pauvres, soit même en rendant la santé aux malades, comme il le fit dans la Basilique Vaticane, où il prêchait pendant les fêtes de Pâques, en délivrant instantanément d'une hémorragie déjà ancienne une femme qui avait touché le bord de son habit.

Et ce *sermo sapientiae*, cette parole de sagesse louée par saint Paul, en quel autre Docteur fut-elle plus brillante que dans le Docteur angélique ? Ce n'est pas assez pour lui d'instruire par son enseignement les esprits des hommes : il a grand soin d'amener aussi les cœurs à rendre amour pour amour à Dieu, créateur de toutes choses. « L'amour de Dieu

1. II-II, q. xvii, a. 6, ad 3.

verse et crée la bonté dans les choses »¹, affirme-t-il magnifiquement, et il ne cesse jamais, en étudiant chaque mystère, de mettre en lumière cette diffusion de la divine charité. « C'est un caractère du souverain bien qu'il se communique de façon souveraine, et c'est ce que Dieu fait surtout par l'Incarnation² ». Mais rien ne montre avec plus d'éclat la puissance de son génie et de sa charité que l'Office du Saint-Sacrement composé par lui : quel avait été l'amour de toute sa vie pour ce Sacrement, sa voix mourante le fit comprendre, lorsque recevant le Saint-Viatique, il dit : « *Je te reçois, prix de la rédemption de mon âme, pour l'amour de qui j'ai étudié, j'ai veillé et j'ai travaillé !* »

Après cette légère esquisse des grandes vertus de Thomas, on comprend sans difficulté l'excellence de sa doctrine, dont l'autorité est étonnamment grande dans l'Église. Nos prédécesseurs, comme d'une seule voix, l'ont toujours exaltée de leurs louanges. De son vivant même, Alexandre IV n'hésita pas à écrire : « A notre cher fils Thomas d'Aquin, homme vraiment remarquable par la noblesse de sa race et la pureté de sa vie, et qui, par la grâce de Dieu, a acquis le trésor des lettres divines et humaines ». Et après sa mort, Jean XXII sembla consacrer non seulement ses vertus mais encore sa doctrine,

1. I, q. xx, a. 2.

2. III, q. 1, a. 1.

lorsque, parlant aux Cardinaux, il fit entendre en plein Consistoire cette parole mémorable : « Il a donné plus de lumière à l'Église que tous les autres docteurs ; dans ses livres, un homme apprend plus en un an que pendant toute sa vie dans l'enseignement des autres. »

Il jouissait du prestige d'une intelligence et d'une science surhumaines : aussi Pie V le plaça-t-il au nombre des Docteurs avec le titre d'*Angélique*. D'ailleurs, qu'est-ce qui peut mieux montrer en quelle grande estime l'Église tient ce Docteur que la conduite des Pères du Concile de Trente ? Ils voulurent, en effet, que, durant leurs délibérations, deux livres seulement fussent respectueusement placés sur l'autel : la Sainte Écriture et la *Somme théologique*. Et dans cet ordre d'idées, sans vouloir suivre un à un les documents du Siège Apostolique, qui sont innombrables, Nous nous rappelons avec bonheur que c'est grâce à l'autorité et au zèle de Léon XIII que l'enseignement de l'Aquinate a revécu : c'est là pour notre illustre prédécesseur un si grand mérite que, ainsi que Nous l'avons dit ailleurs, même s'il n'était pas l'auteur très sage de beaucoup d'actes et d'institutions remarquables, cela seul suffirait à la gloire immortelle de Léon. Bientôt marcha sur les mêmes traces le Pontife de sainte mémoire Pie X, surtout dans son *motu proprio* DOCTORIS ANGELICI, où il dit admirablement :

« Depuis la bienheureuse mort du saint Docteur, aucun concile n'a eu lieu dans l'Église où il n'ait apporté le secours de sa doctrine. » Et plus près de Nous, Notre très regretté prédécesseur, Benoît XV, déclara plus d'une fois que c'était aussi sa pensée : il faut le louer d'avoir promulgué le Code de droit canonique, où sont consacrés pleinement « *la méthode, la doctrine et les principes* » du Docteur Angélique. Pour Nous, Nous approuvons tellement les grandes louanges accordées à ce très divin génie que nous pensons que Thomas doit être appelé non seulement le Docteur Angélique, mais le DOCTEUR COMMUN, ou universel de l'Église, car l'Église a fait sienne sa doctrine, ainsi que l'attestent bien des documents de toute sorte. Mais comme Nous ne pourrions en finir si Nous voulions rapporter ici toute la pensée de Nos prédécesseurs à ce sujet, il Nous semble bon de montrer seulement que c'est animé par le souffle surnaturel dont il vivait que Thomas a écrit et que ses écrits, où se trouvent tous les principes et toutes les lois des sciences sacrées, ont, doit-on dire, un caractère universel.

En effet, que Thomas traite des choses divines par la parole ou par la plume, il donne aux théologiens un exemple magnifique du lien très étroit qui doit unir la vie spirituelle et l'étude. En effet, celui-là n'est pas dit bien connaître une région

lointaine qui en aura lu la description, si savante soit-elle, mais bien celui qui y aura vécu quelque temps : de même, nul n'obtient par la seule recherche scientifique une connaissance intime de Dieu : il faut encore une vie d'union très étroite avec Dieu. Et c'est là que tend la théologie de saint Thomas : à nous faire vivre intimement en Dieu. Étant tout enfant, Thomas, au Mont-Cassin, ne cessait de demander : « *Qu'est-ce que Dieu ?* ». De même, tous les livres qu'il a composés, sur la création du monde, sur l'homme, sur les lois, sur les vertus, sur les sacrements, tous enfin traitent de Dieu, auteur du salut éternel.

Aussi, lorsqu'il examine les causes de stérilité de l'étude, qui sont soit la curiosité, c'est-à-dire le désir immodéré de la science, soit la paresse de l'esprit, soit la crainte de l'effort et de la persévérance, il ne leur veut aucun autre remède qu'une grande activité de travail qui tire sa force de l'ardeur de la piété et qui vienne de la vie spirituelle. Les études sacrées sont dirigées par une triple lumière : la droite raison, la foi infuse et les dons du Saint-Esprit ; nul mieux que Thomas ne réunit cet ensemble. Lorsqu'il avait appliqué toutes les ressources de son esprit à quelque sujet particulièrement difficile, il s'humiliait et implorait de Dieu, par des jeûnes et des prières, la solution des difficultés ; et Dieu daignait écouter ses supplications avec tant

de bonté qu'il lui envoyait parfois les princes des Apôtres pour l'instruire. Il n'est donc pas étonnant que, vers la fin de sa vie, il soit arrivé à un tel degré de contemplation que tout ce qu'il avait écrit lui paraissait, disait-il, bien léger, comme *de la paille*, et qu'il déclarait ne plus rien pouvoir dicter, tant il tournait déjà son regard vers la seule éternité et ne demandait plus rien que la vue de Dieu. C'est bien, en effet, selon Thomas, le fruit qu'il faut surtout retirer des études sacrées : un grand amour de Dieu et un grand désir des choses éternelles.

Mais saint Thomas en nous enseignant par l'exemple comment nous devons nous comporter dans les diverses études, nous laisse aussi des principes fermes et stables pour toutes les sciences.

Et tout d'abord, qui mieux que lui a expliqué la nature et le caractère de la philosophie, sa division et sa valeur ? Voyez avec quelle profondeur de pensée il montre l'harmonie et l'accord des diverses parties qui composent cette science comme les membres d'un corps : « Le propre du sage, dit-il, est d'ordonner. La raison en est que la sagesse est surtout la perfection de l'intelligence, dont le propre est de connaître l'ordre : car, si les facultés sensibles connaissent certaines choses en elles-mêmes, il n'est que de l'intellect et de la raison de connaître l'ordre de l'une à l'autre. Et selon les ordres divers que considère la raison, les sciences se diversifient. L'ordre

que la considération de la raison produit dans son acte propre appartient à la philosophie rationnelle (ou *Logique*) qui doit considérer l'ordre des parties du discours et l'ordre des principes entre eux et avec leurs conclusions. A la philosophie naturelle (ou *Physique*) il appartient d'étudier, non l'ordre de ce que fait la raison, mais de ce qu'elle considère : et ainsi nous comprenons aussi la *Métaphysique* dans la Philosophie naturelle. Quant à l'ordre des actes volontaires, il relève de la philosophie morale, qui se divise en trois parties ; la première considère les actions de l'individu par rapport à sa fin : on l'appelle *Monastique* ; la seconde étudie les opérations du groupe familial : on l'appelle *Économique* ; la troisième s'occupe des opérations de l'ensemble des citoyens : on l'appelle *Politique*.¹ » Thomas a soigneusement approfondi toutes ces parties de la Philosophie, selon la méthode propre à chacune : et, parti des êtres les plus proches de notre raison, il s'est élevé graduellement à de plus élevés, pour s'arrêter enfin au « suprême sommet de tous les êtres. ² »

Ce que saint Thomas nous enseigne de la puissance et de la valeur de l'esprit humain est indiscutable : « Notre intelligence connaît naturellement l'être et ce qui appartient de soi à l'être en tant que tel :

1. in I *Ethic.*, lect. 1.

2. *Contra Gentiles*, II, c. 56 ; et IV, c. 1.

sur cette notion est basée la perception des premiers principes.¹ »

Cette doctrine déracine complètement les erreurs et les opinions des modernes qui prétendent que, dans l'intellection, ce n'est pas l'être lui-même qui est perçu, mais la modification même de celui qui pense : l'*Agnosticisme*, réprouvé avec tant de force par l'Encyclique *Pascendi*, est la suite de ces erreurs.

Les arguments par lesquels Thomas montre que Dieu, et Dieu seul, est l'*Être même subsistant* sont, aujourd'hui comme au Moyen Age, les preuves les meilleures, et ils confirment nettement le dogme de l'Église solennellement proclamé au Concile du Vatican et que Pie X interprète magnifiquement ainsi : « Il est possible sous la lumière naturelle de la raison, par le moyen des créatures, c'est-à-dire par les œuvres visibles de la création, de connaître avec certitude, comme une cause par son effet, Dieu, principe et fin de tous les êtres, et aussi de démontrer son existence ² ». Bien que, très souvent, la métaphysique de saint Thomas ait eu à subir les critiques acerbes de juges injustes, pourtant, comme l'or, que nul acide ne dissout, elle conserve toujours intactes sa splendeur et sa force ; c'est donc avec raison que ce même Pontife, Notre prédécesseur, disait : « S'écarter de l'Aquinate, surtout en

1. *Contra Gentiles*, II, c. 83.

2. *Motu proprio Sacrorum Antistitum*, 1^{er} sept. 1910.

métaphysique, ne va pas sans un grand dommage. ¹»

Assurément, la philosophie est la plus noble des sciences humaines, mais, dans l'ordre établi par la divine Providence elle ne doit pas être appelée la plus excellente de toutes, car elle n'atteint pas l'universalité de tous les êtres. Aussi bien, au commencement de la *Somme contre les Gentils* et de la *Somme théologique*, le saint Docteur décrit-il un autre ordre de choses, supérieur à la nature, dépassant les prises de la raison et que l'homme n'eût jamais soupçonné, si la divine bonté ne le lui avait révélé. C'est la région où domine la foi : et la science de la foi s'appelle la Théologie. Cette science sera d'autant plus parfaite chez un homme qu'il connaîtra plus profondément les documents de la foi et qu'il aura en même temps une faculté de philosopher plus puissante et mieux développée. Or, la Théologie a été portée aux plus hauts sommets par l'Aquinate, cela ne fait aucun doute : il a possédé sur tous les points une parfaite connaissance des réalités divines et la puissance de son intelligence le rendait merveilleusement apte à philosopher. Aussi, plus encore que par son enseignement philosophique, c'est par ses études théologiques qu'il est devenu dans nos écoles le prince de l'enseignement. Car il n'y a aucune partie de la Théologie où il n'ait exercé avec un rare bonheur la fécondité incroyable de son génie.

1. Encycl. *Pascendi*, 8 sept. 1907.

Tout d'abord, il a établi l'apologétique sur ses bases propres et véritables, en marquant bien la limite entre ce qui appartient à la raison et ce qui est de la foi et en distinguant avec soin l'ordre naturel de l'ordre surnaturel. Aussi le saint Concile du Vatican, lorsqu'il montre la nécessité relative de la révélation pour connaître avec certitude les vérités de la religion que déjà l'on peut connaître naturellement, et la nécessité absolue de la révélation divine pour la connaissance des mystères, se sert-il d'arguments empruntés à saint Thomas. Il veut que ce principe soit sacré pour tous ceux qui entreprendront la défense de la doctrine chrétienne : « Ce n'est pas légèreté que de donner son assentiment aux choses de la foi, encore qu'elles dépassent la raison. ¹ » Il montre en effet que, même si les vérités de foi sont mystérieuses et obscures, il y a pourtant des raisons claires et évidentes qui nous amènent à croire : « Car, dit-il, on ne croirait pas, si l'on ne voyait qu'il y a des choses qu'il faut croire ² ». Et même, ajoute-t-il, bien loin qu'il faille regarder la foi comme une gêne ou un joug servile imposé à l'homme, elle doit au contraire être comptée comme un très grand bienfait, puisque « la foi est en nous un commencement de la vie éternelle. ³ »

1. *Contra Gentiles*, I, c. 6.

2. II-II, q. 1, a. 4.

3. *Quaest. disp. de Verit.*, q. XIV, a. 2.

L'autre partie de la théologie, qui s'occupe de l'interprétation des dogmes, trouve aussi en Thomas son auteur le plus riche : personne en effet n'a pénétré plus profondément ou plus subtilement exposé tous les augustes mystères, tels que la vie intime de Dieu, l'obscurité de la prédestination éternelle, le gouvernement surnaturel du monde, le pouvoir accordé aux êtres intelligents de tendre vers leur fin, la rédemption du genre humain opérée par Jésus-Christ et continuée par l'Église et par les Sacrements, que le Docteur Angélique appelle également « des reliques de la divine Incarnation ».

Il a établi aussi une solide théologie morale, capable de conduire tous les actes humains conformément à la fin surnaturelle de l'homme. Et comme il est le théologien parfait, ainsi que Nous l'avons dit, il donne des règles certaines et des préceptes de vie non seulement aux particuliers, mais aussi à la société familiale et civile, ce qui est l'objet de la morale domestique et de la morale politique. De là ces magnifiques chapitres que l'on trouve dans la deuxième partie de la *Somme théologique*, sur le régime paternel ou domestique et sur le pouvoir légitime dans la cité ou la nation ; sur le droit naturel et sur le droit des gens ; sur la paix et sur la guerre ; sur la justice et la propriété ; sur les lois et sur l'obéissance ; sur le devoir de veiller au bien des particuliers et à la prospérité publique, et cela

aussi bien dans l'ordre surnaturel que dans l'ordre naturel. Si, dans les affaires particulières et publiques et dans les relations des nations entre elles, ces préceptes étaient religieusement et inviolablement observés, ils suffiraient pour établir parmi les hommes cette « *paix du Christ dans le règne du Christ* », que l'univers entier désire si ardemment. Il faut donc souhaiter que l'on étudie de plus en plus les enseignements de l'Aquinate sur le droit des gens et les lois qui régissent les rapports mutuels des nations, car ces enseignements contiennent les fondements d'une vraie *Société des Nations* comme on dit aujourd'hui.

Sa science ascétique et mystique ne fut pas moins remarquable ; car, ayant ramené toute la discipline des mœurs à l'ordre des vertus et des dons, il définit merveilleusement cette discipline et cet ordre, selon les états divers des hommes, pour ceux qui veulent vivre de la vie commune et ordinaire, comme pour ceux qui tendent à la perfection et à la plénitude de la vie spirituelle. Aussi, si l'on veut approfondir toute l'étendue du précepte de l'amour de Dieu, la croissance de la charité et des dons du Saint-Esprit qui y sont adjoints, les différences des multiples états de vie, tels que l'état de perfection, la vie religieuse, l'apostolat, et la nature et la valeur de chacun, et bien d'autres chapitres de la théologie ascétique et mystique, il faut tout d'abord s'adresser au Docteur Angélique.

Tous ses ouvrages, Thomas les a soigneusement fondés et édifiés sur les Saintes Écritures. Persuadé en effet que l'Écriture est, dans toutes ses parties et dans chacune d'elles, la parole véritable de Dieu, il a établi avec soin les règles d'interprétation que, récemment, Nos prédécesseurs, Léon XIII dans son Encyclique *Providentissimus Deus*, et Benoît XV dans son Encyclique *Spiritus Paraclitus*, ont sanctionnées. Il a posé ce principe : « L'auteur principal de l'Écriture Sainte est l'Esprit-Saint... L'homme en a été l'auteur instrumental¹ ». Aussi, il ne permet pas que l'on mette en doute l'absolue vérité historique de la Bible, mais il fonde sur la signification des mots, ou sens littéral, la fécondité et la richesse du sens spirituel dont il a expliqué avec une grande profondeur les trois sortes : l'allégorique, le tropologique et l'anagogique.

Enfin, notre Docteur, par un don et un privilège particulier, a traduit les préceptes de sa doctrine en prières et en hymnes liturgiques, et il est ainsi devenu le poète et le héraut le plus grand de la divine Eucharistie. En effet, sur tous les points de la terre et dans toutes les nations où elle se trouve, l'Église catholique chante dans ses offices sacrés et chantera toujours les cantiques de Thomas : on y trouve à la fois l'effusion suprême et enflammée d'une âme suppliante et la plus parfaite expression de l'ensei-

1. *Quodlib.* VII, a. 14, ad 5.

gnement transmis par la tradition, depuis les Apôtres, sur cet auguste sacrement qui s'appelle par excellence le *Mystère de foi*. A considérer cela, et si l'on se rappelle la louange apportée par le Christ Lui-même, comme Nous l'avons raconté plus haut, nul ne s'étonnera que Thomas ait aussi reçu le nom de Docteur Eucharistique.

De tout ce que nous venons de rappeler, voici les enseignements pratiques que nous devons tirer. Tout d'abord, il faut que surtout nos adolescents contemplent saint Thomas et, par une imitation diligente, recherchent l'ornement des grandes vertus qui brillent en lui, et, par dessus tout, l'humilité, fondement de la vie spirituelle, et la chasteté. Qu'ils apprennent de cet homme au génie puissant et à la science si haute, à fuir tout orgueil de l'esprit et à attirer sur leurs études l'abondance de la clarté divine par la soumission et la prière. Qu'ils apprennent, de ce même maître, à ne rien repousser avec tant de vigilance que les charmes de la volupté, afin de ne point apporter à la contemplation de la Sagesse des yeux enténébrés. Ce qu'il a pratiqué dans sa vie — ainsi que Nous l'avons raconté — il le confirme dans ses conseils : « S'abstenir des plaisirs du corps pour vaquer plus librement à la contemplation de la vérité, c'est droiture de raison »¹. Aussi, les Saintes Écritures nous en avertissent : « La

1. II-II, q. clvii, a. 2.

sagesse n'entre pas dans une âme qui médite le mal, et n'habite pas dans un corps esclave du péché. ¹ » Si, dans l'extrême danger où nous avons vu qu'elle se trouva, la pureté de Thomas avait défailli, il est vraisemblable que l'Église n'aurait jamais eu son Docteur Angélique. Quand donc nous voyons la plupart des jeunes gens, séduits par les attraits de la corruption, jeter si vite par dessus bord la sainte pureté, Nous vous exhortons de tout Notre cœur, Vénérables Frères, à propager partout et surtout parmi la jeunesse cléricale la société de la *Milice Angélique*, fondée pour garder et protéger la chasteté par le secours de Thomas, et Nous confirmons le privilège des indulgences pontificales dont elle a été comblée par Benoît XIII et Nos autres prédécesseurs. Et pour que l'on se décide plus aisément à donner son nom à cette Milice, Nous accordons à ceux qui en font partie la faculté de porter suspendue au cou, pour remplacer le cordon, une médaille représentant sur une face saint Thomas, ceint du cordon par les Anges, et sur l'autre, Notre-Dame, Reine du Très Saint Rosaire.

Puisque saint Thomas a été régulièrement constitué patron de toutes les écoles catholiques, lui qui réunit en lui d'une façon admirable, Nous l'avons dit, la double sagesse, celle qu'acquiert la raison et celle que Dieu donne, lui qui eut recours aux jeûnes et

1. Sap. I, 4.

à la prière pour résoudre les plus difficiles questions, lui pour qui l'image de Jésus-Christ Crucifié remplaçait tous les livres, il faut qu'il soit aussi, pour la jeunesse cléricale, un exemple de la façon dont elle doit se livrer aux plus hautes études, sans désordre et avec un grand fruit. Que les membres des familles religieuses regardent comme un miroir la vie de Thomas : il refusa les plus hautes dignités qui lui étaient offertes pour pouvoir vivre dans l'exercice de la plus parfaite obéissance et mourir dans la sainteté de sa profession. Enfin, à tous les fidèles du Christ, il conviendra de prendre le Docteur Angélique comme modèle de piété envers l'Auguste Reine du Ciel, car il avait coutume de répéter souvent la Salutation Angélique et d'inscrire souvent le doux nom de Marie dans ses œuvres, et ils demanderont au Docteur Angélique son amour envers le divin Sacrement. Ainsi qu'il convient, ce sont surtout les prêtres qui agiront ainsi : « Chaque jour, Thomas disait une messe à moins que la maladie ne l'en empêchât et il en entendait une autre, soit celle de son compagnon, soit quelque autre : assez souvent il la servait lui-même. » Tel est le récit de son diligent biographe. Mais quelle parole pourrait expliquer avec quelle ferveur spirituelle il célébrait le Saint Sacrifice, avec quel soin il s'y préparait, quelles actions de grâces il rendait à la Divine Majesté ?

Puis, pour écarter les erreurs qui sont la source et l'origine de tous les malheurs de notre temps, il faut se tenir à l'enseignement de l'Aquinate plus religieusement que jamais. Il réfute complètement, en effet, les erreurs des opinions modernistes : en philosophie, il sauvegarde la force et le pouvoir de l'intelligence humaine, ainsi que Nous l'avons dit, et il prouve l'existence de Dieu par les plus fermes arguments ; en théologie dogmatique, il distingue l'ordre surnaturel de l'ordre naturel, et met en lumière les raisons de croire et les dogmes eux-mêmes ; sur le terrain proprement théologique, il montre que tout ce qui est de foi repose, non sur l'opinion, mais sur la vérité et qu'on ne peut rien y changer ; en matière biblique, il nous donne la notion véritable de l'inspiration divine ; dans l'ordre moral, social et juridique, il pose des principes exacts sur la justice légale et sociale et sur la justice commutative et distributive, et il explique les rapports de la justice avec la charité ; en ascétique, il formule les principes de la perfection chrétienne et même il réfute ceux de ses contemporains qui étaient opposés aux ordres religieux. Enfin, contre cette erreur répandue de tous côtés, selon laquelle la liberté de la raison humaine est indépendante de Dieu, notre Docteur affirme les droits de la Vérité première et l'autorité sur nous du souverain Maître. On voit que ce n'est pas sans raison que les modernistes ne redoutent

aucun Docteur de l'Église autant que Thomas d'Aquin.

De même qu'autrefois, aux Égyptiens qui se trouvaient dans une extrême disette, il fut dit : *Allez à Joseph*, pour lui demander le froment nécessaire à la nourriture du corps, de même, à tous ceux qui maintenant désirent la vérité, Nous disons : *Allez à Thomas*. Ils lui demanderont, pour la vie éternelle de leurs âmes, la pâture de la saine doctrine qu'il possède en abondance. Et lorsqu'il fut question d'inscrire Thomas au nombre des célestes bienheureux, il fut attesté sous la foi du serment que cette pâture était toute prête et à portée de tous. « Sous l'enseignement lucide et clair de ce Docteur brillèrent bien des maîtres religieux et séculiers, à cause de sa méthode concise, claire et facile... Même les laïques et les esprits peu ouverts désirent posséder ses écrits. »

Pour Nous, Nous voulons que surtout les maîtres des hautes sciences ecclésiastiques considèrent avec soin et gardent fidèlement les prescriptions de Nos prédécesseurs Léon XIII¹ et Pie X² en particulier, et celles que Nous avons Nous-mêmes formulées l'an passé. Il faut qu'ils se persuadent qu'ils rempliront leur devoir et combleront notre attente, si, amenés à l'amour du Docteur Angélique par une longue et assidue fréquentation de ses écrits, ils

1. Encycl. *Aeterni Patris*.

2. *Motu proprio Doctoris Angelici*.

communiquent l'ardeur de cet amour à leurs disciples et les rendent capables d'exciter eux-mêmes les autres à une semblable étude.

Nous désirons que s'établisse entre les amis de saint Thomas — et tels doivent être tous les fils de l'Église qui se livrent aux études supérieures — cette honnête émulation dans une juste liberté, qui fait progresser les études : mais qu'il n'y ait aucune attaque blessante qui ne serait d'aucun secours à la vérité et ne servirait qu'à relâcher les liens de la charité. Qu'à chacun d'eux soit donc sacrée la prescription du Droit canon : « *Les professeurs devront traiter les études de philosophie rationnelle et de théologie et la formation des élèves dans ces sciences, selon la méthode, la doctrine et les principes du Docteur Angélique, et ils s'y tiendront religieusement.*¹ »

Qu'ils s'en tiennent donc à cette règle, de telle sorte qu'ils puissent véritablement l'appeler eux-mêmes leur maître. Mais qu'ils n'exigent rien de plus les uns des autres que n'exige de tous l'Église, mère et maîtresse de tous. Car dans les questions sur lesquelles, dans les écoles catholiques, les auteurs les plus estimés controversent et ont des avis contraires, nul ne doit être empêché de suivre l'opinion qui lui paraît la plus vraisemblable.

Comme il importe à toute la chrétienté que soit dignement célébré ce centenaire, — puisque, en

1. Can. 1366, § 2.

honorant saint Thomas on fête quelque chose de plus grand que la gloire de Thomas lui-même, c'est-à-dire l'autorité de l'Église enseignante, — il Nous plaît qu'une telle célébration se fasse sur toute la terre pendant toute une année, depuis le 18 juillet jusqu'à la fin de l'année prochaine, partout où se forment régulièrement de jeunes clercs ; c'est-à-dire non seulement chez les Frères Prêcheurs, dont il faut dire après Benoît XV : « Cet Ordre mérite d'être loué non pas tant de ce qu'il a été la famille du Docteur Angélique, que parce que jamais, dans la suite, il ne s'est écarté de sa doctrine, même de l'épaisseur d'un ongle ¹ », mais aussi dans les autres familles religieuses et dans tous les collèges de clercs, dans les Instituts supérieurs et les Écoles catholiques à qui il a été donné pour Patron céleste. Il convient que cette sainte ville de Rome, où pendant quelque temps l'Aquinate fut Maître du Sacré Palais, soit la première à célébrer ces fêtes : et par des signes de sainte joie, le Collège Pontifical Angélique, où Thomas semble être comme chez lui, et les autres Instituts ecclésiastiques de Rome donneront l'exemple aux autres maisons d'études sacrées.

Pour accroître et la splendeur et le fruit de cette solennité, Nous accordons, en vertu de Notre pouvoir Apostolique, les privilèges suivants :

1. *Acta Apostol. Sedis*, vol. VIII, (1916), p. 397.

1^o Dans toutes les églises de l'Ordre des Prêcheurs et dans toute autre église ou chapelle où le peuple est ou peut être admis, en particulier dans les Séminaires, les collèges, ou les maisons d'éducation des jeunes clercs, on fera des prières durant trois, huit ou neuf jours, avec toutes les indulgences pontificales qui peuvent être gagnées par les prières habituelles en l'honneur des saints et des bienheureux.

2^o Dans les églises des Frères et des Sœurs de l'Ordre de saint Dominique, on pourra, durant les fêtes du centenaire, à l'un quelconque des jours de cette célébration, et à condition de s'être confessé et d'avoir reçu la sainte Eucharistie, obtenir indulgence plénière de ses péchés, autant de fois que l'on priera pieusement à l'autel de saint Thomas.

3^o De même dans les églises de l'Ordre des Prêcheurs, les prêtres membres de l'Ordre ou Tertiaires pourront, durant l'année du centenaire, célébrer, chaque mercredi ou au premier jour libre de la semaine, la messe en l'honneur de saint Thomas, comme au jour de sa fête, en disant ou omettant le *Gloria* et le *Credo*, selon le rite du jour, et gagner ainsi une indulgence plénière ; et ceux qui assisteront à cette messe pourront aussi gagner cette indulgence, aux conditions ordinaires.

Il faudra aussi que, durant ce temps, il y ait dans

les séminaires et les autres maisons de clercs, une dispute solennelle de philosophie ou d'une autre science importante, en l'honneur du Docteur Angélique. Et pour que, dans l'avenir, la fête de saint Thomas soit célébrée comme il convient au patron de toutes les écoles catholiques, Nous voulons que ce soit un jour de congé pour les étudiants et qu'il soit marqué non seulement par une messe solennelle, mais aussi — du moins dans les séminaires et les familles de religieux — par une dispute semblable à celle dont Nous venons de parler.

Enfin, pour que les études de nos jeunes gens, sous le magistère de l'Aquinate, tournent chaque jour davantage à la gloire de Dieu et au bien de l'Église, nous joignons à cette lettre une formule de prière, qu'il disoit lui-même et que Nous vous conjurons de propager. Et toutes les fois que quelqu'un la récitera, qu'il sache que, par Notre Autorité, une indulgence de sept ans et de sept quarantaines lui est concédée.

Comme gage des dons divins et de notre paternelle bienveillance, Vénérables Frères, Nous vous accordons très affectueusement à vous, à votre clergé et à tout le peuple qui vous est confié, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 29 du

mois de juin, en la fête du Prince des Apôtres, l'année 1923 de Notre Pontificat la seconde.

PIE XI, Pape.

PRIÈRE

(de saint Thomas)

Créateur ineffable, qui des trésors de votre sagesse avez élu trois hiérarchies d'AnGES et les avez établies dans un ordre admirable au-dessus des cieux, et qui avez disposé avec tant de beauté les parties de l'univers ; Vous qui êtes appelé la Source véritable et le Principe suréminent de la Lumière et de la Sagesse, daignez envoyer sur les ténèbres de mon intelligence un rayon de votre clarté, en écartant de moi la double obscurité dans laquelle je suis né, celle du péché et celle de l'ignorance.

Vous qui rendez éloquente la langue des petits enfants, façonnez ma parole et versez sur mes lèvres la grâce de votre bénédiction. Donnez-moi la pénétration pour comprendre, la capacité de retenir, la manière et la facilité d'étudier, la subtilité pour interpréter, et une grâce abondante pour parler. Disposez le commencement, dirigez l'avancement, accomplissez l'achèvement ; Vous qui êtes vrai Dieu et vrai homme, et qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. Amen.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	VII
CHAPITRE PREMIER. — Le Saint.	I
CHAPITRE II. — Le Sage Architecte.	47
CHAPITRE III. — L'Apôtre des temps modernes	85
CHAPITRE IV. — Le Docteur commun	127
ANNEXES. — I. <i>Tableaux chronologiques</i> . Vie et Écrits de saint Thomas	189
II. <i>Témoignages des Souverains Pontifes</i>	197
III. <i>Trois Documents pontificaux</i> (ency- clique <i>Aeterni Patris</i> ; motu proprio <i>Doctoris Angelici</i> ; encyclique <i>Studio-</i> <i>rum Ducem</i>)	205

CATHOLIC THEOLOGICAL UNION
B765.T54M371930 C001
LE DOCTEUR ANGELIQUE PARIS



3 0311 00001 4386

WITHDRAWN

B 765 .T54 M37 1930

Maritain, Jacques,
1882-1973.

Le docteur angélique

ISSUED TO

B 765 .T54 M37 1930

Maritain, Jacques,
1882-1973.

Le docteur angélique

